

Le Monde Illustré  
*Album Universel*



Rémi, le héros de Sans Famille, et son ami Capi



## Grande Vente Annuelle à Réduction

D'ici au 1er Février un escompte de

# 25 p.c.

sera alloué sur toutes les lignes suivantes de vêtements "prêts à mettre"

Complets en Tweed Ecossais

" " Worsted Anglais

" " Serge

Paletots en Tweed Ecossais et  
Anglais

Vestes de Fantaisie, etc., etc.

Ne manquez pas de nous visiter durant Janvier et profitez des valeurs exceptionnelles que nous vous offrons.

## MALE ATTIRE

Vêtements prêts à mettre

1875 rue Ste-Catherine

(PRES DU THEATRE FRANÇAIS)

# PIANO PIANOLA

Réunissant dans un seul instrument de peu de volume un piano droit de premier ordre et un Pianola métrostyle.

Comme apparence extérieure, il ressemble aux autres pianos. Il peut être joué avec les doigts de la façon ordinaire.

Mais, ce qui est le plus important, il contient "à l'intérieur" un Pianola Métrostyle complet — la dernière et la meilleure de toutes les machines automatiques jouant du piano.

Le changement du jeu à la main au jeu par le Pianola ne prend que le temps nécessaire pour repousser un panneau sur le devant du coffre et pour insérer un rouleau de musique perforé. Il n'y a rien à placer devant le clavier, car le mécanisme du Pianola est compris dans l'espace intérieur du Piano, jusqu'ici inoccupé.

L' "AEOLIAN CO.", de New-York, (au capital de 10 millions de piastres), a acheté les quatre manufactures de pianos suivantes, et fabrique maintenant ces pianos avec le "PIANOLA METROSTYLE", en dedans, offrant ainsi à ses clients un choix unique au monde.

WEBER, N.Y. - \$900 et \$1000	STECK, N.Y. - \$800
WHELOCK, N.Y. - \$700	STUYVESANT, N.Y. - \$600

Termes de paiement faciles, si on le désire. Nous prenons toutes sortes d'instruments en échange. Venez les voir, même si vous n'avez pas besoin d'acheter.

SEULE AGENCE

## Nordheimer Piano and Music Co.,

LIMITÉE

Facteur du Piano Nordheimer, et représentant les pianos Steinway, Pratte, Kranich & Bach, Marshall et Wendell, les Pianola-Métrostyle, l' Aeolian Orchestrelle, les Pianos-Pianolas, etc., etc.

2461, RUE STE-CATHERINE, MONTREAL

L. E. N. PRATTE,

Gérant.

## Il nourrit le cerveau et les muscles



SUZANNE ADAMS.

Le VIN ST MICHEL est un tonique naturel qui agit directement sur le sang, sans fatiguer les nerfs ou les organes digestifs. Il donne de l'énergie à tous les organes, parce qu'il purifie le sang et contribue à la reconstitution complète des tissus cellulaires.

Il est très apprécié par toutes les personnes que la nature de leurs occupations soumet à un surmenage constant. Madame Adams lui doit une partie de ses succès. Elle prend toujours un verre de VIN ST MICHEL avant de monter sur la scène et quand elle en sort.

## Le Vin St-Michel

est en vente dans toutes les pharmacies et dans tous les débits de vins

Boivin, Wilson & Cie, - - Montréal

Dépositaires.



## Dès maintenant, décidez d'employer le meilleur savon

et tenez-vous-en à votre décision. Le savon "BABY'S OWN" est le meilleur savon de toilette, pour les bébés et pour le bain; il produit une mousse crémeuse qui assouplit la peau, la rend lisse et la nettoie; et il procure une délicieuse sensation de fraîcheur et de bien-être au corps. A cause de sa pureté absolue, c'est un savon idéal pour les bébés et les jeunes enfants — il est un calmant pour la peau, l'empêchant de s'irriter et de se gercer.

# Savon Baby's Own

N'acceptez pas de substituts pour ce savon pur

ALBERT SOAPS, Ltd.

MANUFACTURIERS

MONTREAL

**Avis de l'administration.**

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois. Les remises d'argent doivent être faites en mandats-poste, mandats d'express ou chèques à l'ordre de T. Berthiaume & Fils, Boîte postale 758, Montréal.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Le Monde Illustré

# Album Universel

Publié toutes les semaines à Montréal  
par

T. BERTHIAUME & FILS, Editeurs - Propriétaires

1961, RUE STE-CATHERINE

Telephone, EST 2840

Coin de la rue St-Urbain

**Prix de la Revue.**

Par abonnements: \$2.50 par année, \$1.25 pour 6 mois, franc de port pour tout le Canada, les Etats-Unis, l'Alaska, Cuba, le Mexique, les Iles Hawai et les Iles Philippines.

Au numéro : 5 cents.

Pour les autres pays de l'Union Postale : Abonnements : \$3.50 par année, ou 18 francs.



## La révolution russe à Riga

Lors des récentes émeutes, les navires de guerre du Tsar n'hésitèrent pas à pointer leurs canons sur les forts de cette place.

## Nos lecteurs liront dans ce numéro les pages illustrées suivantes :

Le Kremlin en danger. — Le diner de Noel des malades. — Planche hors texte : Riga, sous les canons des vaisseaux de guerre russes. — De la filtration des eaux de Montréal. — Oswego : ville historique de l'Etat de New-York. — Une nouvelle pomme de terre. — La marée montante : mœurs indiennes. — Page humoristique : le patinage. — Sport : le championnat du monde de lutte. — L'épée d'un savant, par E. Arago. — Le cri de l'abime par G. d'Esparbès. — Nouvelle : Surprise. — Feuilletons : SANS FAMILLE, par H. Malot, et CATHERINETTE. — Musique : Mille fleurs, Polka, par E. S. King. — Fête Espagnole, par Ch. Neustedt, ainsi que les pages à la rubrique hebdomadaires, etc., etc.

### Notre concours littéraire

C'est le 15 du courant que sera clos le premier concours littéraire de l'Album Universel. Tout manuscrit portant cette rubrique qui nous parviendrait après cette date, sera par nous classifié comme devant prendre part au 2ème concours littéraire, dont nous annoncerons les conditions ultérieurement.

## Sans Famille

PAR

Hector Malot

Désireux de plaire à nos lecteurs épris d'oeuvres littéraires saines, mouvementées, palpitantes d'intérêt et bien écrites, nous leurs réservions une surprise dont aujourd'hui, ils goûteront la délicatesse, nous n'en doutons pas. En effet, dans ce numéro nous commençons la publication de deux superbes romans de genres différents mais très beaux et écrits dans une langue remarquablement attrayante par sa clarté et sa simplicité de bon aloi. C'est d'abord

## Sans Famille

PAR

Hector Malot

Ouvrage couronné par l'Académie Française

Dans les pages de ce roman qui plaira surtout à la jeunesse, Hector Malot, dont c'est le chef-d'oeuvre, a mis toutes les qualités de l'écrivain délicat, plein d'imagination et fécond qu'il a su être dans ses nombreuses oeuvres, Sans Famille, Pompon, Romain Kalbris, etc., pour ne citer que les plus renommées.

Ce n'est pas avec indifférence qu'on suivra REMI le héros de l'attendrissante histoire décrite dans Sans Famille, au cours de ses nombreuses et infortunées pérégrinations de pifferaro malheureux. Puis quand la fin de la lecture approchera, on se sera tellement pris à aimer notre jeune et intéressant personnage qu'on aura hâte de savoir la fin du récit, et... Mais n'anticipons pas, à quoi bon vous donner des détails. Lisez SANS FAMILLE, savourez-en les superbes pages et, qui sait, peut-être le relirez vous avec encore plus d'émotion et de plaisir.

Notre deuxième roman porte le titre de CATHERINETTE, il est dû à la plume fertile d'un très bon écrivain contemporain dont nous publierons le nom au bon moment.

Dans cette oeuvre empoignante, et qui ne saurait manquer de plaire, l'auteur a fait montre d'un goût psychologique très sûr. D'une main ferme il a bien campé ses personnages, qui, bien qu'appartenant à la classe des humbles et peut-être même à cause de cela, auront la sympathie des lecteurs déjà au fait des choses de la vie non toujours maquillée comme à plaisir, par certains écrivains qui abusent des ficelles du métier.

## Catherinette

est une oeuvre vécue, empoignante, saine et forte, mouvementée et honnête, que tous voudront lire dans l'Album Universel.

Paraitront prochainement : Le prince de Galles à Bombay,  
Les missions du lac Manitoba, par Mgr Langevin,  
New-London, Connecticut.



LE MONDE ILLUSTRÉ

## ALBUM UNIVERSEL

Chronique



**S** triste que soit l'événement, si profond que soit notre regret, nous ne saurions nous défendre d'une légitime fierté en face des démonstrations non équivoques de sympathies, à l'adresse de notre pays, faites sur la tombe de notre regretté compatriote, M. Raymond Préfontaine, par deux grandes nations alliées, qui ont eu à cœur d'honorer en cette circonstance le canadien, en même temps que l'homme d'Etat.

M. Préfontaine aimait la paix. Défenseur dévoué des lois et de la constitution de son pays, il fut toujours fidèle au souvenir de son ancienne mère-patrie et il a toujours prêché l'union et la concorde entre les deux grandes races qui habitent le Canada. Sa mort est donc en harmonie avec le but de toute sa vie et sa destinée a permis que sa disparition servît à resserrer ces liens si forts, qui unissent aujourd'hui la France et l'Angleterre. N'y a-t-il pas là un spectacle consolant et reconfortant que de voir ce beau croiseur représentant la puissance de l'Empire, le "Dominion", allant recevoir des mains de la France, pour la ramener au pays, la dépouille mortelle de cet enfant du Canada, que la mort impitoyable a frappé loin des siens? Un si grand honneur fait à la mémoire de notre compatriote, en même temps qu'il est une consolation pour la famille et pour les amis du regretté disparu, est un hommage rendu au Canada-français et un éloquent tribut d'amitié de la part de nos deux mères-patries.

\* \* \*

Le pape Gapon vient de rentrer en Russie.

Nous ignorons l'accueil qui lui sera fait, mais il est certain que le gouvernement qui l'a déjà fait traquer comme une bête fauve, sans jamais pouvoir l'atteindre, ne lui fera pas, cette fois, trop de misère. On sait que le pape Gapon a été le principal instigateur du mouvement populaire de Saint-Petersbourg, qui



Le pape GAPON, qui vient de rentrer en Russie

aboutit le 22 janvier à la fusillade du Palais d'Hiver et aux massacres qui suivirent. Gapon fut blessé d'un coup de feu et tomba, avec des milliers d'autres, dont les cadavres couvrirent la place de la Porte Vorna. Il ne fut pas reconnu et échappa grâce au dévouement de ses amis, qui facilitèrent sa fuite. A partir de ce moment le chef erra en Europe, suivant de loin le mouvement de l'insurrection qu'il avait allumée au cœur même de sa patrie. Une fois il rentra clandestinement en Russie; c'était au mois d'octobre dernier. Mais il dut bientôt retraiter. Plusieurs fois il faillit tomber aux mains de ceux qui le cherchaient et ne réussit qu'avec peine à franchir de nouveau la frontière. Depuis lors l'on n'entendit plus parler de ce mystérieux personnage, que pour constater qu'il était sorti de la circulation. On le disait en France, en Allemagne, en Autriche, partout, mais on ne le voyait nulle part. Pendant ce temps l'insurrection de St-Petersbourg s'était dégénérée en révolution et l'empire était en flammes. La victoire de Gapon était donc complète et à distance il avait su, à son gré, alimenter le feu de sédition qui se propageait aujourd'hui avec une telle fureur, que l'univers en était stupéfié. Il fallait donc s'attendre à le voir paraître et encourager du geste et de la voix ses partisans vainqueurs. Il parut en effet, mais il se posa en médiateur non en triomphateur. C'est de Paris, où il était allé chercher un asile, qu'il a donné au monde de ses nouvelles.

Le pape a semblé bien employer son temps d'exil dans la capitale française, cherchant sans doute à ne pas trop se souvenir des malheurs de sa patrie. Ayant quitté la soutane pour le complet à la mode le pape Gapon devint vite un habitué du boulevard et alla passer ses dimanches et ses lundis à Monte-Carlo, en parisien accompli. Mais voilà que, inquiet de la tournure qu'ont prise les événements en

Russie, le chef révolutionnaire songe à rentrer dans sa patrie et se mettre définitivement à la tête de ses fidèles disciples, afin de les détourner, si possible, des excès auxquels le manque de direction les a conduits.

Il est possible en effet que le gouvernement trouve à la fin en lui un précieux auxiliaire dans sa lutte contre la révolution intérieure. Espérons-le.

\* \* \*

Parmi les comédies diplomatiques qui se jouent sur la scène américaine, celle qui vient d'avoir pour théâtre la petite république dominicaine mérite qu'on s'y arrête un instant.

Le gouvernement des Etats-Unis, dont la consigne est de faire bonne garde autour des petites républiques, qui vivent un peu partout aux côtés de la grande république, travaillait depuis longtemps à négocier un traité politique et commercial avec Saint-Domingue. Les choses n'allaient pas toutes seules. La révolution régnait dans l'île Haiti et les communications étaient des plus difficiles avec la capitale.

Enfin le traité fut terminé à Washington et il ne s'agissait plus que de le faire signer par les parties intéressées. Mais attendez: ce n'était pas si facile que cela?

Quand les représentants du gouvernement américain se présentèrent à Saint-Domingue pour soumettre le traité au président Moralès, celui-ci était absent, parti pour des lieux inconnus et un gouvernement rival était en possession de la capitale. Où était le président? Les uns disaient qu'il était en prison, d'autres affirmaient qu'il était mort. On apprit enfin que Moralès avait pris la fuite et qu'il était allé se mettre à la tête des rebelles, qui s'étaient établis dans les montagnes.

Voici, en effet, ce qui s'était passé.

Le gouvernement ayant déposé le gouverneur Perez, celui-ci lève l'étendard de la révolte et part en guerre contre le gouvernement. La lutte est chaude. Serré de près, le président Moralès quitte son poste, et, désireux de se payer une petite distraction, organise pour son compte une contre-révolution. Et voilà que la police du gouvernement se met à la poursuite du président pour le rattraper et le forcer de venir se mettre à la tête des troupes pour combattre les rebelles. Entre temps on apprend que Moralès est blessé et que les insurgés sont vainqueurs. Ceci naturellement ne fait nullement l'affaire du gouvernement de Washington, qui menace de déchirer le traité et de débarquer des troupes dans l'île, si le gouvernement Moralès ne peut réussir à maintenir son autorité.

Admirez le joli méli-mélo!

Il ne manque vraiment qu'un comédien allemand et une bande de choristes pour faire de cette comédie un opéra-bouffe.

Si jamais le traité est conclu entre Saint-Domingue et Washington, le gouvernement américain ferait bien d'y intercaler une clause spéciale, à l'effet d'indiquer un endroit particulier où devra siéger le gouvernement dominicain, afin qu'il puisse le trouver quand il aura besoin de communiquer avec lui.

\* \* \*

Comme si la Fortune tenait à prouver qu'elle est enfin débarrassée de la vilaine infirmité, qui lui a fait jusqu'ici si maladroitement distribuer ses caresses ou ses coups, voici qu'elle vient, pour la deuxième fois en très peu de temps, de faire une remarquable action d'éclat: elle a vu clair!

Le premier million de la Loterie de la Presse de Paris est allé trouver, comme l'on sait, la cantinière chez elle, à son comptoir; le deuxième a fait mieux. Il est allé chercher ses "victimes" dans la plus petite maison de la plus étroite ruelle d'un des faubourgs de Lille en France. Les heureux gagnants du gros lot — nous donnons leurs portraits au chapitre des échos — sont ou plutôt étaient de très pauvres gens, mais de vraiment braves gens, très travailleurs et très économes. Un jour la femme Gelper, la blanchisseuse, offre à son frère George Messing d'acheter en cachette un billet à la fameuse loterie de la Presse, dont tout le

monde parlait à Lille. Chacun met dans l'affaire dix francs, péniblement économisés. Le No 9606 de la 36e série leur échoit et ils s'empressent de le cacher. La roue tourne, emportant dans sa lente et implacable révolution bien des espérances, bien des chimères, bien des illusions!

Le No 9606 est sorti!

Quelle chance! La femme Gelper ne regrette plus son extravagance et elle ne craint pas d'en faire l'aveu à son mari, car celui-ci ignorait le complot.

Un million!

A la nouvelle de leur fortune inespérée les époux Gelper et le beau-frère Messing décident spontanément d'en affecter une large part à leurs parents moins favorisés du sort, si bien que ce second million, loin de ne profiter qu'à un seul, va faire le bonheur d'une famille nombreuse; il ne pouvait mieux tomber! Mais, hélas, ces choses là ne se passent qu'en France...

\* \* \*

Henry Sienkiewicz aura été immortalisé de son vivant, et jamais homme ne fut plus acclamé, plus honoré et magnifié que le romancier de "Quo Vadis".

La force de Sienkiewicz c'est d'avoir ressuscité le glorieux passé de la Pologne et d'avoir montré au monde qu'il y a encore une littérature, une parole, une poésie et une langue polonaise.

Parlant de lui, un grand écrivain français a dit: "Il riposte à la conquête, par l'évocation du passé éblouissant. Il montre aux Polonais, à qui la Prusse défend de parler le langage qu'on parlait leurs pères, que ces pères ont été grands. Parisiens, nous avons surtout goûté, dans le romancier polonais, les tableaux de l'antique Rome, les lettres délicieuses de Pétrone et la mort exquise du sceptique. Les Polonais, c'est l'âme même de la Pologne qu'ils respirent dans la trilogie de Sienkiewicz: "Par le feu et par le glaive"; le "Déluge" et "Pan Wladzowski", où les cosaques Zoporogues, les Turcs et les Suédois, passent tour à tour dans des chevauchées formidables, avec les éclairs des sabres de Sobieski, grand maréchal de Pologne, chargeant l'étranger au cri de "Jésus-Marie".

\* \* \*

Il y a au moins un juge aux Etats-Unis, qui sait qu'il y a des limites à ses pouvoirs. Ce nouveau Salomon s'appelle Stevenson, et il administre la justice à Jersey City.

L'autre jour un nommé Abbott, un ministre protestant, âgé de 67 ans, se présenta devant lui et demanda un bref d'injonction contre sa femme. Il appert que la digne moitié du révérend s'est un beau matin présentée au bureau de son mari et que là et alors, avec force lamentations et injures, devant un grand nombre de personnes, elle demanda de l'argent. Abbott refusa. Ce que voyant la dame du révérend se livra à des excès de paroles (shooking), accablant d'imprécations son époux que scandalisait cette conduite inconvenante. Sur l'heure le révérend décida d'en appeler à la justice de son pays, déclarant que c'était son droit inaliénable, comme chef de la famille, de vaquer à ses affaires sans être molesté, ni ennuyé par les doléances de sa moitié.

"C'est vrai", dit l'avocat de la dame, "mais depuis le temps que les hommes ont fait pour eux les lois, aucun n'a pu encore en trouver une pour mettre un frein à la langue d'une femme..."

"Très bien", s'exclama le juge que la nature de la cause commençait à embarrasser et qui était heureux de trouver une tangente: "Très bien, je renvoie l'action!"

Salomon n'eut certes pas trouvé mieux!

A. BEAUCHAMP.



## Echos de la semaine

**28 décembre** — ETRANGER — La révolution perd du terrain à Moscou, à St Pétersbourg et à Varsovie.

—Les provinces de la Baltique sont aux mains des révolutionnaires.

—A Moscou le chef de police secrète est tué par les révolutionnaires.

—Les relations russo-allemandes sont très tendues et des complications sont à craindre.

—Le gouvernement turque prévient les grandes puissances d'Europe qu'il y a danger sérieux d'un soulèvement prochain en Macédoine.

—Sipido, l'anarchiste belge, qui a attenté à la vie du roi Edouard VII, alors prince de Galles, est sorti de sa prison et est enrôlé dans l'armée belge.

—On signale le passage du pape Gapon à Monte Carlo.

—La situation est très compliquée à Saint-Domingue, où le président fugitif Moralès se met à la tête d'un second mouvement révolutionnaire.

—Un avocat de New-York, Lloyd A. Perry, est condamné à trois ans de pénitencier pour parjure.

—Un mouvement sérieux est fait à Rome pour faire canoniser Christophe Colomb.

—Un incendie considérable détruit l'hôtel Impérial à Niagara et cause des pertes pour \$140,000.

INTERIEUR — Quinze plombiers de Toronto sont mis en état d'accusation pour conspiration contre le trésor civique.

—Un projet est à l'étude pour réduire de 582 milles la distance entre Liverpool et le Canada, en faisant de Gaspé Bassin un port de mer et évitant ainsi la navigation du Saint-Laurent.

—On annonce pour le 18 mars prochain l'arrivée au Canada du prince Arthur de Connaught.

—Sept mille Mormons viennent de s'établir dans l'Alberta, où ils ont acheté 60,000 acres de terre.

—M. le chanoine Dauth, vice-recteur de l'Université Laval, est nommé commissaire d'école à Montréal, en remplacement de M. l'abbé Perrier, récemment appelé au poste de visiteur général des écoles catholiques à Montréal.

—L'offre faite par l'amirauté anglaise d'envoyer le cuirassé "Dominion" à Cherbourg pour en ramener à Halifax les restes de l'hon. M. Préfontaine, est acceptée par le gouvernement d'Ottawa.

—Le bilan des opérations des banques de Montréal pour l'année 1905 accuse une augmentation de 300 millions.

—Le docteur Osler le professeur de médecine à l'Université d'Oxford, est de passage à Montréal.

—D'après le rapport annuel de la commission scolaire 21,258 enfants ont fréquenté les écoles catholiques de Montréal en 1905.

**29 décembre** — ETRANGER — Dans un discours public le premier ministre d'Angleterre déclare que la réforme fiscale est la question la plus importante de celles actuellement soumises à l'électorat.

—On mande de Toulon que le gouvernement français a donné des ordres sévères aux gouverneurs d'Algérie et de Tunisie d'avoir à se préparer, car l'on craint des troubles au Maroc.

—Les coups de feu ont cessé à Moscou et les rues sont débarrassées des barricades, qui y avaient été élevées par les révolutionnaires. Mais les troubles continuent sur d'autres points. A Nijnii Novgorod de grandes effusions de sang ont eu lieu et en Pologne un soulèvement est imminent.

INTERIEUR — Un mouvement est organisé en Angleterre pour envoyer au Canada des Ecosseis en nombre suffisant pour établir une colonie dans le Nord-Ouest.

—On annonce d'Ottawa que le contrat pour un service maritime entre le Canada et la Nouvelle-Zélande est signé.

—Afin d'améliorer le système de pilotage de la

route du Saint-Laurent le gouvernement a décidé de prendre entièrement charge du contrôle des pilotes.

—Le conseil de ville de Montréal adopte le budget municipal qui s'élève à \$4,305,117 pour 1906.

—1844 nouveaux colons se sont inscrits à la Société de Colonisation de Montréal pendant l'année 1905.

**30 décembre** — ETRANGER — La grève est terminée à St Pétersbourg, mais le conseil des ouvriers se met au travail pour l'organisation d'un soulèvement armé.

—A Moscou des centaines de révolutionnaires sont ensevelis sous les décombres des usines Prokharoff, que le gouverneur Doubassoff avait fait bombarder.

—Des grévistes font sauter un pont de chemin de fer à Zysroa sur le Volga, en Sibérie et un train chargé de troupes russes est détruit.

—Un service solennel est chanté à la Madeleine à Paris, pour le repos de l'âme de feu l'honorable Raymond Préfontaine.

INTERIEUR — On mande de Winnipeg que deux cadavres ont été trouvés dans un petit chantier, près de Henley Sask, dans la province de Saskatchewan.

—On vient de terminer la restauration du campanile de Venise.

INTERIEUR — A Montréal un jeune enfant, en essayant les patins qu'il venait de recevoir en cadeau du jour de l'an, passe à travers la glace et se noie.

—M. Ellis est réélu pour la troisième fois maire d'Ottawa, contre M. A. A. Taillon, de la Banque Nationale.

**2 janvier** — ETRANGER — En Angleterre les trois partis politiques qui ont engagé la lutte, déclarent que les colonies doivent être traitées avec déférence.

—Le gouvernement russe proclame la loyauté des troupes au Tsar.

—Un cultivateur de Rochester, dans l'Etat de Michigan, aux Etats-Unis, tue sa femme, sa fille et son fils avec une hache.

—Le sultan du Maroc consent à ce que la conférence internationale soit tenue à Algéiras le 16 janvier.

INTERIEUR — Trois hommes sont tués dans une collision entre deux trains de fret à Kinogoma, Ontario.

—Un tremblement de terre se fait sentir à la Colombie Anglaise.

**3 janvier** — ETRANGER — Un complot d'étudiants et d'officiers russes, dont l'objet était d'assassiner le Tsar, est découvert à Saint-Pétersbourg.

—Les chefs révolutionnaires admettent que le gouvernement russe est trop fort et qu'il faut renoncer à un soulèvement général pour le présent.

—Le 22 janvier, anniversaire du "dimanche rouge" sera observé comme jour de deuil par les ouvriers de Russie.

—La grève est terminée à Varsovie.

—Un cyclone détruit une partie de la ville d'Albany, en Georgie, Etats-Unis.

—Le steamer "P. S. Thistlewood", venant de Tampa, est jeté à la côte, près de Pensacola, en Floride, au milieu d'une tempête.

—Dans une lettre publiée dans un journal important de St Pétersbourg l'amiral Rojestvensky accuse les Anglais d'avoir comploté la destruction de la flotte russe, dans le cas où celle-ci aurait réussi à vaincre la flotte japonaise dans la mer du Japon.

—A son tour le gouvernement allemand prend des mesures en vue d'une prochaine mobilisation générale.

—Grover Cleveland, ancien président des Etats-Unis, est nommé arbitre suprême des trois grandes compagnies d'assurance américaines : l'Equitable, la Mutual Life et la New-York Life.

—A New-York tous les ouvriers du fer et les typographes sont en grève.

INTERIEUR — La Nouvelle-Zélande invite le Canada à se faire représenter à son exposition internationale le printemps prochain.

—On mande d'Ottawa que le Canada a réalisé dans le cours de la dernière année fiscale un profit de \$55,492 sur la frappe de la monnaie d'argent et \$22,723 sur la frappe de la monnaie de billon. L'impression des banknotes a coûté \$134,972.

—D'après le dernier rapport du ministère des finances à Ottawa, la dette nationale est aujourd'hui de \$266,224,166.

Les revenus du Yukon pour l'année fiscale 1904-05 se chiffrent à \$879,106, et les dépenses à \$1,611,606, ce qui donne un déficit de \$723,500.

—M. Dan. Gallery, représentant de la division Sainte-Anne, à Montréal, ayant été convaincu devant les tribunaux civils de fraudes électorales, perd son siège aux Communes du Canada, et est déclaré inéligible pendant sept ans.



Les gagnants du deuxième million de la Presse française : M. et Mme François Gelper et M. Georges Messing, de Lille, France.

**31 décembre** — ETRANGER — L'Allemagne est décidée de publier un livre pour exposer sa version des difficultés franco-allemandes au sujet du Maroc.

—Une révolte se déclare en Perse et le parti religieux demande une constitution.

—Des bandes d'anarchistes exercent la terreur parmi la population de Barcelone en Espagne.

—En dépit de l'approche de la conférence d'Algéiras on semble craindre un conflit prochain et inévitable entre la France et l'Allemagne.

INTERIEUR — D'après la statistique municipale il s'est construit en 1905 pour \$5,590,698 de nouvelles bâtisses à Montréal; le nombre des incendies a été de 833 contre 829 en 1904; il y a eu 852 cas de mort violente, dont vingt suicides; 8,670 personnes ont été arrêtées pour délits et 13,813 ont reçu la protection de la police.

**1 janvier 1906** — ETRANGER — L'Allemagne proteste de ses intentions pacifiques et cherche à calmer les appréhensions de la France.

—John A. McCall donne sa démission comme président de la compagnie d'assurance New-York Life.

—Des soldats allemands et japonais s'égorgeant dans les rues de Pékin.

—Les révolutionnaires de Russie s'avouent vaincus et abandonnent l'idée d'une insurrection générale.

# Le Kremlin en danger



La Sainte-Porte et le square aux massacres de Moscou



Une vue générale du Kremlin



La Cathédrale de Saint Basile à Moscou

LES communiqués télégraphiques qui nous sont parvenus de Russie, aux derniers jours de 1905, ont eu un caractère tellement sinistre, qu'ils nous ont suggéré les quelques réflexions suivantes sur l'Empire moscovite et son ancienne capitale. Dans toute leur actualité, nous soumettons ces vues à nos lecteurs, qui, tous, ne se rendent peut-être pas assez compte de la gravité du gigantesque mouvement révolutionnaire russe.

Pour nous, au Canada, si éloignés que nous sommes de l'immense patrie des Tsars, qu'est la Russie ? Peu de chose, en vérité. Il est très flou, en effet, le tableau que nous nous en faisons généralement, et, quant au peuple russe, nous en avons une idée encore plus vague, si possible. Il n'empêche qu'à nos yeux, les sujets de Nicolas II se divisent en deux grandes classes, l'aristocratie et la plèbe : l'oppresser et l'opprimé. Bien qu'instinctif, ce jugement ne manque pas de justesse, et il dépeint assez bien les grandes lignes de l'état social moscovite. Or, c'est précisément le manque de bourgeoisie, entrevu de l'extérieur, qui est en grande partie la cause de l'agitation russe actuelle.

Ailleurs, au moment des troubles intestins, surtout entre les individus qui occupent le haut et le bas de l'échelle sociale, la bourgeoisie intervient et fait office de tampon. Plus instruite et plus riche que le peuple, touchant par ses extrémités aux deux classes voisines, ennemie des désordres, dont elle n'a qu'à souffrir, elle s'efforce de maintenir le calme dans la nation, d'apaiser les têtes chaudes. Et, si l'on songe que la bourgeoisie aide au morcellement des propriétés immobilières et partant tend à égaliser la fortune d'un pays, on comprendra mieux son rôle aussi important qu'efficace dans les sociétés bien organisées. En Russie, il n'existe pas un tel état de choses. D'un côté les seigneurs, à l'autorité quasi féodale et aux biens fonciers considérables; de l'autre: l'ouvrier, le moujik, le peuple enfin des petits employés ou négociants, qui ne comptent que par le nombre, que la noblesse méprise, et qu'elle mène à la bague. A la longue, une telle division des citoyens d'un même pays devient intolérable et appelle la guerre civile. Pour ce qui concerne la Russie, celle qui s'y livre maintenant paraît d'autant plus naturelle qu'elle survient après un abaissement du prestige militaire de la nation, comme on le sait.

Il faut, c'est certain, que le peuple russe, si illettré, si soumis, si religieux, en ait par-dessus la tête, comme l'on dit, pour tâcher de renverser des institutions auxquelles il est attaché par des inclinations ataviques plusieurs fois séculaires. Pourrait-on douter de l'exaspération des slaves, en présence des faits qui se sont passés à Moscou, tout récemment, pour clôturer 1905 de sanglante façon. C'est à Moscou, ancienne capitale et ville sainte de l'Empire, que se sont produites les plus terribles mêlées entre

les troupes fidèles au souverain et le monde ouvrier, poussé à bout, et en grève. Dans une seule journée, il y eut, sur les 1,036,000 habitants de Moscou, 3,000 morts et 15,000 blessés par les troupes, qui surent si brillamment, toujours battre en retraite, l'an dernier, devant les forces nipponnes. Si tous les généraux de l'empereur avaient aussi bien fait massacrer l'ennemi que Doubasoff a fait fusiller ses concitoyens, les armes russes auraient pu briller de plus d'éclat qu'elles ne l'ont fait, pour la plus grande gloire de la civilisation, bien entendu... Seuls les témoins oculaires des atroces boucheries de Moscou pourraient, avec horreur, dire ce qu'elles ont été. Car, nous sommes portés à croire que le gouvernement russe atténue énormément l'importance des conflits, quand, à sa honte, il est obligé d'en faire part à l'univers.

Le désespoir des masses a été si grand aux bords de la Moskova que, ne songeant plus à leurs idoles, les Moscovites voulurent, à un moment donné, dé-

la salle où se réunissaient les états-généraux moscovites et où étaient reçus les ambassadeurs, etc. Le Kremlin a été épargné par les flammes lors de l'incendie de 1812; mais Napoléon dut l'abandonner, la chaleur étant devenue insupportable.

Datant du moyen-âge, et étant données les idées tout de respect des Russes, pour tout ce qui touche à la religion et aux gloires de l'Empire, on comprend mieux l'esprit de juste révolte qui couve au cœur des sujets de "petit père". Les dernières dépêches ont beau nous dire que la révolution est mâtée, que l'armée a anéanti toutes séditions, nous n'en croyons rien. Une telle tourmente ne s'abat pas aussi vite, et l'oeuvre de régénération se continue, il n'est pas douteux, du nord au sud, de l'est à l'ouest du plus vaste des empires de l'univers.

En secret, les nihilistes, les terroristes, préparent des bombes, combinent des vengeances. Les ouvriers, misérables et indignement opprimés, se serrent des coudes, déclarent des grèves générales monstres. Quant aux étudiants, idéalistes humanitaires épris de liberté, ils se sacrifient, bravent la mort, travaillent sans relâche à l'affranchissement du peuple, à l'établissement d'une monarchie constitutionnelle, et de parlements qui représenteraient les masses dans le mouvement d'orientation de la politique du vaste et malheureux pays dont nous parlons.

Que sortira-t-il de ce chaos, et quand ? Il serait difficile de le dire. Néanmoins, il est à espérer que tant de sang n'aura pas été versé en vain, et que de Saint-Pétersbourg ou de Moscou arrivera un de ces jours la nouvelle, si attendue des peuples libres, que la Russie est enfin digne de figurer auprès des autres nations amies, plus libérales et plus progressives.

Au moment où nous écrivons ces lignes, une dépêche nous informe qu'au dire des autorités la révolution est réprimée, sur toute la ligne, dans l'empire. A Moscou, Valvoff et Malinoff, les deux principaux chefs du soulèvement armé en cette ville, ont été paraît-il arrêtés.

D'autre part, il appert que le peuple et les ouvriers, terrorisés par les récents massacres, se soumettent et reprennent le travail. Les magasins rouvrent leurs portes et sauf de tristes vestiges laissés par les derniers excès, il ne paraît plus rien des batailles qui, fin décembre, pendant dix jours, ensanglantèrent les rues de l'ancienne capitale.

Même, on nous annonce, non sans placidité, que les sujets de l'autocrate moscovite s'apprêtent à fêter le jour de l'an, en retard de treize jours sur le nôtre, comme l'on sait. Quelle fête pour ces malheureux, dont les larmes et le sang coulaient hier encore à flots.

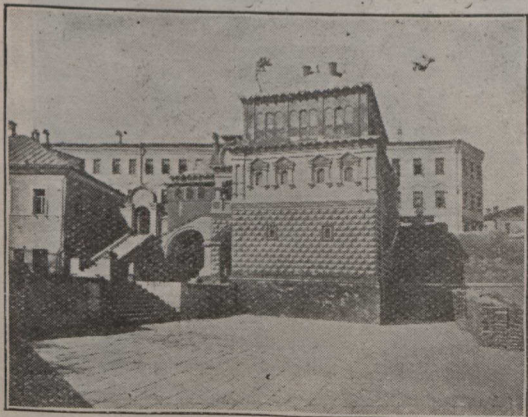
A chaque heure, tant de misère sonne le glas de l'autocratie; puisse-t-il ne pas sonner trop longtemps et épargner de nouvelles victimes, mortes par amour de la patrie et du progrès.



Moscou l'ancienne capitale de la Russie

truire la forteresse historique qu'est le Kremlin, et qui, on ne l'ignore peut-être pas, est un petit Moscou dans le grand; avec cette différence que, dans son exigüité, il contient les plus grands trésors artistiques et religieux des deux Russies. Pour que le général Doubasoff ait fait entourer de canons les murailles du Kremlin menacé, il faut que la populace en colère ait donné des signes manifestes du désir de détruire la propriété nationale russe la plus célèbre, la plus vénérée jusqu'à ce jour. Car, le Kremlin, dont nous donnons ici une brève description, est pour le Russe ce que la Mecque est pour le Mahométan.

Le Kremlin (voir nos gravures) ou le Kreml (mot slave signifiant forteresse), est le quartier central de la ville de Moscou, ancienne capitale de la Russie. C'est l'ancienne résidence des tsars. De forme presque triangulaire, dominant la rive gauche de la Moskova, il est entouré d'un mur, haut de 36 pieds et long de 2,500 verges. Il renferme un grand nombre de documents historiques, dont les plus importants sont les anciennes églises. Dans la cathédrale l'Assomption, érigée sous Ivan III par le Florentin Fioraventi (1474), et renfermant l'image de Notre-Dame de Vladimir, peinte, d'après la tradition, par saint Luc, sont couronnés les monarques russes. La cathédrale de l'Annonciation, fondée au commencement du XIVe siècle, rebâtie en 1483, renferme encore les anciennes peintures de Roublef (XVe. s.). L'église de l'archange saint Michel, surmontée de coupes dorées, renferme les tombeaux de la plupart des anciens souverains moscovites. Dans son voisinage se trouve le Tsar-Kolokol, la plus grande cloche connue, d'une circonférence de 54 pieds, d'une hauteur de 18 pieds. Les principaux palais sont : le Teremnoï-Dvoretz, de 1487; le Nouveau-Palais, surmonté d'une coupole dorée, de 1838; la Granovitaïa-Palata, qui renferme



Le palais des Romanoff à Moscou



Moscou, vue du Kremlin

## Le diner de Noel des pauvres malades

**L**A charité est admirable toujours, mais il semble qu'elle le soit davantage encore quand elle se manifeste en faveur de ceux qui sont privés non seulement des biens de la fortune mais aussi de cet autre bien, plus précieux mille fois : la santé.

C'est ce que nous pensions, il y a quelques jours lorsque nous assistions au dîner de Noël des pauvres malades de l'hôpital Notre-Dame.



Une vue d'ensemble de la salle Sainte Marie, à l'hôpital Notre Dame, lors du dîner de Noël des malades

Dans les claires salles du vieil édifice, tout un émoi joyeux régnait. On aurait pu croire que cet asile ordinaire de la souffrance humaine venait tout à coup par le pouvoir d'on ne sait quelle magique baguette, de se transformer en un palais d'enchantement et de gaieté.

Un instant, on aurait pu se demander s'il n'en n'était pas fini de la Loi douloureuse et si le jour ne luisait pas enfin où le Bonheur allait avoir son éclatante revanche !

Le spectacle était vraiment impressionnant de tous ces pauvres êtres à qui, la charité chrétienne par un de ces prodiges dont elle est coutumière, faisait oublier leur souffrance pour ne se souvenir que de la douceur de l'heure présente.

L'heure présente, c'était la fête, les délicates friandises offertes avec un sourire qui en décuplait la saveur, les bonnes paroles d'intérêt murmurées dans l'oreille près du blanc oreiller, et venu du coin le plus compatissant de l'âme, l'onction et la bienveillance de l'archevêque de Montréal dont la seule présence mettait une joie au cœur de chacun.

C'était toute ces bonnes choses qui mettaient une lueur d'allégresse dans les regards de ces pauvres pour qui les bonheurs sont si rares.

Cette fête revient chaque année, à la même époque. Les bienfaiteurs sont souvent les mêmes, car la charité fleurit vivace en notre bonne ville; les

protégés, eux, changent. Ce sont toujours les malades de l'hôpital Notre-Dame, mais ce ne sont plus les mêmes figures qui émergent de la blancheur des lits propres. Seul, persiste cet air de contentement et d'allégresse que nous avons remarqué l'autre jour.

Certes, en tout temps, les malades de l'hôpital Notre-Dame sont bien traités. On sait toute la bonté et la douceur des religieuses, le zèle des infirmières, la science et le dévouement des médecins attachés à l'institution, mais, il faut songer comme c'est triste tout de même, souffrant, d'être séparé des siens; de se voir dans une salle commune auprès de gens inconnus et qui n'ont pour sympathiser avec nous que leur douleur, souvent; de n'être plus désigné que par un chiffre, un numéro vague qui remplace bien mal, hélas! les chers petits noms que nous donnaient peut-être des êtres aimés... Oui, tout cela est triste, et quand nous y songeons, nous comprenons mieux quelle somme de bonheur représente pour des malades qui sont un peu des enfants — on est toujours petit lorsqu'on souffre et qu'on est pauvre — une fête comme celle dont nous entretenons nos lecteurs.

Du reste, religieuses, médecins, bienfaiteurs et dames patronesses gracieusement costumées en ambulancières, tout le monde avait la joie peinte sur la figure.

Combien la charité qui sourit est meilleure que la charité froide qui donne sans comprendre, sans s'inquiéter des sentiments de ceux qui reçoivent !

Les salles étaient décorées avec le goût le plus intelligent et le plus exquis. Une vue d'ensemble de l'une d'elles que nous avons photographiée donnera une idée de l'aspect qu'elles présentaient. Toutes les colonnes étaient tendues de draperies blanches où s'enroulaient des guirlandes de verdure. D'autres guirlandes couraient au plafond formant de légères arabesques. Au milieu de chaque salle, une longue table somptueusement dressée, couverte de douceurs de toutes sortes, entre deux rangées de lits très blancs où, dans leurs blanches camisoles, les malades souriaient. Puis affairées, souriantes, circulant entre les lits, offrant un mot aimable avec une assiette de crème, un sourire en même temps qu'un gâteau, des femmes, des jeunes filles de notre meilleure société; c'étaient Mesdames Ls Masson, H. H. Fitzpatrick, Ls Damuy, Ls Allard, E. Côté, Geo. Parent, C. S. Snowden, Mlles Terroux, Turnbull, Mignault, Mme Mignault, F. U. Tremblay, Mme E. Lauzon, Mlle B. Shaver, Mlle B. Beulac, Mlle A. Vanier, Mlle G. Duchatel, Mlle Pacaud, Mme A. Richard, Mlle A. Nantel, Mlle A. Benoit, Mlle P. P. Lachapelle, Mme F. N. Choquet, Mme A. Genaud, Mmes Ed. Brossard, Ph. Lamarque, W. Duckett, J. A. Vaillancourt, Mlles B. Vaillancourt, M. A. Young, Mme J. B. Mongenais, Mlle Y. Madore, Mlle E. Lefebvre, Mmes J. U. Emard, Chs Emard, McDonald, Mlles R. Emard, Léda Larue, Berthelot, J. Larue, etc.

Et les messieurs voulant montrer qu'ils savent aussi être charitables et bons, suivant en cela l'exemple de Monseigneur l'archevêque de Montréal, s'étaient rendus en assez grand nombre. Plusieurs aidaient galamment les gentilles serveuses. Nous avons remarqué entre autres : le Dr E. P. Lachapelle, C. P. Hébert, M. Turcot, Rév. M. Choquette,

Dr Leduc, Dr Laramée, Dr R. Hébert, M. U. H. Dandurand, Dr A. Ethier, le consul de France, M. J. R. Thibaudeau, J. U. Emard, B. Tancey, le juge Loranger, chanoine E. Roy, abbé Lafontaine, P.S. S., R. P. Boscher, P.S.S., M. G. DeSerres, RR. PP. Charles et Théophile (Franciscains); Dr Demers, Dr Pariseault, Dr Lefebvre, Dr Archambault, Dr Masson, etc.



Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque de Montréal auprès du lit d'un petit malade

Enfin, lorsque fut terminé le dîner des malades, le grand parloir de l'hôpital s'ouvrit pour la réunion des bienfaiteurs de l'institution et de tous ceux qui venait de contribuer par leur présence à cette manifestation charitable.

Mgr l'archevêque voulut bien alors adresser la parole. Il le fit avec l'éloquence et la bonté qui le caractérisent. Il dit combien il s'intéressait à l'oeuvre, sa joie de penser que l'avenir du nouvel hôpital Notre-Dame était maintenant assuré après les difficultés que le projet avait d'abord traversées.

"C'est peut-être la dernière fois, dit-il, que vous donnez ce dîner dans cet édifice. On m'a demandé il y a quelque temps d'autoriser une quête dans le diocèse au profit de l'hôpital Notre-Dame. J'ai fait mieux que cela. Au cours de mon séjour à Rome, j'ai obtenu que nous soyons désormais dispensés de la quête faite chaque année au profit du Séminaire des Indes, et j'ai établi pour la remplacer une quête annuelle à perpétuité pour nos deux hôpitaux catholiques de Montréal. Je vous apporte aujourd'hui \$700, la moitié de la somme qui vous revient, de la quête dont je viens de parler et qui a été faite en septembre dernier".

Nous n'avons pas besoin de dire avec quelle joie ces paroles furent accueillies.

Après quelques mots de M. le juge Loranger, célébrant les bienfaits de la charité, chacun se retira emportant, des quelques heures ainsi consacrées aux malheureux, un souvenir très doux.



Un groupe d'infirmières photographiées à l'hôpital Notre Dame lors du dîner de Noël des malades



Un groupe de médecins, attachés à l'hôpital Notre Dame



# Un filtre moderne



Intérieur du bassin de filtration adapté à l'aqueduc de Washington

UNE profonde émotion a été causée par la publication du rapport des analystes de la cité de Montréal sur la qualité de l'eau que nous buvons. Ce rapport, publié récemment, condamne formellement la source actuelle d'approvisionnement d'eau, comme constituant une menace pour la santé des citoyens de la ville de Montréal et conclut à la nécessité impérieuse d'établir un système de filtration par le sable pour diminuer le danger des maladies infectieuses.

Il y a longtemps que les citoyens de Montréal se sont rendu compte de ce que vaut l'eau distribuée dans notre ville; mérite-t-elle le qualificatif de "potable" que leurs attribue l'administration? Hélas, il suffit d'examiner une carafe pleine de cette eau pour savoir ce qu'il faut répondre. Et voilà que des savants, des experts, voulant nous enlever tout doute, nous apprennent que l'eau que

dangers d'infection. On a parlé d'amener à Montréal les eaux des lacs des Laurentides. Mais ce projet coûtera des sommes énormes et le remède serait pire que le mal. Reste la filtration par le sable que les experts considèrent comme le meilleur système connu pour purifier l'eau d'alimentation de la ville de Montréal. L'expérience des villes de l'Europe et d'Amérique est que l'installation d'un filtre de sable parfaitement construit a été suivie immédiatement par une diminution très marquée des maladies infectieuses communicables par l'eau. Or est-il possible d'obtenir un filtrage absolument sûr? Ce qu'on appelle généralement de l'eau "filtrée" contient encore au moins 2,000 bactéries par centimètre cube; c'est que dans le meilleur des filtres on trouve des interstices. Mais vaut mieux 2,000 bactéries par centimètre cube, avec la chance d'avoir affaire à de petits animaux inoffensifs, qu'à 100,000,000 de microbes se vautrant dans un bouillon dégoûtant de détritus et d'ordures.

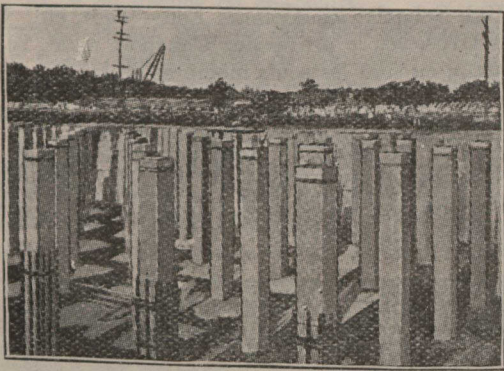
Ceci dit, voyons ce qui constitue un bon filtre de sable.

Bien peu de ceux qui se prononcent contre l'opportunité d'un filtrage, savent réellement ce que c'est qu'un filtre de sable. Il importe cependant de connaître au moins le principe du fonctionnement d'un système déjà établi et qui a donné jusqu'ici de très bons résultats.

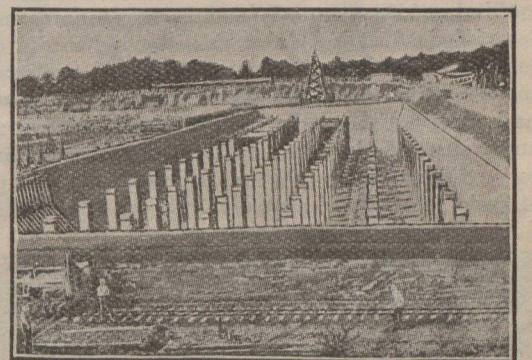
C'est la nature elle-même qui s'est chargée du "filtrage naturel" des eaux, ainsi que cela se produit pour les eaux de source, pour les eaux pluviales, qui se purifient en traversant les bancs sableux formant le sous-sol du terrain. On a cherché à imiter la nature en faisant appel au "filtrage artificiel" par l'établissement de tranchées profondes appelées "galeries filtrantes" et de vastes bassins de filtration. Ces galeries filtrantes comportent la construction d'un aqueduc sans radier au fond de la tranchée et sa couverture, jusqu'au niveau du sol, de couches alternatives de matières jouissant de la propriété d'absorber et de retenir toutes les impuretés contenues dans l'eau avant que celle-ci ne parvienne à l'aqueduc, d'où elle est dirigée dans le bassin de filtration. Ce bassin hermétiquement clos à sa partie supérieure et construit en maçonnerie hydraulique, possède un faux fond rempli de matières filtrantes que les eaux traversent encore avant d'arriver dans les tuyaux collecteurs de distribution qui occupent la partie inférieure du bassin. La galerie et le bassin constituent ainsi de

gigantesques filtres. Nous donnons ici une gravure représentant l'intérieur du bassin de filtration, que la ville de Washington vient de faire construire pour clarifier les eaux de la rivière Potomac. Un simple coup d'oeil jeté sur cette superbe illustration suffit pour permettre au lecteur de se rendre compte du détail de construction de ce genre de filtres.

La capitale américaine avait depuis longtemps les mêmes ennuis que notre métropole. L'eau qu'elle servait à ses habitants, qui étaient bien forcés de la boire, était sale et contaminée et le jour vint où il fallut s'imposer des sacrifices, afin de mettre fin à ce lamentable état de choses. La construction d'un filtre fut décidée et aujourd'hui le filtre est construit. La consommation quotidienne de la ville de Washington est de 75 millions de gallons d'eau et le filtre a une capacité de 25 millions



Vue du bassin en construction, montrant une enfilade de piliers d'une hauteur de 27 pieds



Vue générale du bassin avant la construction du toit en béton

nous buvons ne contient pas seulement des débris de matières organiques, mais qu'elle renferme des êtres bien vivants, de petits animaux de toutes les espèces, c'est un véritable aquarium, et les experts avouent avec une admirable discrétion, que l'eau de Montréal est "suspecte". C'en est assez cependant pour effrayer la population. Quel serait donc le moyen de remédier à cet état de choses, qui est une menace pour la santé publique? Les experts répondent sans hésiter que pour l'avenir nous ne pouvons espérer aucune amélioration naturelle dans la qualité des eaux du St Laurent. Au contraire l'accroissement de la population et l'établissement de diverses industries sur les rives de l'Ottawa et du St Laurent vont augmenter sans aucun doute les

de gallons. Ce bassin couvre 29 acres de terrain. Le plancher est recouvert d'une couche de pierres concassées et d'une autre couche de sable fin d'une épaisseur de quatre pieds. L'eau y est maintenue à un niveau de quatre pieds, séjournant dans une chambre noire sous la terre et s'écoulant goutte à goutte à travers un sable fin et exempt de souillure comme l'eau d'une source ou d'un puits.

Toute cette vaste construction est faite de bois recouvert de béton. Les arches sont construites à 14 pieds de distance et les voûtes sont enduites d'une couche de 6 pouces de béton. Le filtre doit être nettoyé une fois par mois, et à chaque nettoyage l'on doit enlever avec soin un pouce de sable à la surface. (La suite à la page 1176)

## Oswego: ville historique de l'état de New York



L'église canadienne d'Oswego, N. Y.

**O**SWEGO ; le nom est indien : "Osh-wa-kee", signifiant l'épanchement des eaux. Les Français l'appelaient "Chanagen". Henry Hudson fut le premier blanc qui pénétra dans ces parages, en 1620; Champlain vint ensuite, puis Frontenac, qui y construisit le Fort Frontenac (Kingston, Ontario). En 1725, les Anglais, venus de New-York, bâtirent le Fort Oswego, qui fut détruit en 1756, par Montcalm.

Oswego a joué un rôle important dans la révolution américaine, et la ville fut la dernière place occupée par les Anglais aux Etats-Unis. Elle fut rendue au général américain, Vischer, en juin 1796.

Pendant la guerre de 1812, Oswego devait être encore le théâtre de combats meurtriers. En 1825, elle put enfin jouir de la paix et travailler à son développement. Oswego fut érigée en ville en 1848, et c'est à partir de cette date que commence le règne de sa prospérité.

La population actuelle d'Oswego est de 23,000 âmes. La ville est petite, mais d'un caractère pittoresque et charmant. Le climat y est très solubre, et on considère Oswego comme la ville la plus saine de l'Etat de New-York. Son voisinage du lac Ontario et de la jolie rivière Oswego en fait une place d'été idéale. Sa population catholique est quelque peu plus considérable que la population protestante, et la ville possède cinq églises catholiques, dont une canadienne, une allemande et trois irlandaises. On compte une école normale, un magnifique couvent, dont la construction a coûté \$18,000; une académie très fréquentée, etc.

En 1850, le R. P. Gherdi, un Français, jetait les bases d'une paroisse canadienne, sous le vocable de "Sainte-Marie", et bâtit une église dans la partie ouest de la ville. Un Canadien, le Père Fortier, succéda au curé Gherdi, et il fut plus tard remplacé par le Père Griffa, un Italien parlant le français. C'est sous la desserte de ce dernier que les Canadiens-français abandonnèrent, en 1870, leur église, et qu'ils la cédèrent aux Irlandais, moyennant une indemnité de \$7,000. Grâce à cette indemnité et aussi aux souscriptions généreuses des Canadiens-français, on acheta l'hôtel-de-ville de la cité, situé dans la partie Est, un des endroits les plus favorablement situés de la ville. L'édifice fut transformé et on en fit une église très convenable. Sous le rapport de la localité, on peut dire que les Canadiens-

français ont bénéficié du changement. Cette nouvelle église fut incorporée le 5 avril 1871, sous le vocable de Saint-Louis de France, et M. F.-X. Pelletier en fut le premier curé, auquel succédèrent les Révds Arthur Sicard de Carufel, J. Forget, J. Charrette, le curé actuel de Varennes; J. R. Chaput, J. J. Auger, décédé subitement le 11 janvier 1904, et enfin, M. l'abbé J. W. Chauvin, de Montréal, qui prit charge de la paroisse le 25 janvier 1904. En 1887, le curé J. J. Auger faisait l'achat d'une belle résidence privée, pour en faire le presbytère. A venir jusqu'à cette date, les curés n'eurent point de résidence régulière.

Le nouveau presbytère, entouré d'un remarquable jardin de fleurs et de fruits, situé en face d'un parc, à deux pas du lac Ontario, est sans contredit le plus beau presbytère de la ville.

Les débuts de la nouvelle paroisse ont été difficiles, et ses conditions financières ont laissé à désirer pendant quelques années, mais elles sont aujourd'hui en excellent état. Les propriétés ont une valeur de \$50,000, indemnes de toute obligation quelconque. La dette de \$8,000, qui pesait sur la paroisse en 1904, c'est-à-dire à l'arrivée du curé actuel, M. J. W. Chauvin, a été complètement éteinte dans l'espace de 22 mois, grâce à la générosité des Canadiens, et grâce aussi à l'énergie du curé, dont les grandes capacités administratives ont en grande partie contribué à accomplir ce miracle.

La population canadienne d'Oswego compte aujourd'hui 450 familles, vivant à l'aise. Presque tous



Un groupe de condisciples du curé Chauvin, en visite au presbytère d'Oswego

les Canadiens sont propriétaires. Ils ont un peu négligé leur langue, mais ont parfaitement conservé leur foi religieuse et leurs traditions nationales, et ils viennent même de fonder une société St Jean-Baptiste. Nos compatriotes d'Oswego, comme dans plusieurs villes de la Nouvelle-Angleterre, jouissent d'une grande influence au point de vue politique et commercial.

Un Canadien-français, M. Jos. Daigneault, est propriétaire d'un des hôtels fashionables de l'endroit, le "Waldorf"; M. Louis Béchard est l'un



La résidence de M. le curé J. W. Chauvin

des bijoutiers les plus en vue de la ville; M. Elie Delisle est propriétaire d'un vaste établissement de tapisseries, peintures, etc., tandis que le docteur Dubois compte une très intéressante clientèle, même parmi la population américaine.

A plusieurs époques des Canadiens furent élus échevins de la ville, et un Canadien du nom de Saint-Michel était élu maire, il y a quelques années. Charles Ingalls — un vrai Canadien de sang et de cœur, bien que portant un nom anglais — est depuis plusieurs années le secrétaire général de l'Union des facteurs pour l'Etat de New-York.

La langue française est en honneur dans la ville d'Oswego; on l'enseigne à l'école catholique irlandaise de Saint-Paul, où le R. P. Barry, le curé de la paroisse, en est lui-même le professeur; on l'enseigne au High School, où une centaine d'enfants de langue anglaise suivent le cours de Mlle Marguerite Guérard, une Canadienne de talent; on l'enseigne encore à l'Ecole Normale, où à peu près le même nombre d'enfants suivent le cours de Madame Grossens, une Française.

Depuis 1899, alors que les religieuses de Sainte-Anne, de Lachine, furent forcées de quitter la paroisse, par suite du mauvais état des finances de la congrégation, les enfants canadiens-français fréquentent les écoles publiques, mais, au mois de septembre prochain, le couvent, fermé depuis sept ans, sera de nouveau ouvert sous la direction des Soeurs des S. S. Noms de Jésus et de Marie, du couvent d'Hochelega.

Enfin, il y a dans la ville un cercle français, composé en grande partie d'Américains notables, dont le but est d'étudier la langue française. Parmi les membres de ce cercle, dont le programme comprend des lectures, des conférences, des traductions d'ouvrages anglais, etc., nous comptons le Recorder de la ville, l'honorable Bentley, M. Luther Mott, fils du président de la First National Bank; le docteur Cord, le haut-examineur des classes aux Normal et High Schools; les docteurs Eddy, Todt, etc. Madame Grossens, le professeur Courboin et M. l'abbé Chauvin, en sont les seuls membres de langue française.

Bref, une ère nouvelle semble s'ouvrir pour les Canadiens d'Oswego, et nous ne saurions trop les féliciter des progrès accomplis par eux depuis cinquante ans, sur cette terre étrangère, qui leur fut cependant si hospitalière.



La Plage d'Oswego



Le port d'Oswego

# A travers la mode

On entend partout répéter le même refrain : "A présent que nous sommes en janvier, le plus fort est fait, l'hiver est presque terminée".

Hélas ! non, il n'est pas terminé ce vilain trio des mois désagréables, il ne fait que commencer ; mais c'est un soulagement de penser que nous allons vers la lumière, vers les jours plus longs, vers une saison plus clémente, en somme.

Décembre a fui encore assez vite. On n'a jamais le temps de s'ennuyer pendant ces quatre semaines ; ne faut-il pas se mettre en règle avec toutes les obligations de fin d'année ; régulariser sa comptabilité mondaine, écrire des lettres, remplir ses devoirs sociaux, faire des courses plus ou moins fatigantes et fastidieuses ?

Maintenant le calme reparait un peu, malgré les visites obligatoires dont on ne peut s'affranchir en janvier et qui rognent passablement nos loisirs ; mais toutes visites ne sont pas pesantes. Il y en a qui plaisent, que l'on attend avec impatience et qui ont le don de procurer quelques bons moments d'aimable causerie et de douce intimité.

Il faut donc que vous examiniez soigneusement votre garde-robe, mesdames, car vous ne voudriez pas vous présenter dans telle ou telle maison avec une robe défraîchie ou un chapeau fané.

Chez les amis, on est exposé à rencontrer des personnes très élégantes, habillées avec beaucoup de soin et pour qui la toilette est une véritable affaire d'état.

Or, comme nous avons toutes notre amour propre, nous nous appliquons à soigner notre mise, afin de ne pas être citées parmi celles qui n'ont ni goût, ni coquetterie, ni recherche.

Il n'est pas besoin pour cela de dépenser beaucoup et de grever son budget. Vous savez bien que la femme soigneuse, industrieuse, supplée à la richesse par l'ingéniosité ; une paire de gants frais, de fines chaussures, un chapeau regarni à temps, une jolie dentelle savamment drapée sur un vêtement suffisent pour donner à l'ensemble le cachet de correction qui manque quelquefois aux plus riches ajustements.

Une robe de soie mal taillée ne vaut pas un simple trotteur de coupe irréprochable ; un pauvre petit toquet de feutre, s'il est seyant et orné avec originalité est plus agréable à regarder qu'une coiffure de vingt-cinq piastres dont la garniture lourde et sans grâce n'a pas été adaptée à la tête qui la porte.

Et, à ce propos de chapeaux, constatons que ceux de cet hiver ne sont pas mal du tout. Nos lectrices en pourront juger par les quelques très nouveaux modèles que nous avons groupés à leur intention sur cette page.

D'une part l'oeil s'est habitué au changement de direction dans leurs profils, et c'est avec plus de bienveillance qu'on apprécie de louables concessions : par exemple, les bords. Le printemps dernier, le bord d'arrière avait un développement équivalant au double du bord de devant. Les modistes veulent bien avouer le ridicule de ces proportions. En conséquence, nous avons des bords à peu près égaux cet hiver. Mais il faut continuer à porter son chapeau de travers ou du moins retroussé, travéillé de façon à en donner l'impression. De même l'inclination en avant paraît subsister, et pour soulever le chapeau par derrière, la haute barrette est plus que jamais nécessaire avec les formes toutes rondes : barrette d'au moins un pouce et demi.

Comme feutres, plus de poilus. Des feutres dits "taupés", c'est-à-dire soyeux, comme les chapeaux d'hommes, ils se font bien aussi quelques feutres ras, en petits tricornes raides, mais la faveur va aux feutres soyeux, souples.

On emploie ce feutre en plateaux façonnés, en bérêts chiffonnés, en capelines, en marquis, en marins, en tout ce qu'il est possible d'imaginer.

En garnitures, on voit un bleu qui semble nouveau parce qu'on ne l'avait pas vu depuis longtemps : disons quelque quinze ans. C'est un bleu

indécis, tirant sur le vert, et plutôt éteint ; il fut jadis, dans une tonalité plus vive, le bleu électrique, le bleu paon. On le drape, ou l'enroule sur des feutres gris-vert, mordorés, gris-bleutés. Point de teintes vives, en somme, tout ce qu'on aperçoit en ce moment sur les chapeaux a le ton fané, un peu faux même, des couleurs dénaturées par le temps.

Les plumes d'autruche de teintes dégradées, les fleurs de velours et de soie, rien ne semble avoir gardé sa teinte d'origine. Toutefois, c'est seyant, tant que se maintient la fraîcheur absolue des matériaux employés, et que la qualité en est irréprochable.

Pour les jeunes filles, les très jeunes femmes, des chapeaux genre marin, à bords tout ronds, calotte ronde et basse, en velours tendu. Ce velours tendu, collé pour mieux dire est fort employé. Le chapeau soulevé derrière sur un haut chiffonnage d'étoffe d'une autre nuance, et sans presque rien, comme garniture, qu'une fantaisie de plumes : aile, aigrette quelconque.

Les toques, dont chaque hiver ramène une variété nouvelle, les toques sont toutes rondes, avec un bord droit bien plus haut derrière que devant. Et l'on voit, sous cette forme, des toques de fourrures, loutre ou petit gris, la façon n'en variera guère.

Ce n'est plus le minuscule polo que, la saison passée, on plantait sur l'ébouriffement des cheveux.



Quelques jolis chapeaux d'hiver où la fourrure entre en combinaison avec le feutre souple, le velours tendu et même la dentelle.

La toque nouvelle, répétons-le, possède des bords. Mais entre le bord et le large fond, il n'y a aucun intervalle. Si l'on examine la carcasse de cette coiffure, on constate que par derrière la tête est parfaitement emboîtée et que devant la forme s'allonge en visière, comme pour toutes les toques déjà connues. Mais, extérieurement, on n'en devine rien et le bord se profile juste dans l'alignement des cheveux du front. Et point de barrette nulle part.

On garnit à peine ces toques de fourrure ; une boucle de métal enserrant le bord juste au milieu, deux petites ailes symétriquement posées de chaque côté, un peu en arrière, et c'est tout. C'est, du reste, bien assez pour le poids du chapeau augmenté par un ouatage épais qui donne à la fourrure le relief nécessaire. Le huard, par l'épaisseur de son plumage possède un relief naturel. Et il est très à la mode présentement. Il est donc bien plus léger et tout à conseiller comme coiffure à la fois pratique et jolie.

\* \* \*

Les chapeaux des petites filles sont des capotes à la passe carrée, au fond en velours de poêle : feutres ras, feutres souples ou velours, le tout est tendu, raide, non plus drapé. Sous la passe profusion de plissés, de ruches de mousseline de soie, où niche un petit noeud, un bouquet de rien du tout. Si l'on veut un chapeau de plus grande allure, mais qui cependant abrite toujours les petites oreilles de la jeune personne, notez ceci. Une capeline en feutre

clair d,ont les larges bords ondulent sous les panaches de belles plumes frisées, et posée — un peu de côté — sur une sorte de petit béguin intérieur dont on ne voit que la ruche, les bouffettes d'oreilles, et les longues brides en mousseline de soie blanche. Les belles dames vers 1825 portaient de ces chapeaux ronds, dont on croirait ainsi qu'ils recouvraient un bonnet.

Pour le même âge — et au-dessous — je signale la combinaison imaginée par une jeune maman fort ingénieuse ; elle permet de varier les manteaux d'une petite fille à peu de frais de matériaux et de façon, en y adaptant une doublure mobile. Je m'explique : une doublure bien douillette, en soie ouatée ou même en chèvre du Thibet encore plus chaude, est confectionnée pour cet usage comme une sorte de grand paletot de dessous un peu juste. D'autre part, les manteaux d'une étoffe plus ou moins légère, sont dépourvus totalement de doublure, mais parfaitement finis néanmoins et pourvus de moyens de fermeture. Aux manteaux et à la doublure sont appliqués des systèmes de boutons à pression, posés avec une exactitude bien scrupuleuse et qui tiennent ainsi rapprochés le manteau et la doublure le long des devants et à l'encolure, ce qui est tout à fait suffisant. De la sorte, on peut varier le degré d'élégance d'un enfant sans courir le risque de l'enrhumer, et l'on peut aussi graduer l'épaisseur du vêtement, selon la température du

moment. Aux jeunes mamans tout gentiment fières de tirer l'aiguille pour parer leurs enfants, cette combinaison apparaîtra sous l'aspect d'une trouvaille.

\* \* \*

Et puisque nous avons causé chapeaux dans cette chronique, il ne sera pas déplacé, sans doute, de consacrer quelques lignes à un accessoire qui touche de près au chapeau : la voilette.

Disons tout d'abord, à titre de renseignement, qu'il semble que les longues écharpes de tulle faisant le tour du chapeau et venant se nouer sous le menton, ne seront plus de mode ce printemps. Elles seront remplacées par la voilette ordinaire nouée en arrière sur le chapeau.

C'est tout un art que celui de savoir disposer coquettement une voilette. C'est tout un art aussi que celui de la savoir choisir. Il est des voilettes qui embellissent, il en est d'autres qui enlaidissent.

La voilette noire au réseau un peu épais rehausse singulièrement la beauté des blondes. Les brunes, au contraire, choisiront un réseau noir clair et moucheté de pois de velours noir. Il faut se défier, en général, des voilettes noires à mouchetures blanches ou de couleur. La voilette noire à mouchetures rouges enlaidirait le plus joli visage.

La voilette blanche, en vraie dentelle, lorsque les broderies qui l'ornent sont délicates et fines, est un vrai fard pour les blondes comme pour les brunes.

Le voile de gaze, lorsqu'il n'est pas de couleur crue, est seyant à tous les visages.

Les personnes au teint coloré éviteront, en général, toutes les voilettes de couleur. Elles choisiront des réseaux clairs à pois de velours très espacés.

Les voilettes de ton marron, bois, châtain, ne vont bien qu'aux blondes.

Autant que possible, la voilette doit être choisie de bonne qualité. Avec un peu de soin, on peut, d'ailleurs, la porter plusieurs mois. Mais il faut avoir cette élémentaire précaution qui consiste à l'enlever après chaque sortie, à la plier, ou mieux encore à l'étendre sur une planchette sur laquelle on la fixe au moyen de quelques épingles. On évite ainsi les déchirures et surtout les faux plis si disgracieux.

Un petit détail encore : Une véritable élégante ne relève jamais sa voilette sur le front, sinon durant quelques secondes. Si elle doit garder son chapeau sur la tête, elle enlève sa voilette et la replace lorsqu'elle doit sortir. Elle évite ainsi tous faux plis.

# La Charité

LA GRANDE ET SUBLIME LOI CHRETIENNE

Aimons-nous les uns les autres, et nos esprits sauront s'unir, et formeront faisceau dans l'unité du vrai.

AH ! que ne puis-je écrire avec des larmes, avec du feu, avec des harmonies ou avec des parfums, afin d'atteindre toutes les âmes, et d'éclairer doucement les humbles coeurs qui ne savent pas penser, — qui ne savent point aimer, — et de transformer dans les larmes les grands esprits qui ne savent que penser !

Combien peu d'êtres raisonnables cultivent en eux le don sacré de la raison, la fleur divine de la charité ! La grande majorité cultivent la terre ; les autres ne cultivent rien.

Ceux-là même qui pensent un peu régulièrement, pensent peu, et à peu près inutilement, parce qu'ils sont isolés, parce que chaque esprit ne voit que soi, et que l'union et l'association des forces intellectuelles sont encore à venir.

Il est des hommes qui meurent d'une faim plus déplorable encore que la faim corporelle ; leurs âmes, pauvres et délaissées, refoulées et brisées, au jour où elles s'éveillent à l'intelligence, sentent en elles la faim de la Justice et de la Vérité ; elles présentent la lumière et l'amour, elles ne voient qu'égoïsme et ténèbres.

Pourquoi donc la loi de l'amour, que nul ne peut nier, serait-elle toujours proclamée sans jamais passer dans la vie ?

N'est-ce pas au nom de la science, de la raison, de la philosophie, qu'on écrase la charité par la presse depuis plus d'un siècle, et que le venin de la science perverse, de la philosophie menteuse, atteint jusqu'aux extrémités du monde les lettrés et les illettrés, les esprits sans défense, et tous les commerçants de la raison, plus faciles encore à surprendre que les enfants.

Que notre siècle se donne, pour l'amour de Dieu, au service des pauvres ; il n'y aura bientôt plus de lutte contre la foi ; car alors l'homme sentira et verra qu'aimer Dieu par-dessus toutes choses, aimer tous les hommes comme soi-même, donner son coeur, son âme, son esprit et ses forces pour rendre les hommes meilleurs et plus heureux, c'est la vie, c'est la loi, c'est le bonheur, la justice, la vérité. Il n'y a qu'une seule loi qui renferme la loi et les prophètes, et le passé et l'avenir : l'amour — "tu aimeras Dieu souverainement et les hommes comme toi-même."

L'éternelle loi veut l'amour de Dieu par-dessus toute chose. Et elle veut que l'amour que nous avons pour notre prochain soit semblable à l'amour que nous avons pour Dieu ; et elle veut que l'amour que nous avons pour nous soit semblable à celui que nous avons pour notre prochain, par conséquent semblable à celui que nous avons pour Dieu même.

Après la résurrection, l'amour divin remplira tout, mais sans détruire la diversité des amours. Tout lui sera subordonné et tout sera d'accord et harmonique en lui, et tout sera merveilleusement distinct dans cet accord. Les êtres ne seront jamais confondus ni en Dieu ni entre eux. Et les amours non plus ne seront jamais confondus. Nous aimerons chacun, et selon sa nature et selon sa gloire ; car sa gloire sera son mérite.

Il n'y aura plus cette effroyable contradiction entre l'amour de soi et l'amour d'autrui, l'amour de soi et l'amour de Dieu, l'amour de l'homme et l'amour de la femme. La loi de contradiction des amours sera détruite. Les amours faux et venimeux seront détruits comme des serpents. L'âme alors aimera comme l'étoile qui brille, en tous sens et de tous ses rayons ; rayons de toute splendeur, de toute nuance et de toute vertu ; rayons de feu, de tendresse et de force ! Ce sera le bonheur parfait.

Or, les humains, si avides de bonheur, ne trouveront jamais le bonheur que dans la charité. Sans cette vertu théologique mise en pratique, l'homme, quoi qu'il fasse, ne sera pas heureux.

"Ne formons plus qu'une seule famille de frères de tous les hommes et de tous les peuples", disait-on au XVIII<sup>e</sup> siècle ; mais comme on voulait opérer en dehors du christianisme, qui est le lien social, on a repoussé l'avenir au lieu de le provoquer. On s'est

déchiré au lieu de s'unir ; on a versé des flots de sang.

Dans les luttes sociales, il y a deux procédés : celui du Christ et des martyrs, qui consiste à donner son sang et à ne jamais prendre celui des autres, et le procédé inverse, le fratricide, procédé de Caïn et de ses fils ; de même pour établir la fraternité dans la richesse, il y a deux procédés contraires, le vol et le don. Il y a le procédé qui consiste à donner son bien et à ne jamais prendre celui des autres, et il y a le procédé inverse, celui des voleurs de tous les temps et de tous les lieux.

L'usage fraternel de la propriété consisterait à pratiquer cette énergique définition de la richesse, donnée par les moralistes chrétiens :

"Les riches, ce sont les administrateurs du bien des pauvres." Si cela est vrai, celui-là est coupable, devant Dieu et devant les hommes, qui emploie ses richesses à vivre dans la paresse et la volupté. Celui-là seul est dans le vrai, qui se regarde comme un comptable de son bien. Sa richesse est une fonction. L'usage fraternel des riches consiste à ne plus souffrir désormais qu'il y ait parmi nous un seul mendiant ni un seul indigent ; c'est peu ; à ne plus souffrir qu'il y ait désormais parmi nous un

tares, les méprisent comme on méprise tout ce dont on abuse. D'autres, par piété triste, croient que la voie de l'homme sur la terre est d'y passer en pleurant et d'en sortir au plus tôt.

L'esprit chrétien et catholique évite ces deux excès ; il n'a rien de commun avec l'impur sensualisme qui profane le monde et le méprise ; et il réprouve ce mysticisme stérile qui se sépare des réalités comme illusoire, et des choses visibles comme mauvaises. Le chrétien sait que si le Verbe s'est fait chair, la chair n'est ni le mal ni le mensonge.

L'homme, ministre de Dieu dans ce monde, a pour mission d'y faire régner la volonté de Dieu, par la charité. Et s'il ne remplit point cette sublime mission, c'est parce qu'il regarde les choses d'un oeil flétri par l'habitude, ou faussé par le vice. Si l'on contemplant les créatures avec cette jeunesse et cette pureté de regard que donne l'esprit de Dieu lorsqu'il renouvelle notre coeur par la charité, on verrait rayonner dans les créatures, la bonté vivante du Père et les traces éclatantes de ses mains.

Le coeur pur sait goûter et sentir le moindre don sorti des mains de Dieu ; l'oeil simple et calme sait voir en tout son amour et sa bonté.

Heureuses ces âmes pures et enfantines, ces âmes des saints que la vue d'une fleur, d'un ruisseau, l'odeur d'un champ chargé d'épis, la vue d'un rayon de lumière au ciel ou d'une vapeur s'élevant de la terre, touchait au coeur et faisait tressaillir d'amour.

O saintes âmes, qui aimiez toutes les créatures et que toutes les créatures aimaient, saints des déserts à qui les animaux sauvages obéissaient, saints appelés séraphins, à cause de votre immense amour, vous qui bénissiez les campagnes, les animaux et les maisons, qui appeliez les colombes vos soeurs et les plus simples animaux vos frères, vous dont tout être vivant s'approchait avec joie, et sous le regard de qui la nature semblait s'épanouir plus belle et plus heureuse ; vous qui vraiment annonciez l'Evangile à toutes les créatures, apprenez-nous, aimables enfants de Dieu, à aimer comme vous, dès cette vie, chaque chose en Dieu, transmettez à nos coeurs quelques émotions de votre universelle charité.

Il y a dans l'homme trois vies possibles. Il y a la vie purement animale, à laquelle se réduisent presque exclusivement beaucoup d'hommes. D'autres développent, en outre la vie de la raison et de la liberté, vie proprement humaine, que tout homme peut et doit développer. D'autres enfin, et tous y sont appelés, développent la vie même de Dieu, et vivent unis à Dieu, d'une vie plus haute que la vie purement humaine. Eh bien ! n'y a-t-il dans ceux qui s'unissent que la vie à peu près animale ? L'amour alors ne dure que peu d'années, après lesquelles il n'y a plus qu'un joug affreux ! Mais y a-t-il, dans les deux époux, la noble vie humaine, la vie de la raison et de la liberté, développée en sagesse, en vertu ? Certes, l'union alors peut durer jusqu'au dernier jour. Mais y a-t-il dans les deux âmes la vie de Dieu ? L'union aussi est alors divine, et devient éternelle comme Dieu.

La charité, c'est la prière ; et la prière c'est l'effort de l'âme cherchant l'union des hommes entre eux et avec Dieu ; c'est l'effort de l'âme voulant bénir les hommes et diriger le monde au nom de Dieu ; c'est l'effort de l'âme demandant à Dieu même la vie, pour la répandre sur le monde et sur l'homme.

La poussière de l'été et les nuées d'insectes ont passé. Orages et tempêtes ont cessé. Les feuilles tombent et l'herbe se dessèche ; mais quelle sérénité de la vie générale ! et quelle sublimité dans la marche calme et sereine de la nature, qui s'avance si belle vers la mort, vers la mort qu'elle connaît, dont elle sait l'autre rive et la résurrection ! Tel est l'esprit de l'homme de charité, lorsqu'après avoir travaillé tout le jour, il s'avance ainsi doux et calme vers l'autre vie, vers l'Epoux qui viendra, dans le plus magnifique amour qui fut jamais, consommer l'union éternelle avec l'Epouse, avec l'Eglise, avec la société des êtres intelligents et libres unis entre eux et avec Dieu.



LA CHARITÉ—(La brebis sauvée)

seul esprit sans instruction et sans lumière, ni un seul coeur sans espérance, ni une seule âme sans Dieu ; et cela dans notre pays d'abord, puis dans le monde entier. Le riche, s'il veut être un riche légitime, et non pas un comptable déshonoré, doit employer ainsi sa richesse et son temps.

Qu'on le sache bien : la vertu seule, qui consiste à fouler aux pieds les deux formes de l'égoïsme, l'orgueil, sa forme élevée, et la sensualité, sa forme basse, la vertu fait jaillir l'amour fraternel du sein de l'égoïsme vaincu.

Consultez les naturalistes, ils vous diront que la fermentation acide est le premier degré de la putréfaction. — Malheur donc à tout ce qui perd le calme, la douceur, la sérénité, la bonté ! Malheur à qui vit sans la charité !

La terre n'est pas seulement pour l'homme un lieu de passage et de souffrance ; l'humanité a dans ce monde une oeuvre à faire et un développement à réaliser.

Mais l'homme, malheureusement, regarde trop souvent sa demeure et les créatures qui l'environnent d'un oeil indifférent et même dédaigneux. Les uns, voulant jouir de ce monde et abusant des créa-

# La nouvelle pomme de terre

On cultive en France depuis quatre ans une espèce de pomme de terre qui est complètement inconnue au Canada et peut-être en Amérique, bien que la plante sauvage, origine de la nouvelle pomme de terre, provienne de l'Amérique du Sud, comme la pomme de terre ordinaire. La nouvelle espèce n'est pas seulement intéressante en elle-même, mais elle peut réserver à l'agriculture une réserve de premier ordre, par ce fait capital qu'elle préfère les sols humides et marécageux, où la culture des pommes de terre actuelles est impossible, ainsi d'ailleurs que la culture de la plupart des plantes alimentaires. La pomme de terre actuelle aime un climat sec et tempéré. Tous les terrains légers, sablonneux, granitiques et meubles lui conviennent particulièrement. Dans les terres humides ou compactes le tubercule est trop comprimé pour se développer à son aise. L'autre espèce au contraire croît de préférence dans les endroits humides, souvent même presque dans l'eau. On comprend quelle ressource précieuse offrirait à notre pays cette nouvelle plante pour la mise en valeur de terrains trop humides, qui se trouvent presque inutilisables.

C'est de l'Uruguay, Amérique du Sud, que la plante sauvage, origine de la nouvelle pomme de terre, passa en France, il y a déjà quelques années. Mais elle ne donnait que des tubercules très petits, amers et immangeables et servait tout au plus comme plante fourragère, bonne pour les terrains marécageux. L'espèce était néanmoins reconnue et portait le nom de *Solanum Commersoni*, du nom de

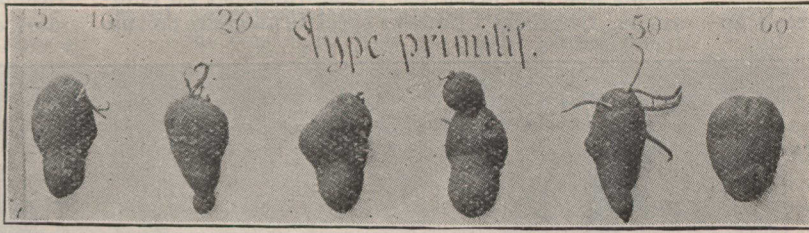
tubercules provenant de ce pied unique. Heureusement qu'en achevant de déterrer ce pied on y trouva encore six petits tubercules gros comme des noisettes. Recueillis avec le plus grand soin, ces précieux petits tubercules furent mis dans un cellier en même temps que des tubercules du *Solanum Commersoni* typique et que divers tubercules de la pomme de terre ordinaire.

Or seconde malchance, quand M. Labergerie vint dans ce cellier quelques jours après, il s'aperçut

cultures successives; autrement dit, la nature alimentaire des tubercules s'est rapidement améliorée à tous les points de vue et a déjà atteint les qualités de nos meilleures variétés de pommes de terre.

La nouvelle espèce a produit deux sortes de tubercules: les uns souterrains, comparables aux tubercules de la pomme de terre ordinaire et le tubercule aérien, c'est-à-dire se formant à la base de la tige, mais au-dessus du sol. Les tubercules souterrains sont blancs quand ils sont jeunes, puis blancs à yeux rosés, puis roses, puis violets et enfin d'un violet très foncé à la maturité. Ces tubercules peuvent atteindre des dimensions énormes et par suite un poids considérable.

Des tubercules aériens apparaissent parfois dans la pomme de terre ordinaire et ce sont ces formations qui ont fait découvrir la véritable nature des tubercules de pomme de terre formés par des renflements des rameaux; les savants ont démontré que les tubercules sont produits en réalité par des tiges et non par des racines.



Le type primitif de la nouvelle pomme de terre, dite "*Solanum Commersoni*"

que des rats avaient tranquillement dévoré la presque totalité des six tubercules de la forme violette, sans toucher aux meilleures variétés de pomme de terre ordinaire.

"Cette indication est précieuse", dit M. Labergerie, qui sauva les quelques débris de ces six tubercules et les enveloppa soigneusement dans une toile métallique.

Ce sont ces débris informes, restes du repas des rongeurs, qui furent l'origine de la nouvelle pomme de terre.

Ils furent bouturés avec soin et produisirent douze petites plantes en pots, sous châssis.

Nouveau désastre!

Une fois ces douze plants mis en pleine terre, ils furent attaqués par les courtilières et trois pieds seulement échappèrent, l'un complètement; les deux autres étaient seulement en partie ravagés.

Les tubercules issus de ces trois pieds qui avaient échappé à ce nouveau malheur ayant été replantés en 1903, donnèrent des plants plus nombreux, qui permirent à M. Labergerie d'expérimenter en grand pendant la saison de 1904. Chaque tubercule de la récolte de 1903 ayant été divisé oeil par oeil et chaque oeil planté dans un godet, il fut ainsi fait en 1904 une plantation de 11,850 godets, sans compter un certain nombre de tubercules, qui avaient été réservés et qu'on planta directement entiers ou en morceaux pour servir de comparaison.

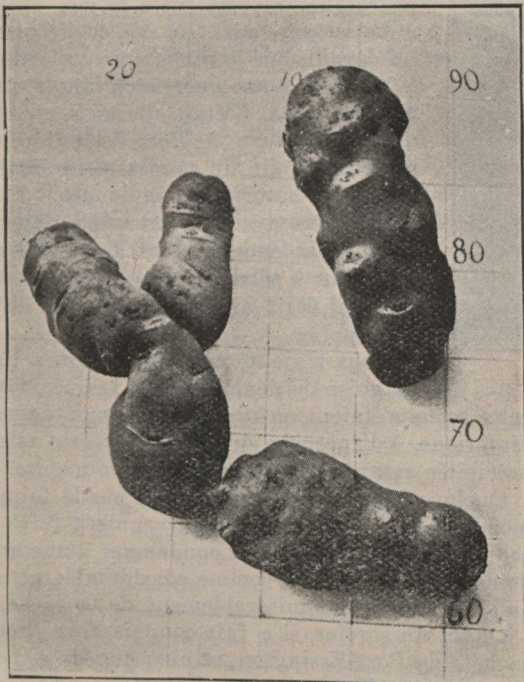
La comparaison du rendement par pied avec les meilleures variétés de la pomme de terre ordinaire a été faite en plusieurs localités différentes et la nouvelle pomme de terre a donné un rendement supérieur.

Quant à la comparaison faite en terrains humides, non seulement elle est en faveur de la nouvelle pomme de terre, mais celle-ci donne toujours un rendement bien supérieur à celui de la pomme de terre ordinaire, plantée dans les terrains les plus favorables à sa culture.

Il ne suffit pas, en effet, d'avoir un rendement considérable à l'hectare; il faut encore que ce rendement corresponde à une augmentation réelle de la quantité de matières nutritives. On pouvait avoir des craintes à ce sujet, mais ce qui est tout-à-fait remarquable, c'est qu'en même temps que l'amertume et les principes nuisibles diminuaient considérablement dans les cultures de la variété violette, la production de féculé, à égalité de poids, avait augmenté au contraire progressivement dans les

## Culture de la pomme de terre de primeur.

Une méthode de culture de la pomme de terre de primeur, qui tend à se vulgariser, c'est celle qui s'opère simplement sous châssis à froid. Cette culture a deux avantages principaux sur la culture sur couches chaudes. D'abord elle constitue une grande économie de fumier, de terreau et de main-d'oeuvre; ensuite elle permet d'obtenir des tubercules fermes, féculents et non gorgés d'eau, comme cela se produit fatalement dans la culture sur cou-



Tubercules souterrains de la nouvelle pomme de terre

Philibert Commerson, qui le premier a distingué la plante sauvage. Or il y a quatre ans un agriculteur français éclairé, M. J. Labergerie, se procura quelques pieds de la plante et la cultiva dans sa propriété de Verrières (Vienne) pour éprouver ce nouveau fourrage, et ces expériences devaient le conduire à une découverte de la plus haute importance, puisque de la plante sauvage de l'Uruguay, à tubercules petits et amers, il a surgi une pomme de terre excellente, farineuse et qui promet une récolte considérable en terrains humides.

Dès la première année, en 1901, M. Labergerie remarqua que l'un des pieds de *Solanum Commersoni* se distinguait des autres par ses tiges plus grosses et plus robustes. Au mois de juillet de la même année, ce pied produisait à la base des tiges, sortant au-dessus du sol, deux tubercules à peau d'un violet foncé, très différents de ceux de l'espèce originaire. M. Labergerie détacha ces tubercules pour les consommer. Beaucoup moins amers que les petits tubercules de l'espèce type de l'Uruguay, ils avaient un goût un peu sucré avec une saveur fine et aromatique et étaient légèrement aqueux.

M. Labergerie espérait que tout le reste de la plantation de ces pommes de terre cultivées d'une manière identique donnerait les mêmes résultats. Il n'en fut rien: en arrachant les pieds, tous montrèrent des tubercules pareils à ceux des pieds primitifs. Il n'y avait eu qu'un seul exemplaire ayant donné des pommes de terre comestibles, et M. Labergerie avait mangé les deux



Tubercules aériens de la nouvelle pomme de terre

ches. Pour ce qui est du choix, de la conservation, de la mise à germer des tubercules de semences, rien n'est changé dans les soins que l'on doit apporter; ils sont identiques à ceux prescrits dans la culture à chaud. On sème fin novembre; à cet effet, nous choisissons un endroit exposé au soleil, abrité des vents du nord et de l'ouest; de terre saine et substantielle. Malgré cette dernière qualité la terre aura dû être, au préalable, fortement fumée avec des engrais bien décomposés. Dans des coffres ordinaires couverts de châssis on plante les pommes de terre germées dans la position verticale, le bourgeon ou les bourgeons en haut, à une petite distance l'une de l'autre. Après la plantation vient le buttage, ce qui se fait lorsque les feuilles de pommes de terre sont bien sorties; alors on entoure la plante de terre. Les coffres devront être d'une épaisseur relativement forte, étant donné qu'ils sont appelés à traverser de fortes périodes de froid, pendant lesquelles ils doivent préserver les pommes de terre de toute atteinte de gelée. Toutes les fois que le temps le permet on pratique l'aération des plantes et si l'aridité du sol l'exige on arrose.

Avec ce peu de soins et à peu de frais, on peut par cette culture à froid récolter en mars des pommes de terre nouvelles plus fermes, moins gorgées d'eau et renfermant bien plus de féculé que celles provenant des cultures faites à chaud.

Cette culture a supporté pendant plusieurs jours des froids intenses, sans que les pommes de terre en aient souffert le moindre inconvénient,



M. Labergerie, le découvreur de la pomme de terre, dans un de ses champs d'expérience.

# Le supplice de la marée montante (Mœurs Indiennes)

LA Colombie britannique est l'une des rares provinces du Dominion canadien, dit un confrère d'outre-mer, où les Peaux-Rouges aient gardé leurs mœurs et leurs coutumes, en dépit des empiètements de la civilisation.

On va voir par le récit suivant que ces Indiens sont restés aussi implacables dans leurs vengeances que par le passé. Ces faits, dont nous pouvons garantir l'exactitude, se sont déroulés, récemment, dans une région située à cinquante milles environ de Port-Essington, c'est-à-dire sur les rivages de l'océan Pacifique, dans le détroit de Vancouver, à la hauteur des îles de la Reine-Charlotte.

Les Indiens dont il est question dans ce récit appartiennent à la tribu, jadis puissante et nombreuse, des Climooks :

\* \* \*

Les récits les plus dramatiques — sauf ceux qui sont les produits de l'imagination de nos auteurs en vogue! — ont généralement un point de départ d'une simplicité admirable; et c'est ici le cas.

Un Indien de vingt-deux à vingt-cinq ans, nommé Dan Wahtoboo, s'était épris d'une jeune compatriote, la jolie Wahamita. Selon l'usage de la tribu, il chargea une vieille femme de faire la demande en mariage et d'offrir ses présents à celui dont il rêvait de devenir le gendre.

Le père de la jeune "squaw" ne fut pas long à prendre une décision. Le paquet de tabac de Virginie, la bouteille de gin et la couverture de laine que la vieille femme était venue déposer à la porte de sa hutte, lui prouvaient que Dan Wahtoboo savait comment il faut traiter un brave guerrier.

Il recueillit les présents, entama le flacon d'alcool, bourra l'énorme fourneau de son calumet, puis, drapant sur ses épaules la couverture offerte, vint s'asseoir devant le seuil de son "wigwam". C'était annoncer à l'heureux prétendant que ses présents étaient acceptés et que sa requête était exaucée.

Dans les délais voulus, on procéderait à la cérémonie... Mais Dan Wahtoboo s'était trop hâté de se réjouir. Deux jours ne s'étaient pas écoulés depuis cette première démarche qu'un émissaire lui apportait l'ordre de comparaître devant le conseil de la tribu. De quel forfait était-il accusé? Il ne tarda pas à l'apprendre. Le sorcier de la tribu l'avait cité devant le Conseil des Anciens pour... exercice illégal de la magie!

—Je l'ai vu, affirmait le chaman, qui, pour la circonstance, avait planté dans sa natte de cheveux noirs les deux plumes d'aigle, insignes de son caractère sacerdotal; je l'ai vu de mes yeux qui frottaient sur le sol, autour de la hutte de Wahamita, un morceau de graisse de baleine.

Le fait était patent: Dan Wahtoboo avait usé de philtres et de sortilège pour obliger la jeune fille à l'aimer et pour porter le père à donner son consentement. Et c'est là un crime que la loi des Climooks punit de mort.

—Avoue que tu t'es servi de sortilège, prononcèrent les juges, ou tu mourras sur l'heure!...

Dan Wahtoboo savait bien qu'aucune intervention ne pouvait désormais le sauver; l'aveu qu'on tentait de lui arracher ne changerait rien à son sort. Il drapa sa couverture de laine autour de ses épaules robustes et, un sourire dédaigneux sur les lèvres, attendit que ses juges se transformassent en bourreaux. La loi des Climooks spécifie un genre de sup-

plique; mais le flot a mis une barrière qui s'élargit progressivement entre sa haine rageuse et la hautaine impassibilité de son ennemi. Et il a reculé à son tour vers les rochers.

Le flot monte.

Encore une demi-heure, et les lèvres du malheureux sentiraient l'amertume de l'eau salée. Peut-être prolongerait-il de quelques minutes son atroce supplice en se hissant sur la pointe des pieds, en dressant sa tête au-dessus du flot envahisseur...

Mais peut-être aussi aura-t-il l'héroïsme de réprimer ce suprême appel de l'instinct de la conservation... Peut-être montrera-t-il son dédain de la mort en aspirant à pleine bouche l'eau glaciale dès que ses lèvres pourront s'y tremper. Parmi les assistants qui surveillent le supplice, un mouvement s'est produit. Des exclamations s'échangent; des mains désignent un point à l'horizon, un point noir qui grossit rapidement au-dessus de la crête des vagues.

Les exclamations se précisent à mesure que la silhouette de l'objet se dessine plus nettement sur les flots.

Le canot de l'Agence! ont crié plusieurs voix.

Et c'est réellement le canot de course de l'Indian Agency qui accourt en fendant rapidement les flots, avec le drapeau de l'Empire britannique piqué à l'arrière et le ruban de fumée qui se détache en ligne droite dans le ciel...

Quelques minutes plus tard, l'agent anglais, son constable et plusieurs marins indigènes transportaient sur la rive Dan Wahtoboo à demi-asphyxié, que des soins énergiques rappelaient à la vie.

Le lecteur aura eu raison de prendre les devants sur le narrateur et d'attribuer le salut du jeune guerrier à l'intervention de Wahamita. C'était elle, effectivement, qui avait couru à Port-Essington, sans attendre la fin du procès, pour implorer l'aide des autorités canadiennes.

Sa prière avait été entendue. Sans perdre une seconde, l'agent faisait allumer le moteur à pétrole de son canot, et l'on a vu qu'il était arrivé à temps sur le lieu du supplice.

Nous n'ajouterons que quelques lignes en guise de dénouement. Les témoins de cette scène s'étaient enfuis dans les montagnes de l'intérieur, à l'approche du canot, et cette retraite précipitée retarda le châtement des coupables.

Quelques jours plus tard, poussés par la faim, les membres du Conseil de la tribu venaient faire leur soumission et s'entendaient condamner à une amende de six cents dollars, somme considérable pour ces Indiens, qui vivent misérablement de la pêche.

Quant au sorcier, il a fait connaissance avec les cachots de Port-Essington, et cinq années se passeront avant qu'il recouvre sa liberté.



Lié par des lasso de cuir à un poteau solidement enfoncé dans le sable.

plique pour chaque catégorie de crimes. Dan Wahtoboo mourrait de la façon suivante: attaché à un poteau planté sur la grève, il serait la victime de la marée montante!... Les préparatifs sont terminés. Lié par des lasso de cuir à un poteau solidement enfoncé dans le sable, le jeune homme sent déjà l'horrible caresse de l'eau écumante qui monte lentement à l'assaut de son corps.

Les guerriers de la tribu se sont massés sur un promontoire de rochers, à quelque distance. Le sorcier s'est attardé près de son rival pour lui lan-

## Un désert transformé en champ d'orangers

L'ÉTAT d'Arizona (situé entre l'Utah, la Californie et le Nouveau-Mexique) était jusqu'à ces derniers temps renommé pour ses mines d'argent et de cuivre, mais personne n'avait soupçonné qu'il pût un jour devenir un foyer de richesse due à la végétation. Ses immenses plaines sont en effet très arides, et le plus clair de leur production consistait naguère encore en sable et en cailloux.

Cependant, un groupe d'habitants de Phoenix, chef-lieu de l'Etat d'Arizona, eut, il y a quelques années, l'idée d'utiliser ces vastes espaces pour la culture... de l'oranger.

L'entreprise était hasardeuse. Outre la mauvaise qualité du sol, qui pouvait rendre, dès le début, leurs efforts stériles, il fallait compter avec la température, qui, pendant les nuits d'hiver, descend souvent à 20, et même à 15 degrés Fahrenheit.

Rien ne les découragea, cependant. Ayant fait venir des plants d'orangers de Floride et d'Espagne, ils amendèrent le terrain, par des irrigations et des fumures judicieusement alternées, puis procédèrent à leurs plantations.

On les observait avec attention, comme bien on pense, et leur tentative était l'objet de critiques violentes; mais ils n'y firent aucune attention.

A l'approche de l'hiver, nos "éleveurs", si l'on peut employer ce mot quand il s'agit d'arbres, dres-

Sur cette armature primitive, on étendit une broussaille spéciale, appelée dans le pays "wattamote".

Cette toiture mobile devait protéger les jeunes arbres de la gelée nocturne, tout en ne les privant pas de lumière pendant le jour.

En outre, de distance en distance sur le sol furent installés d'énormes braseros à charbon de terre, destinés à combattre le trop grand abaissement de température auquel les sujets fragiles n'auraient pas résisté.

Les résultats sont merveilleux. L'Etat d'Arizona fournit à l'heure actuelle presque toute l'Amérique du Nord d'oranges superbes, à peau fine et à goût délicat, dont le diamètre moyen est de quatre pouces.

Il va sans dire que les initiateurs ont été rapidement imités dans leurs heureuses expériences, et que l'ancien désert est maintenant transformé en un jardin merveilleux.

Et s'il fallait une morale, en guise de conclusion, à ces quelques lignes, nous dirions que la persévérance et l'audace viennent à bout de toutes les difficultés, et même de ce que nous avons coutume de considérer comme des impossibilités.



serent près de chaque oranger une perche, qui fut reliée à la perche suivante par un fil de fer.

# Catherinette

Roman nouveau illustré

## I — LE DESTIN

Cela avait commencé dès le petit matin.

Malgré une nuit adorablement sereine où, sous la lueur magique de la lune, les brumes automnales avaient tissé de flottantes apparitions, le jour s'était levé sinistre et blafard, dans les larmes. Et il pleurait encore, et il pleurait toujours.

La pluie tombait si drue, avec une persistance si régulière, elle affirmait une si longue habitude de couler de la sorte, elle se complaisait si bien dans sa désolante fonction, cette abominable pluie, qu'il semblait qu'elle durât depuis le déluge et ne dût finir qu'au son des trompettes du jugement dernier.

Vainement l'employé préposé à la perception des taxes municipales scrutait-il l'horizon depuis le pont jusqu'aux collines dans l'espoir d'y découvrir la silhouette d'un véhicule quelconque: il eût certes aussi bien fait d'espérer la venue d'une péniche ou d'un radeau de naufragés.

Les heures se traînaient si vides, si désœuvrées, que tout autre qu'un employé d'administration en eût conçu une amère hébétude. Mais celui-ci, à l'exemple de nombre de ses collègues, disposait de talents d'agrément auxquels il se décida à demander une consolante société. De la poudre d'un carton il exhuma une antique clarinette, et, les joues en ballon, louchant d'une façon pénible afin de suivre avec des yeux impartiaux les évolutions de ses doigts, il soufflait le grand air des "Dragons de Villars": "Ne parle pas, Rose, je t'en supplie..." A chaque finale de cette mélodie célèbre, l'artiste-amateur, dans l'appréhension d'une difficulté bien connue, emmagasinait une abondante provision d'air avec le sifflement d'une pompe aspirante, puis, fermant les yeux, il lâchait d'un coup sa décharge pneumatique. Et invariablement, le même couac déchirait les échos, un couac si brutal, si calamiteux, qu'il donnait à supposer que le pauvre homme venait de faire explosion du haut en bas, comme une baudruche trop gonflée.

Ces canquettements nasillards se mariaient avantageusement aux clapotis aquatiques qui sévissaient tout le long de la rue Carnot.

Puis, comme pour marquer la mesure, une cadence vigoureuse s'échappa de la boutique du menuisier voisin. Il n'y avait là qu'un homme d'une trentaine d'années, un petit homme fluet qui faisait du bruit comme quatre et presque autant de besogne, à en juger par sa surprenante activité. Il tapait, tapait, et, ce faisant, distrahit par une préoccupation mystérieuse, il dardait vers la fenêtre son nez effilé et ses petits yeux brillants. Alors il cessait provisoirement de frapper; le marteau levé, il regardait en face et en l'air, comme s'il attendait impatiemment la venue d'un aérostat.

A deux heures un quart, exactement, un phénomène invraisemblable se produisit en ce coin de terre française si généreusement arrosé. Ceux d'entre les rentiers qui bâillaient convulsivement derrière leurs carreaux aperçurent quelqu'un qui s'avavançait dans la rue Carnot! Était-ce bien quelqu'un? De loin cela ressemblait plutôt à l'une des guérites qui ornent les portes du quartier de cavalerie. Douée d'une extraordinaire imperméabilité, elle voguait dans le sens des flots fangeux, doucement portée par le courant. Le petit menuisier était retombé dans une de ses extases périodiques, lorsque la guérite stoppa brusquement devant la fenêtre. Et une grosse voix sortit de là-dedans, caverneuse et lointaine comme si elle venait du fond d'une cave.

—Bonjour, monsieur Drillard.

De saisissement le menuisier laissa choir son marteau.

—Tiens! monsieur Lorgelu! Entrez donc, monsieur Lorgelu.

La guérite pénétra. D'abord elle fit glisser le toit pointu du capuchon. Ce geste dégaga une tête grise, moustachue, balafrée martialement, et une cascade déboulina parmi les copeaux.

—Un fichu temps, monsieur Lorgelu, reprit le menuisier.

M. Lorgelu leva les sourcils et il émit avec gravité:

—Oui, monsieur Drillard... Il pleut.

Il leva encore les sourcils et, estimant son assertion insuffisamment formulée, il la consolida d'un adjectif expressif:

—Il pleut bougrement.

—Et vous vous promenez tout de même? demanda le menuisier.

—Je ne me promène pas, monsieur Drillard. C'est la consigne, et les banquiers se moquent bien du temps qu'il fait, pourvu qu'ils palpent leur galette.

Ce disant, il dégrafa sa pèlerine, puis son long pardessus, et une sacoche de garçon de recette apparut, amplifiant la majesté de son ventre.

—Vous êtes donc entré au Crédit général, monsieur Lorgelu?

—Oui... c'est-à-dire non... J'y ferai les quinze et les trente... et ça me donnera un petit supplément. Car ma retraite, vous savez, elle est maigre, ma retraite... Elle est maigre bougrement.

Il parut réfléchir, sourit dans ses grandes moustaches.

—Et puis, conclut-il, ils vont me faire faire un uniforme pour que je puisse porter mes médailles.

—Tant mieux, monsieur Lorgelu. Alors, sans doute, vous m'apportez une petite traite?

—Oui... Je l'ai là, mais je vous la présenterai tout à l'heure. A chacun son tour. Ah! j'en ai à ramasser! Ce matin, j'ai fait l'autre côté de la ville, maintenant je fais celui-ci, en commençant par le pont. Comme vous connaissez le quartier mieux que moi, vous pourriez me donner des renseignements sur le domicile de ces particuliers-là.

M. Lorgelu déplaça un papier crasseux et appela le nom des débiteurs.

—Mahout... où ça perche, Mahout?

Le menuisier avait rougi.



—M. Mahout, dit-il respectueusement. La maison d'en face, la maison à volets marrons.

—Diable! observa M. Lorgelu, il est chargé ce Mahout-là. Pourvu qu'il me paye en billets de banque... Quatorze mille balles!

—Quatorze mille francs! s'écria le menuisier ébahi. Faut-il être riche pour pouvoir devoir tant que cela!

—Moi, opina le garçon de recette, moi, monsieur Drillard, j'aimerais mieux... j'aimerais bigrement mieux qu'on me les doive que de les devoir...

Il s'était levé, se préparant à prendre congé.

—A tout à l'heure, monsieur Drillard, je vais commencer ma tournée.

A ce moment, un homme pénétra dans l'escalier.

—Monsieur Mahout, fit Drillard avec empressement.

Il avança un escabeau que M. Mahout refusa d'un geste brusque. C'était un grand vieillard robuste et hautain, d'une dignité réfrigérante. Il s'était tourné vers Lorgelu qui, gêné, tapotait sa sacoche à petits coups affectueux.

—Vous êtes bien le nouveau garçon de recette du Crédit général? Vous alliez venir chez moi, sans doute. Veuillez, je vous prie, ne passer qu'à la fin de votre tournée. J'ai attendu jusqu'à présent une éclaircie pour me rendre chez mon notaire où les fonds sont déposés. J'y vais aller de ce pas.

M. Mahout salua froidement et se retira.

—Bigre! constata Lorgelu, il n'a pas l'air comode, ce particulier!

—Oh! non, dit Drillard. Je ne l'ai jamais entendu parler si longtemps et jamais, dans les quartiers, on ne l'a vu sourire.

—Eh bien, affirma le guerrier retraité, j'aime ces têtes-là, moi! Ce doit être un ancien militaire.

—Non pas. Il était professeur de mathématiques.

—De matamétiques?... Qu'est-ce que vous me chantez dans ce charabia, monsieur Drillard?

—Professeur de calcul, si vous préférez.

—Oui, oui, j'avais bien compris...

Sur cette affirmation, M. Lorgelu s'éloigna.

Une, deusse! Sans hâte, en homme certain d'arriver à son heure, sans détour ni déviation, droit au but, cet ambassadeur de créanciers allait vers les débiteurs et son pas était ferme, assuré, indifférent, inexorable comme celui du destin. Une, deusse!... Ah! il ne se doutait guère, le brave homme simple, il ne se doutait guère qu'il détenait provisoirement une part de la puissance du destin, qu'il était le destin lui-même. Inconscient comme un rouage, il remplissait sa fonction; il allait là où on lui avait dit d'aller. Et le fait de sa venue dans certaines maisons, quelles catastrophes susciterait-il? Quels maux s'échapperaient de sa sacoche, comme autrefois de la légendaire boîte de Pandore? Ruines, faillites, banqueroutes, prison, folie, pire encore... Comme le destin, il disposait de tout cela, et, suivant l'impulsion qu'on lui avait imprimée — une, deusse! — il allait, lent, lourd, têtue, irrésistible, comprenant tout au plus le geste mécanique de sa consigne, aveugle et sourd sur tous les autres points..., aveugle et sourd, et sot, aussi, comme le destin, et, comme le destin, implacable!... Une, deusse!...

## II — INTERIEUR

M. Mahout était rentré dans sa maison à volets marrons, et il avait pénétré dans son cabinet de travail.

C'était une petite pièce sombre et froide qu'atristait encore un meuble démodé de palissandre et de reps verdâtre. Une étagère donnait asile à quelques volumes aux titres rébarbatifs: "Mécanique, Trigonométrie, Logarithmes..." La cheminée s'ornait d'un buste d'Archimède en plâtre terni. Tout un panneau était occupé par un tableau noir surchargé d'hiéroglyphes tracés à la craie. En face, un divan encombré de journaux.

Sitôt entré, M. Mahout, tête basse, se mit à marcher de long en large. Son champ d'évolution était fort limité. Trois pas dans un sens, quatre dans l'autre, encore devait-il éviter l'angle du bureau qui absorbait un bon tiers de la pièce. Soudain, il s'arrêta devant le tableau noir, saisit un morceau de craie, et, avec une surprenante vélocité, il aligna des équations entre les équations déjà tracées. Ce faisant, par une vieille habitude pédagogique, il sifflait entre ses dents un "chût" interminable.

Il calculait. "Chûûûû!" Mais cette invitation au silence ne pouvait atteindre le clarinettiste municipal. Au même endroit de sa romance, il explosa derechef. La clameur, suraiguë d'abord, puis chromatiquement descendante, tira M. Mahout de ses équations. Détournant la tête, il aperçut son Archimède en plâtre, et M. Mahout, cet homme frigidé qu'on n'avait jamais vu sourire, M. Mahout ricana irrespectueusement au nez de cette auguste effigie. Puis, d'un geste souverainement dédaigneux, il jeta la craie loin de lui. La pendule alors tinta trois heures.

M. Mahout quitta son cabinet de travail et monta au premier étage. Là il entrebâilla une porte, et, du seuil:

—Je vais à la gare, dit-il, au-devant du cousin Achille.

Une voix de femme répondit, larmoyante:

—Mais, monsieur Mahout, tu n'y penses pas... Mais monsieur Mahout, par cet affreux temps!...

Il refermait la porte, la voix reprit:

—Mais, monsieur Mahout, Achille n'arrivera qu'à quatre heures! Attends un peu...

—Chûûûû! J'ai une course à faire auparavant.

M. Mahout descendit, mais les sollicitudes conjugales le poursuivirent. La voix geignarde sanglota du haut du palier:

—Monsieur Mahout, n'oublie pas ton parapluie.

—Chûûûû!

—Monsieur Mahout, je t'assure que tu pourrais attendre! Cette eau, cette eau!

—Je n'ai pas peur de l'eau!

Ce fut la dernière phrase qu'il prononça. Agacé, il sortit.

—Mais, monsieur Mahout!...

Le claquement de la porte répondit seul aux alarmes de l'épouse. Elle rentra donc dans la pièce qu'elle venait de quitter et, se plantant au beau milieu, elle déclara, admirative:

—Hein? quel homme étonnant, ton père, Zizi!...

Quelle santé!... Jamais, au grand jamais il n'a pu savoir ce que c'est qu'être malade! Et, tu le vois, il sort par tous les temps!... "Je n'ai pas peur de l'eau!" Mais de quoi a-t-il peur? Je te le demande, Zizi. De rien... de ri-en!... Je me souviens qu'en 1883... oui, 1883 ou 1887... il a été emporté par une avalanche de neige. Tous ses compagnons de route sont morts... Lui?... Ah! lui!... Ça l'a rajeuni de vingt ans... Je lui demandai: "Monsieur Mahout, n'as-tu pas pris froid?" — "Froid? répondit-il, je n'ai jamais eu froid, Cécile. Je n'ai pas plus peur du froid que du chaud". Et, de fait, en 1865, ou 1861, alors que nous avons été à Nice... Mais, Zizi, tu ne m'écoutes pas!...

—Si, maman.

Zizi? Une petite fille espiègle et malicieuse?... Ah! la perfidie des diminutifs enfantins! Ils demeurent, eux, gentils de puérilité, touchants comme des caresses maternelles et ne sont-ils pas des caresses de la voix? Ils demeurent, les sobriquets tendres, mais l'enfance s'en va, puis la jeunesse. Les neiges d'antan sont fondues, fondues, et l'on en parle encore. Mais voilà, les gens auxquels on en parle ne savent pas du tout de quoi il s'agit.

Zizi Mahout n'était plus Zizi depuis quelques lustres. Cette Zizi-là se présentait sous l'aspect d'une robuste jeune fille dont la nubilité était déjà un peu avancée. Pas vieille, toutefois! La trentaine restait à franchir. Pas belle non plus, et pas laide. Si l'on ne s'était obstiné à la dénommer Zizi en pleine rue, il est à présumer que peu de personnes se seraient retournées sur son passage.

Et pourtant la physionomie de cette jeune personne n'offrait aucune tache. Tout y était bien en place, proportionné à souhait. Même, une lueur très douce veillait en ses yeux bleus, mais si pâle, si lointaine pourrait-on dire, que beaucoup de gens ne l'avaient jamais aperçue. La bouche, elle aussi dégageait par moment cette grâce de douceur discrète, presque effacée. On eût dit qu'une sorte de brouillard constant flottait devant ce visage, en voilait la séduction tendre, et c'était un brouillard désolant et désolé, un morne rideau non de mélancolie, mais de contrainte douloureuse, de résignation consternée et surtout d'ennui, d'ennui profond, tenace, envahisseur, d'ennui distillé amèrement, savouré goutte à goutte, incurable, définitif et, semblait-il, contagieux.

—Non, Zizi, insistait Mme Mahout, tu ne m'écoutes pas. D'ailleurs, ce n'est pas d'aujourd'hui que je le remarque et cela me cause un vrai chagrin... Mais qui donc ici-bas n'a pas de sujet de tristesse?... Les bêtes elles-mêmes n'en sont pas exemptes et, si elles pouvaient parler, elles le diraient aussi bien que moi... C'est désolant, mais c'est ainsi, tu ne m'écoutes pas! Aussi désormais je ne dirai plus rien...

Elle avait gémi cette longue période d'un seul trait, sans reprendre haleine; elle s'arrêta brusquement pour renouveler l'air de ses poumons. Ce mouvement respiratoire lui fit oublier le sujet de conversation qu'elle avait entamé. Elle déposa ses griefs et dit :

—Trois heures dix!... Comme le temps passe!

Et, avec l'empressement d'une écolière prise en faute, elle s'empara d'une tapisserie.

Aucun brouillard, par exemple, sur ce gros visage heureux. Tout y rayonnait, jusqu'à la peau tendue fortement par la graisse. Le jour se plaisait à se refléter sur ces belles joues rebondies comme sur l'émail d'une porcelaine. Dans le regard béat, moyé d'enthousiasme, sur la bouche lippue ainsi que sur les joues, sur le menton triplé, la joie, la bonne joie de vivre triomphait, sanguine et ample; elle s'y épanouissait en bouquet volumineux.

—Ce n'est pas trop tôt, prononça la bonne dame, les yeux fixés sur le plafond, les mouches nous ont quittées. Quelle engeance désagréable!...

Elle reporta les yeux sur sa tapisserie.

—Allons, bon! je ne sais plus où j'en suis. Il va falloir que je recompte! Un, deux, trois... Ah ça, Zizi, quelle peut être la course dont parlait M. Mahout?

Zizi abandonna le livre qu'elle lisait et se leva, lisant :

—Je n'en sais rien, maman.

—Je pense bien que tu ne le sais pas, sinon je le saurais moi-même et ta réponse n'a pas le sens commun, ma fille... Où peut être allé M. Mahout? Je le lui demanderai ce soir.

Cela faisait partie des visions fanfaronnes. La bonne dame aurait de beaucoup préféré se jeter à la tête d'un cheval emporté — et Dieu sait si elle avait peur des chevaux! — que de poser au silencieux M. Mahout une question aussi indiscreète.

D'ailleurs, elle n'insista pas et orienta sa fantaisie vers des préoccupations culinaires. Il fut vaguement question de pigeons farcis qu'il ne fallait pas laisser brûler, attendu que :

—S'il est incontestable que le pigeon n'aime pas à être mangé cru... Où en suis-je encore? Un, deux, trois... il n'est nullement prouvé qu'il désire être présenté... quatre, cinq... à l'état... six... de charbon, et, quoiqu'on ne doive jamais disputer sur les goûts et les couleurs... sept, huit...

Mlle Zizi s'était approchée de la fenêtre du jardin; le front appuyé contre les vitres, elle regardait les ravages de la pluie.

—Et pourtant, je vous le demande, poursuivait Mme Mahout, en fixant un regard sévère sur son sac à échevaux, de quoi pourrait-on causer ici-bas si l'on excluait de tout entretien ce qui a trait aux goûts et aux couleurs?... Neuf, dix, onze... Autant vaudrait être muets comme les poissons... douze, treize... s'il faut en croire ce que... quatorze... l'on en dit, car moi... quinze... je n'y ai pas été voir, n'étant pas assez bonne... dix-sept... nageuse pour plonger au sein des eaux et y... quatorze... écouter ce qu'on y dit... sept ou l'on n'y dit pas... dix-huit... Allons bon! Je ne sais plus du tout où j'en suis... Un, deux...

Oh! le jardin, le pauvre jardin! Mlle Mahout le considérait avec découragement. Dans ce petit espace emprisonné de murs, la pluie manquant de jeu horizontalement, semblait, en manière de compensation, doubler l'hostilité en ligne perpendiculaire. C'était là une gigantesque pomme d'arrosoir, une pluie raide et brutale d'appareil hydrothérapique à forte pression. Et des rafales passaient en charges meurtrières, jetant contre les carreaux comme pour les briser des poignées de pluie crépitante. Alors apparaissait la souffrance des choses. Les arbres tordaient leurs branches, les dressaient vers le ciel en de vaines supplications. Et c'était à pleurer de les voir souffrir ainsi, ces pauvres arbres sans qu'il fût possible de leur porter secours! A chaque rafale les feuilles s'envolaient; elles s'envo-



laient avec les souvenirs des beaux jours passés, perdus, avec les illusions de chaque aurore et les regrets de chaque soir: et tout cela, éphémères beautés de la nature, éphémères parures de l'âme, tout cela n'était plus que des feuilles mortes qui s'envolaient au vent.

Ce spectacle était si douloureux que la jeune fille s'en détacha. Elle laissa tomber le rideau et jeta dans la pièce où persévérait le bourdonnement de Mme Mahout, un long regard désœuvré qui cherchait où se poser sans ennui. Son vol incertain fut attiré par la clarté de l'autre fenêtre, s'y fixa, et Mlle Sophie traversa la chambre pour aller contempler le décor de dévastation que présentait la rue.

Mme Mahout, après quelques digressions pittoresques, poursuivait le cours de sa dissertation culinaire. Brusquement, son bon, son gros sourire disparut. Elle croisa les bras sur son opulente poitrine, contracta son beau front reluisant et formula cette interruption inattendue :

—C'est se moquer du monde, à la fin des fins! Si cela continue, moi, madame Mahout, je porterai plainte au commissaire de police!

Mlle Sophie demanda alarmée :

—Mon Dieu, maman, à qui en as-tu donc?

—A qui j'en ai?

Mme Mahout, classiquement, posa les poings sur les hanches, et sa grosse tête coupe-rosée, oscillant avec fougue, projeta les mots comme des coups de corne :

—Et à qui veux-tu que j'en aie, je vous le demande! Il y a que ce satané menuisier de malheur me fait souffrir mort et passion avec ses coups de marteau à ébranler les maisons!... Ne l'entends-tu pas, je vous le demande! Il frappe, il frappe comme s'il était payé pour ça... D'ailleurs, il a toujours l'air

de se gausser du monde, ce gringalet de rien du tout, avec ses airs de sainte Nitouche et ses cheveux frisés comme des copeaux! Eh bien, je le déclare net et franc comme le jour qui nous éclaire, moi, madame Mahout, j'en ai assez de cette femelle d'homme-là et personne ici ne pourra me dire le contraire, car telle est ma façon de penser et c'est pourquoi je m'y tiens!

Mlle Mahout avait dirigé les yeux vers l'atelier de Drillard. Elle l'avait surpris perdu dans une de ses extases, le nez en l'air et le marteau brandi vers un ennemi invisible. Mais, comme s'il eût entendu la désobligeante apostrophe de Mme Mahout et qu'il crût de sa dignité de la braver, il se remit à marteler avec une recrudescence de rage.

Majestueusement, Mme Mahout s'était levée, elle se transporta vers la fenêtre dont elle souleva les deux rideaux :

—Non, mais, écoutez-le, écoutez-le... Qu'est-ce qu'il peut bien faire, ce satané bonhomme?

Elle n'en sut jamais rien, car à cette apparition imposante Drillard, lâchant son outil, s'évanouit dans son arrière-boutique, mis en déroute.

A ce moment, la pendule tinta la demie de trois heures.

—Zizi, proféra Mme Mahout, c'est l'heure de ton piano.

La jeune fille poussa un soupir. Encore une corvée, un incompréhensible pensum, ce piano quotidien!

Les deux femmes descendirent au salon où trônait en belle place l'instrument de torture. Il s'imposait là, tout noir, comme un catafalque parmi les tombes. Chaque siège en effet était soigneusement revêtu d'une housse, et, sous le jour blafard, toutes ces housses blanches, rigideusement posées sur les dossiers, affectaient des allures de pierres tombales dressées vers le ciel. Des plantes vertes ajoutaient à l'illusion; quoique artificielles, elles jouaient en cet ensemble les ifs et les cyprès.

La jeune fille s'assit devant le piano et commença par une série de gammes en tierces, et Mme Mahout, joignant ses mains sur son abdomen, entra en torpeur. Mais un sursaut la redressa.

—Ah! mon Dieu! moi qui oubliais!... Les housses, Zizi! Je ne peux pourtant pas laisser ces housses! Il faut que mon cousin Achille ait une bonne impression de chez nous, pour une fois où il se décide à nous venir voir.

Déjà, elle avait soulevé le linceul d'une chaise: une réflexion arrêta son zèle.

—Ils vont t'arriver crottés comme des barbets et trempés comme une panade... Mon velours... C'est qu'on n'en fait plus comme celui-là... ou alors ce serait les yeux de la tête...

Elle hésitait en proie à une houle de contradictions. Un espoir la saisit :

—Peut-être ne pleut-il plus!

Elle alla à la fenêtre.

—Ça tombe, proféra-t-elle rageusement, ça tombe plus fort que jamais... Et quand je pense que M. Mahout...

Elle retrouva son sourire admiratif :

—"Je n'ai pas peur de l'eau..." Quelle santé!...

Encline à l'exagération, grâce à la puissance de ses facultés imaginatives, la bonne dame se plaisait à attribuer à son taciturne époux des actions qu'il n'avait jamais commises, des paroles qu'il n'avait jamais prononcées et des vertus dont il était radicalement dépourvu. Toutefois, Mme Mahout ne se rendait pas coupable de mensonge, car au moment où elle se livrait à l'invention, elle était intimement convaincue de la réalité de ce qu'elle avançait. Dans l'espèce présente, et pour la première fois peut-être, la véracité relative de Mme Mahout se trouvait confirmée par les faits. Incontestablement, M. Mahout n'avait pas peur de l'eau! Il opposait à l'averse un dédain prééminent qui même atteignit les sommités superlatives de l'indifférence philosophique. D'abord, obéissant aux usages, il s'était abrité sous son parapluie, en le tenant à deux mains comme un cierge pascal. Mais, bientôt, sous l'empire d'une inspiration secrète, il avait rejeté le manche de cet ustensile protecteur sur son épaule: il déambulait de la sorte, offrant aux lances du ciel une poitrine héroïque et se crottant jusqu'aux genoux. Une rafale l'arrêta, le fit tourner sur lui-même et faillit lui dérober son parapluie. Alors, sans plus d'obstination, il le ferma et le glissa sous son bras, tout simplement.

Or, ceci se passait devant le bureau de l'octroi. L'employé, apercevant ce geste anormal, lâcha sa clarinette et ouvrit des yeux stupides. Puis, recouvrant la libre disposition de ses facultés intellectuelles, il ricana dans la solitude de son bocal.

—Eteindre son pépin par un temps pareil! Qué toqué!

(A suivre)



# MILLE FLEURS.

## POLKA.

ESKING

Musical score for piano, consisting of five systems of two staves each. The key signature is three flats (B-flat, E-flat, A-flat) and the time signature is 2/4. The score includes various musical notations such as triplets, eighth notes, and rests. The piece concludes with a double bar line and the word "FINE." written above the staff.

First system of musical notation, consisting of two staves (treble and bass clef) with a brace on the left. The key signature has two flats (B-flat and E-flat). The first staff contains a melodic line with several triplet markings (indicated by a '3' above a bracket). The second staff contains a bass line with chords and some single notes.

Second system of musical notation, continuing the piece. It features similar melodic and bass line patterns with triplet markings in the upper staff.

Third system of musical notation, showing further development of the melodic and bass lines with consistent triplet markings.

Fourth system of musical notation, continuing the musical progression with triplet markings in the upper staff.

Fifth system of musical notation, featuring a dynamic marking of *f* (forte) in the lower staff. The system concludes with a double bar line and repeat dots.

Sixth system of musical notation, starting with a dynamic marking of *pp* (pianissimo) in the lower staff. It includes triplet markings and concludes with a double bar line and repeat dots.

8

System 1: Treble clef, key signature of two flats, 3/4 time. The right hand features a melodic line with slurs and accents, while the left hand plays a steady accompaniment of chords. A dotted line with the number 8 is positioned above the staff.

8

System 2: Treble clef, key signature of two flats, 3/4 time. The right hand continues the melodic line with slurs and accents. The left hand accompaniment remains consistent. A dotted line with the number 8 is positioned above the staff.

8

System 3: Treble clef, key signature of two flats, 3/4 time. The right hand has fingerings 2+2, 2, and 2+ above it. The left hand accompaniment includes a *ff* dynamic marking. A dotted line with the number 8 is positioned above the staff.

System 4: Treble clef, key signature of two flats, 3/4 time. The right hand features slurs and accents. The left hand accompaniment includes *p* and *ff* dynamic markings.

System 5: Treble clef, key signature of two flats, 3/4 time. The right hand features slurs and accents. The left hand accompaniment continues. The system concludes with a double bar line, a repeat sign, and the instruction *D.C.* followed by a repeat sign.

# Fête Espagnole

Allegro

CH NEUSTEDT

Piano

The first system of music consists of two staves. The upper staff is in treble clef with a 2/4 time signature. It begins with a piano (*p*) dynamic and the instruction *très légèrement*. The melody features a series of sixteenth-note runs with fingerings 3, 4, 3, 2, 1, 2, 1, 2, 1, 2, 3, 4, and 5. The lower staff is in bass clef, providing a harmonic accompaniment with chords and single notes.

The second system continues the piece. The upper staff features a melodic line with fingerings 4, 2, 4, 3, 1, 4, 3, 1, 2, 3, 1, and 5. The lower staff continues the accompaniment with chords and single notes.

The third system continues the piece. The upper staff features a melodic line with fingerings 3, 4, 3, 2, 1, 2, 1, 2, 3, 4, 5, 2, 5, 3, 1, 1, 1, 3, 5, 4, 2, 4. The lower staff continues the accompaniment with chords and single notes.

The fourth system concludes the main section. The upper staff features a melodic line with fingerings 3, 1, 4, 3, 1, 2, 3, 2, 3, 5, 4, 5, 3. The system ends with the word **FIN.** and a *mf* dynamic. The lower staff continues the accompaniment with chords and single notes.

The fifth system continues the piece. The upper staff features a melodic line with fingerings 4, 5, 4, 3, 2, 1, 3, 4, 5, 4, 3, 2, 1, 5, 4, 2. The lower staff continues the accompaniment with chords and single notes.

The sixth system concludes the piece. The upper staff features a melodic line with fingerings 3, 1, 2, 1, 4, 2, 5, 1, 1. The system ends with the initials **D.C.** The lower staff continues the accompaniment with chords and single notes.

# Sans Famille

Par  
HECTOR MALOT

Ouvrage couronné par l'Académie française

## PREMIERE PARTIE

### I

#### AU VILLAGE

Je suis un enfant trouvé.

Mais jusqu'à huit ans j'ai cru que, comme les autres enfants, j'avais une mère, car lorsque je pleurais, une femme me serrait si doucement dans ses bras, en me berçant, que mes larmes s'arrêtaient de couler.

Jamais je ne me couchais dans mon lit sans qu'une femme vint m'embrasser, et, quand le vent de décembre collait la neige contre les vitres blanches, elle me prenait les pieds entre ses deux mains et elle restait à me les réchauffer en me chantant une chanson, dont je retrouve encore dans ma mémoire l'air et quelques paroles.

Quand je gardais notre vache le long des chemins herbus et dans les branches, et que j'étais surpris par une pluie d'orage, elle accourait au-devant de moi et me forçait à m'abriter sous un jupon de laine relevé qu'elle me ramenait sur la tête et sur les épaules.

Enfin quand j'avais une querelle avec un de mes camarades, elle me faisait conter mes chagrins, et presque toujours elle trouvait de bonnes paroles pour me consoler ou me donner raison.

Par tout cela, et par bien d'autres choses encore, par la façon dont elle me parlait, par la façon dont elle me regardait, par ses caresses, par la douceur qu'elle mettait dans ses gronderies, je croyais qu'elle était ma mère.

Voici comment j'appris qu'elle n'était que ma nourrice.

Mon village, ou pour parler plus justement, le village où j'ai été élevé, car je n'ai pas eu de village à moi, pas de lieu de naissance, pas plus que je n'ai eu de père et de mère, le village enfin où j'ai passé mon enfance se nomme Chavanon; c'est l'un des plus pauvres du centre de la France.

Cette pauvreté, il la doit non à l'apathie ou à la paresse de ses habitants, mais à sa situation même dans une contrée peu fertile. Le sol n'a pas de profondeur, et pour produire de bonnes récoltes il lui faudrait des engrais ou des amendements qui manquent dans le pays. Aussi n'y rencontre-t-on (ou tout au moins n'y rencontrait-on à l'époque dont je parle) que peu de champs cultivés, tandis qu'on y voit partout de vastes étendues de "brandes" dans lesquelles ne croissent que des bruyères et des gènets. Là où les brandes cessent, les landes commencent; et sur ces landes élevées les vents âpres rabougrissent les maigres bouquets d'arbres qui dressent çà et là leurs branches tordues et tourmentées.

Pour trouver de beaux arbres, il faut abandonner les hauteurs et descendre dans les plis du terrain, sur les bords des rivières, où dans d'étroites prairies poussent de grands châtaigniers et des chênes vigoureux.

C'est dans un de ces replis de terrains sur les bords d'un ruisseau qui va perdre ses eaux rapides dans un des affluents de la Loire que se dresse la maison où j'ai passé mes premières années.

Jusqu'à huit ans, je n'avais jamais vu d'homme dans cette maison; cependant ma mère n'était pas veuve, mais son mari qui était tailleur de pierre, comme un grand nombre d'autres ouvriers de la contrée, travaillait à Paris, et il n'était pas revenu au pays depuis que j'étais en âge de voir ou de comprendre ce qui m'entourait. De temps en temps seulement, il envoyait de ses nouvelles par un de ses camarades qui rentrait au village.

—Mère Barberin, votre homme va bien; il m'a chargé de vous dire que l'ouvrage marche, et de vous remettre l'argent que voilà; voulez-vous compter?

C'était tout. Mère Barberin se contentait de ces nouvelles: son homme était en bonne santé; l'ouvrage donnait; il gagnait sa vie.

De ce que Barberin était resté si longtemps à Paris, il ne faut pas croire qu'il était en mauvaise amitié avec sa femme. La question de désaccord n'était pour rien dans cette absence. Il demeurait à Paris parce que le travail l'y retenait; quand il serait vieux, il reviendrait vivre près de sa vieille

femme, et avec l'argent qu'il aurait amassé, ils seraient à l'abri de la misère pour le temps où l'âge leur aurait enlevé la force.

Un jour de novembre, comme le soir tombait, un homme que je ne connaissais pas, s'arrêta devant notre barrière. J'étais sur le seuil de la maison occupé à casser une bouillée. Sans pousser la barrière, mais en levant sa tête par-dessus en me regardant, l'homme me demanda si ce n'était pas là que demeurait la mère Barberin.

Je lui dis d'entrer.

Il poussa la barrière qui cria dans sa hart, et à pas lents il s'avança vers la maison.

Jamais je n'avais vu un homme aussi crotté; des plaques de boue, les unes encore humides, les autres déjà sèches, le couvraient des pieds à la tête, et à le regarder l'on comprenait que depuis longtemps il marchait dans les mauvais chemins.

Au bruit de nos voix, mère Barberin accourut, et au moment où il franchissait notre seuil, elle se trouva face à face avec lui.

—J'apporte des nouvelles de Paris, dit-il.

C'étaient là des paroles bien simples et qui déjà plus d'une fois avaient frappé nos oreilles, mais le ton avec lequel elles furent prononcées ne ressemblait en rien à celui qui autrefois accompagnait les mots: "Votre homme va bien, l'ouvrage marche."

—Ah! mon Dieu! s'écria mère Barberin en joignant les mains, un malheur est arrivé à Jérôme.

—Eh bien, oui, mais il ne faut pas vous rendre malade de peur; votre homme a été blessé, voilà la vérité; seulement il n'est pas mort. Pourtant il sera peut-être estropié. Pour le moment il est à l'hôpital. J'ai été son voisin de lit, et comme je rentrais au pays il m'a demandé de vous conter la chose en passant. Je ne peux pas m'arrêter, car j'ai encore trois lieues à faire et la nuit vient vite.



La mère Barberin chez elle

Mère Barberin qui voulait en savoir plus long pria l'homme de rester à souper; les routes étaient mauvaises! on parlait de loups qui s'étaient montrés dans les bois; il repartirait le lendemain matin.

Il s'assit dans le coin de la cheminée et tout en mangeant, il nous raconta comment le malheur était arrivé: Barberin avait été à moitié écrasé par des échafaudages qui s'étaient abattus, et comme on avait prouvé qu'il ne devait pas se trouver à la place où il avait été blessé, l'entrepreneur refusait de lui payer aucune indemnité.

—Pas de chance, le pauvre Barberin, dit-il, pas de chance; il y a des malins qui auraient trouvé là-dedans un moyen de se faire faire des rentes, mais votre homme n'aura rien.

Et tout en séchant les jambes de son pantalon qui devenait raide sous leur enduit de boue durcie, il répétait ce mot: "pas de chance" avec une peine sincère, qui montrait que pour lui, il se fût fait volontiers estropié dans l'espérance de gagner ainsi de bonnes rentes.

—Pourtant, dit-il en terminant son récit, je lui ai donné le conseil de faire un procès à l'entrepreneur.

—Un procès, cela coûte gros.

—Oui, mais quand on le gagne!

Mère Barberin aurait voulu aller à Paris, seulement c'était une terrible affaire qu'un voyage si long et si coûteux.

Le lendemain matin nous descendîmes au village pour consulter le curé. Celui-ci ne voulut pas la laisser partir sans savoir avant si elle pouvait être

utile à son mari. Il écrivit à l'aumônier de l'hôpital où Barberin était soigné, et quelques jours après il reçut une réponse, disant que mère Barberin ne devait pas se mettre en route, mais qu'elle devait envoyer une certaine somme d'argent à son mari, parce que celui-ci allait faire un procès à l'entrepreneur chez lequel il avait été blessé.

Les journées, les semaines s'écoulèrent et de temps en temps il arriva des lettres qui toutes demandaient de nouveaux envois d'argent; la dernière, plus pressante que les autres, disait que s'il n'y avait plus d'argent, il fallait vendre la vache pour s'en procurer.

Ceux-là seuls qui ont vécu à la campagne avec les paysans savent ce qu'il y a de détresses et de douleurs dans ces trois mots: "vendre la vache".

Pour le naturaliste, la vache est un animal ruminant; pour le promeneur, c'est une bête qui fait bien dans le paysage lorsqu'elle lève au-dessus des herbes son mufle humide de rosée; pour l'enfant des villes, c'est la source du café au lait et du fromage à la crème; mais, pour le paysan, c'est bien plus et bien mieux encore. Si pauvre qu'il puisse être et si nombreuse que soit sa famille, il est assuré de ne pas souffrir de la faim tant qu'il a une vache dans son étable. Avec une longe ou même avec une simple hart nouée autour des cornes, un enfant promène la vache le long des chemins herbus, là où la pâture n'appartient à personne, et le soir la famille entière a du beurre dans sa soupe et du lait pour mouiller ses pommes de terre: le père, la mère, les enfants, les grands comme les petits, tout le monde vit de la vache.

Nous vivions si bien de la nôtre, mère Barberin et moi, que jusqu'à ce moment je n'avais presque jamais mangé de viande. Mais ce n'était pas seulement notre nourrice qu'elle était, c'était encore notre camarade, notre amie, car il ne faut pas s'imaginer que la vache est une bête stupide, c'est au contraire un animal plein d'intelligence et de qualités morales d'autant plus développées qu'on les aura cultivées par l'éducation. Nous caressions la nôtre, nous lui parlions, elle nous comprenait, et de son côté, avec ses grands yeux ronds pleins de douceur, elle savait très bien nous faire entendre ce qu'elle voulait ou ce qu'elle ressentait.

Enfin nous l'aimions et elle nous aimait, ce qui est tout dire.

Pourtant il fallut s'en séparer, car c'était seulement par "la vente de la vache" qu'on pouvait satisfaire Barberin.

Il vint un marchand à la maison et, après avoir bien examiné la "Roussette", après l'avoir longuement palpée en secouant la tête d'un air mécontent, après avoir dit et répété cent fois qu'elle ne lui convenait pas du tout, que c'était une vache de pauvres gens qu'il ne pourrait pas revendre, qu'elle n'avait pas de lait, qu'elle faisait du mauvais beurre, il a fini par dire qu'il voulait bien la prendre, mais seulement par bonté d'âme et pour obliger mère Barberin qui était une brave femme.

La pauvre "Roussette", comme si elle comprenait ce qui se passait, avait refusé de sortir de son étable et s'était mise à meugler.

—Passe derrière et chasse-la, m'avait dit le marchand en me tendant le fouet qu'il portait passé autour de son cou.

—Pour ça non, avait dit la mère Barberin.

Prenant la vache par la longe, elle lui avait parlé doucement.

—Allons, ma belle, viens, viens.

Et "Roussette" n'avait plus résisté; arrivée sur la route, le marchand l'avait attachée derrière sa voiture, et il avait bien fallu qu'elle suivit le cheval.

Nous étions rentrés dans la maison. Mais longtemps encore nous avions entendu ses beuglements.

Plus de lait, plus de beurre. Le matin un morceau de pain; le soir des pommes de terre au sel.

Le mardi gras arriva justement peu de temps après la vente de "Roussette"; l'année précédente, pour la mardi gras, mère Barberin m'avait fait un régal avec des crêpes et des beignets; et j'en avais tant mangé, tant mangé qu'elle en avait été tout heureuse.

Mais alors nous avions "Roussette", qui nous avait donné le lait pour délayer la pâte et le beurre pour mettre dans la poêle.

Plus de "Roussette", plus de lait, plus de beurre, plus de mardi gras : c'était ce que je m'étais dit tristement.

Cependant mère Barberin m'avait fait une surprise; bien qu'elle ne fût pas emprunteuse, elle avait demandé une tasse de lait à l'une de nos voisines, un morceau de beurre à une autre et quand j'étais rentré, vers midi, je l'avais trouvée en train de verser de la farine dans un grand poëlon en terre.

—Tiens! de la farine, dis-je en m'approchant.

—Mais oui, fit-elle en souriant, c'est bien de la farine, mon petit Remi, de la belle farine de blé; tiens, vois comme elle fleurit bon.

Si j'avais osé, j'aurais demandé à quoi devait servir cette farine; mais précisément parce que j'avais grande envie de le savoir, je n'osais pas en parler. Et puis d'un autre côté je ne voulais pas dire que je savais que nous étions au mardi gras pour ne pas faire de la peine à mère Barberin.

—Qu'est-ce qu'on fait avec de la farine? dit-elle me regardant.

—Du pain.

—Et puis encore?

—De la bouillie.

—Et puis encore?

—Dame... Je ne sais pas.

—Si tu sais; seulement comme tu es un bon petit garçon, tu n'oses pas le dire. Tu sais que c'est aujourd'hui mardi gras, le jour des crêpes et des beignets. Mais comme tu sais aussi que nous n'avons ni beurre, ni lait, tu n'oses pas en parler. C'est vrai ça?

—Oh! mère Barberin.

—Comme d'avance j'avais deviné tout cela, je me suis arrangée pour que mardi gras ne te fasse pas vilaine figure. Regarde dans la huche.

Le couvercle levé, et il le fut vivement, j'aperçus le lait, le beurre, des oeufs et trois pommes.

—Donne-moi les oeufs, me dit-elle, et, pendant que je les casse, pèle les pommes.

Pendant que je coupais les pommes en tranches, elle cassa les oeufs dans la farine et se mit à battre le tout, en versant dessus, de temps en temps, une cuillerée de lait.

Quand la pâte fut délayée, mère Barberin posa la terrine sur les cendres chaudes, et il n'y eut plus qu'à attendre le soir, car c'était à notre souper que nous devions manger les crêpes et les beignets.

Pour être franc, je dois avouer que la journée me parut longue et que plus d'une fois j'allai soulever le linge qui recouvrait la terrine.

—Tu vas faire prendre froid à la pâte, disait mère Barberin, et elle lèvera mal.

Mais elle levait bien, et de place en place se montraient des renflements, des sortes de bouillons qui venaient crever à la surface. De toute la pâte en fermentation se dégagait une bonne odeur d'oeufs et de lait.

—Casse de la bourrée, me disait-elle; il nous faut un bon feu clair, sans fumée.

Enfin, la chandelle fut allumée.

—Mets du bois au feu! me dit-elle.

Il ne fut pas nécessaire de me répéter deux fois cette parole que j'attendais avec tant d'impatience. Bientôt une grande flamme monta dans la cheminée et sa lueur vacillante emplît la cuisine.

Alors mère Barberin décrocha de la muraille la poêle à frire et la posa au-dessus de la flamme.

—Donne-moi le beurre.

Elle en prit, au bout de son couteau, un morceau gros comme une petite noix et le mit dans la poêle, où il fondit en grésillant.

Ah! c'était vraiment une bonne odeur qui chatouillait d'autant plus agréablement notre palais que depuis longtemps nous ne l'avions pas respirée.

C'était aussi une joyeuse musique que celle produite par les grésillements et les sifflements du beurre.

Cependant, si attentif que je fusse à cette musique, il me sembla entendre un bruit de pas dans la cour.

Qui pouvait venir nous déranger à cette heure? Une voisine sans doute, pour nous demander du feu.

Je ne m'arrêtai pas à cette idée, car mère Barberin qui avait plongé la cuiller à pot dans la terrine, venait de faire couler dans la poêle une nappe de pâte blanche, et ce n'était pas le moment de se laisser aller aux distractions.

Un bâton heurta le seuil, puis aussitôt la porte s'ouvrit brusquement.

—Qui est là? demanda mère Barberin sans se retourner.

Un homme était entré, et la flamme qui l'avait éclairé en plein m'avait montré qu'il était vêtu d'une blouse blanche et qu'il tenait à la main un gros bâton.

—On fait donc la fête ici? Ne vous gênez pas, dit-il d'un ton rude.

—Ah! mon Dieu! s'écria mère Barberin, en posant vivement sa poêle à terre, c'est toi, Jérôme?

Puis me prenant par le bras elle me poussa vers l'homme qui s'était arrêté sur le seuil.

—C'est ton père.

## II

## UN PERE NOURRICIER

Je m'étais approché pour l'embrasser à mon tour mais du bout de son bâton il m'arrêta :

—Qu'est-ce que c'est que celui-là? Tu m'avais dit...

—Eh bien oui, mais... ce n'était pas vrai, parce que...

—Ah! pas vrai, pas vrai.

Il fit quelques pas vers moi son bâton levé et instinctivement je reculai.

Qu'avais-je fait? De quoi étais-je coupable? Pourquoi cet accueil lorsque j'allais à lui pour l'embrasser?

Je n'eus pas le temps d'examiner ces diverses questions qui se pressaient dans mon esprit troublé.

—Je vois que vous faisiez mardi gras, dit-il, ça se trouve bien, car j'ai une solide faim. Qu'est-ce que tu as pour souper?

—Je faisais des crêpes.

—Je vois bien; mais ce n'est pas des crêpes que tu vas donner à manger à un homme qui a dix lieues dans les jambes.

—C'est que je n'ai rien: nous ne t'attendions pas.

—Comment rien; rien à souper?

Il regarda autour de lui.

—Voilà du beurre.

Il leva les yeux au plafond à l'endroit où l'on accrochait le lard autrefois; mais depuis longtemps le crochet était vide; et à la poutre pendaient seulement maintenant quelques glanes d'ail et d'oignons.

—Voilà de l'oignon, dit-il, en faisant tomber une glane avec son bâton; quatre ou cinq oignons, un morceau de beurre et nous aurons une bonne soupe. Retire ta crêpe et fricasse-nous les oignons dans la poêle.

Retirer la crêpe de la poêle! mère Barberin ne répliqua rien. Au contraire, elle s'empressa de faire ce que son homme demandait, tandit que celui-ci s'asseyait sur le banc qui était dans le coin de la cheminée.

Je n'avais pas osé quitter la place où le bâton m'avait amené; appuyé contre la table, je regardais.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années environ, au visage rude, à l'air dur; il portait la tête inclinée sur l'épaule droite par suite de la blessure qu'il avait reçue, et cette difformité contribuait à rendre son aspect peu rassurant.

Mère Barberin avait remplacé la poêle sur le feu.

—Est-ce que c'est avec ce petit morceau de beurre que tu vas nous faire la soupe? dit-il.

Alors prenant lui-même l'assiette où se trouvait le beurre, il fit tomber la motte entière dans la poêle.

Plus de beurre, dès lors plus de crêpes.

En tout autre moment, il est certain que j'aurais été touché par cette catastrophe, mais je ne pensais plus aux crêpes ni aux beignets et l'idée qui occupait mon esprit c'était que cet homme qui paraissait si dur était mon père.

—Mon père, mon père! C'était le mot que je me répétais machinalement.

Je ne m'étais jamais demandé d'une façon bien précise ce que c'était qu'un père, et vaguement, d'instinct, j'avais cru que c'était une mère à grosse voix, mais en regardant celui qui me tombait du ciel, je me sentis pris d'un effroi douloureux.

J'avais voulu l'embrasser, il m'avait repoussé du bout de son bâton, pourquoi? Mère Barberin ne me repoussait jamais lorsque j'allais l'embrasser, au contraire, elle me prenait dans ses bras et me serrait contre elle.

—Au lieu de rester immobile comme si tu étais gelé, me dit-il, mets les assiettes sur la table.

Je me hâtai d'obéir. La soupe était faite. Mère Barberin la servit dans les assiettes.

Alors quittant le coin de la cheminée il vint s'asseoir à table et commença à manger, s'arrêtant seulement de temps en temps pour me regarder.

J'étais si troublé, si inquiet, que je ne pouvais manger, et je le regardais aussi, mais à la dérobée, baissant les yeux quand je rencontrais les siens.

—Est-ce qu'il ne mange pas plus que ça d'ordinaire? dit-il tout à coup en tendant vers moi sa cuiller.

—Ah! si, il mange bien.

—Tant pis; si encore il ne mangeait pas.

Naturellement je n'avais pas envie de parler, et mère Barberin n'était pas plus que moi disposée à la conversation: elle allait et venait autour de la table, attentive à servir son mari.

—Alors tu n'as pas faim? me dit-il.

—Non.

—Eh bien, va te coucher, et tâche de dormir tout de suite; sinon je me fâche.

Mère Barberin me lança un coup d'oeil qui me disait d'obéir sans répliquer. Mais cette recommandation était inutile, je ne pensais pas à me révolter.

Comme cela se rencontre dans un grand nombre de maisons de paysans, notre cuisine était en même temps notre chambre à coucher. Auprès de la cheminée tout ce qui servait au manger, la table, la huche, le buffet; à l'autre bout les meubles propres au coucher; dans un angle le lit de mère Barberin; au coin opposé, le mien qui se trouvait dans une sorte d'armoire entourée d'un lambrequin en toile rouge.

Je me dépêchai de me déshabiller et de me coucher. Mais dormir était une autre affaire.

On ne dort pas par ordre; on dort parce qu'on a sommeil et qu'on est tranquille.

Or, je n'avais pas sommeil et n'étais pas tranquille.

Terriblement tourmenté au contraire, et de plus très malheureux.

Comment cet homme était mon père! Alors pourquoi me traitait-il si durement?

Le nez collé contre la muraille je faisais effort pour chasser ces idées et m'endormir comme il me l'avait ordonné; mais c'était impossible; le sommeil ne venait pas; je ne m'étais jamais senti si bien éveillé.

Au bout d'un certain temps, je ne saurais dire combien, j'entendis qu'on s'approchait de mon lit.

Au pas lent, traînant et lourd je reconnus tout de suite que ce n'était pas mère Barberin.

Un souffle chaud effleura mes cheveux.

—Dors-tu? demanda une voix étouffée.

Je n'eus garde de répondre, car les terribles mots: "je me fâche" retentissaient encore à mon oreille.

—Il dort, dit mère Barberin; aussitôt couché, aussitôt endormi, c'est son habitude; tu peux parler sans crainte qu'il t'entende.

Sans doute, j'aurais dû dire que je ne dormais pas, mais je n'osai point; on m'avait commandé de dormir, je ne dormais pas, j'étais dans mon tort.

—Ton procès, où en est-il? demanda mère Barberin.

—Perdu! Les juges ont décidé que j'étais en faute de me trouver sous les échafaudages et que l'entrepreneur ne me devait rien.

Là-dessus il donna un coup de poing sur la table et se mit à jurer sans dire aucune parole sensée.

—Le procès perdu, reprit-il bientôt; notre argent perdu, estropié, la misère; voilà! Comme si ce n'était pas assez, en rentrant ici je trouve un enfant. M'expliqueras-tu pourquoi tu n'as pas fait comme je t'avais dit de faire?

—Parce que je n'ai pas pu.

—Tu n'as pas pu le porter aux Enfants trouvés?

—On n'abandonne pas comme ça un enfant qu'on a nourri de son lait et qu'on aime.

—Ce n'était pas ton enfant.

—Enfin je voulais faire ce que tu demandais, voilà précisément qu'il est tombé malade.

—Malade?

—Oui, malade; ce n'était pas le moment, n'est-ce pas, de le porter à l'hospice pour le tuer?

—Quand il a été guéri?

—C'est qu'il n'a pas été guéri tout de suite. Après cette maladie en est venue une autre: il toussait, le pauvre petit, à vous fendre le coeur. C'était comme ça que notre pauvre petit Nicolas est mort; il me semblait que si je portais celui-là à la ville, il mourrait aussi.

—Mais après?

—Le temps avait marché. Puisque j'avais attendu jusque-là, je pouvais bien attendre encore.

—Quel âge a-t-il présentement?

—Huit ans.

—Eh bien! il ira à huit ans là où il aurait dû aller autrefois, et ça ne lui sera pas plus agréable: —Ah! Jérôme, tu ne feras pas ça.

—Je ne ferai pas ça! Qui m'en empêchera? Crois-tu que nous pouvons le garder toujours?

Il y eut un moment de silence et je pus respirer; l'émotion me serrait la gorge au point de m'étouffer.

Bientôt mère Barberin reprit:

—Ah! comme Paris t'a changé! tu n'aurais pas parlé comme ça avant d'aller à Paris.

—Peut-être. Mais ce qu'il y a de sûr, c'est que si Paris m'a changé, il m'a aussi estropié. Comment gagner sa vie maintenant, la tienne, la mienne? nous n'avons plus d'argent. La vache est vendue. Faut-il que quand nous n'avons pas de quoi manger, nous nourrissons un enfant qui n'est pas le nôtre?

(A suivre)

# Variétés pour nos jeunes amis

## Deux histoires d'ours

**E**T d'abord, qu'est-ce qu'un ours? Un ours, chers petits amis, c'est une grosse "bête" de la grande classe des mammifères vertébrés, genre carnassier, espèce plantigrade, et dont les membres sont terminés par des griffes puissantes et tranchantes.

Le nom de plantigrade est donné à tous les animaux carnivores qui, dans la marche, appliquent sur le sol toute la plante de leurs pieds; et le nom de carnassiers (qui mangent de la chair) à tous ceux qu'on a l'habitude de désigner sous le nom de bêtes féroces, ainsi que certains animaux domestiques, tels que chiens et chats. Vous et moi, mes amis, nous sommes, sinon des carnassiers, du moins des carnivores, ou mieux des "omnivores", puisque nous nous nourrissons de viande de boeuf, de veau, de mouton, de légumes, de fruits, etc.

On compte quatre espèces d'ours, sans parler des petits garçons boudeurs, maussades et grognons : l'ours gris, l'ours blanc ou polaire, l'ours noir et l'ours brun, le moins carnassier des carnassiers. Pris vivants, les ours bruns s'élèvent bien en captivité, et l'on voit quelquefois des Bohémiens venir

chez nous, accompagnés d'un ou deux ours, qu'ils ont dressés à danser, à se tenir droit sur leur tête, à faire des cabrioles, à quêter et même à grimper sur des poteaux, comme vous le montre la photographie dont nous reproduisons ci-dessous la vignette.

Les ours ne sont pas rares au Canada, comme vous le savez, et pas toujours commodes, quoique pas très dangereux. Mais c'est au Kamtschatka que les ours sont les plus gentils pour les petits enfants. En voici une preuve :



Allons, Martin, fais le beau

### L'ours bon enfant

Deux enfants de quatre à six ans s'étaient éloignés de la maison; après quelque temps, on s'aperçut de leur disparition, on les chercha partout dans le village, puis dans la tourbière. Epouvantés, les parents les retrouvèrent, jouant avec un ours. L'un d'eux lui donnait à manger, l'autre était monté sur son dos, et l'ours répondait par les plus amicales caresses à leur confiance enfantine. Au comble de l'effroi, les parents poussèrent un cri qui mit en fuite le camarade de jeu de leurs enfants.

Que dites-vous de cet ours ?

### L'ours et le jeune canadien

Mais voici une terrible histoire, qui vous montrera jusqu'à quel point peut aller le courage et le sang-froid d'un Canadien-français, guère plus âgé que vous, mes amis :

Au printemps de l'année 1903, accompagné du jeune Louis Francoeur, mon neveu, je partis en excursion dans les parages de la Gatineau, où les chevreuils et les ours logent pêle-mêle. Arrivés sur le bord d'un torrent, nous aperçûmes une masse brune, immobile, sur un rocher, à quelque distance de la rive opposée: c'était un ours de la grosse espèce. Un sapin avait été jeté en travers du ruisseau, par les bûcherons, sans doute. Louis, carabine en main, s'élança sur ce pont improvisé, en s'écriant: "A moi l'honneur de le tuer, mon oncle." L'ours dormait tranquillement, le muffle sur ses pattes. Louis traverse le torrent, fait quelques pas de plus, ajuste l'ours à la tête. Le coup part. L'animal, blessé à la mâchoire, bondit, fait entendre un hurlement terrible, s'élança debout sur ses pieds de derrière. A mon tour, je voulus l'ajuster, mais mon neveu me prévint et lâcha son deuxième coup. L'ours, atteint dans le bas-ventre, se trouve d'un bond sur le jeune chasseur, qui venait de reculer jusqu'au tronc de sapin. Je veux faire feu une seconde fois, mais l'animal était masqué par le jeune garçon, et tira l'un, c'était tuer l'autre.

Je fis un signe de croix, convaincu que mon neveu



EN ROUTE

était perdu, et je fermai les yeux... Quand je les rouvris, j'aperçus un groupe informe se balançant au milieu du tronc de sapin. Louis se trouvait enlacé par l'ours, qui l'étouffait sur sa poitrine velue.

J'eus une nouvelle tentation d'envoyer mes deux balles à l'ours, mais à quoi bon? Frappé à mort, il entraînait sa victime dans le gouffre; blessé, il l'étouffait d'une seule pression.

Ma sueur était glacée, je voulus fuir... mais une force invincible me cloua au sol; je demeurai le spectateur épouvanté de cette lutte sans issue.

Les deux adversaires chancelaient sur cet étroit point d'appui; à chaque seconde ils pouvaient perdre l'équilibre et rouler dans le précipice...

Tout à coup, l'ours pousse un cri rauque, ouvre brusquement ses larges membres, tombe à la renverse, et disparaît au fond du gouffre.

Quant à Louis, il était debout et tranquille, son couteau à manche de nacre à la main... Il avait poignardé l'ours. Son fusil, qu'il avait jeté comme une arme inutile, était demeuré sur l'autre rive; il alla le chercher, repassa le torrent avec le plus grand calme, vint à moi, qui demeurais inconscient, et s'écria :

— Mon oncle, je n'aurais pas dû reculer: une autre fois je resterai sur la rive. C'est dommage, une si belle bête !

P. G.

### La perruche de ma sœur

**P**UISQUE vous voulez avoir quelques détails sur cet oiseau vraiment extraordinaire, je vous ferai part seulement de ce dont je puis garantir l'exactitude, parce que je l'ai vu moi-même. La façon de rire de cette perruche est on ne peut plus amusante; et il est impossible de ne pas partager son excessive hilarité, surtout lorsqu'au beau milieu de ses éclats, elle s'interrompt en criant: "Ne me faites pas rire comme cela... j'en mourrai! j'en mourrai!" Et alors elle recommence des éclats plus bruyants. Si vous lui dites: "Eh bien! Margot, qu'y a-t-il, ma chère?" elle vous répond: "Ah! ça va mal, ça va mal! J'ai attrapé un rhume, la grip-



Grimpez, Martin

pe!..." Alors elle gémit, elle tousse; puis faisant un bruit qui ressemble à un long et profond soupir: "Cela commence à aller mieux!" reprend-elle; et elle se remet à rire.

La première fois que je l'entendis, j'étais sur l'escalier à donner quelques ordres à la bonne, qui se nomme Babet; il me sembla qu'un enfant appelait au-dessous de moi: "Babet, Babet, disait la voix, je me sens mal, bien mal!" Lorsque je m'informai de ce que c'était que cet enfant et de ce qu'il avait:

"Eh! ce n'est que la perruche! répondit la bonne; elle n'en fait pas d'autres, dès que je la laisse seule." Cela se trouva juste: au moment où la domestique parut dans la chambre, Margot se tut et commença à rire d'un air moqueur.

C'est chose étrange, en vérité, que de la voir gémir et pleurer invariablement quand on la tourmente, et rire quand on lui fait plaisir. Si l'on tousse ou si l'on éternue: "Ah! le mauvais rhume!" s'écrie aussitôt Margot. Un jour que les enfants avaient joué seuls avec elle, et qu'ils s'empressaient de raconter ensuite toutes les belles choses qu'elle avait dites et faites pendant ce temps: "Il n'y a pas un mot de vrai!" s'écria Margot d'un ton grave en les interrompant. Quand la domestique, mécontente de la perruche, menace de la frapper: "Vous n'en auriez jamais le courage!" reprend celle-ci d'un air malin. Elle appelle le chat d'une voix claire: "Minet! Minet!" puis se répond à elle-même: "Miaou, miaou." Ce qu'il y a de plus plaisant, c'est que si, pour la décider à appeler le chat, vous criez vous-même: Minet! la perruche répond en miaulant; et si vous imitez le chat, c'est alors qu'elle s'empresse de l'appeler de nouveau. Margot imite toutes sortes de bruits. Elle aboie de manière à mettre en rumeur tous les chiens du quartier. Je ne puis exprimer la consternation dans laquelle elle jeta une basse-cour entière par sa manière de chanter comme le coq, de caqueter et glousser comme les poules et les dindons.

La perruche chante une chanson de sa petite voix d'enfant, et la met juste sur l'air. Elle est surtout fort drôle, quand elle fait ce qu'on pourrait appeler une fausse note, pour se reprendre aussitôt en disant: "Holà! oh! quelle grosse faute!", rire en se moquant, et recommencer de plus belle et sur un autre ton.

De préférence, Margot chante "J'ai du bon tabac", chanson qu'elle prononce très distinctement. Si, pour la lui faire recommencer, vous fredonnez vous-même: "J'ai du bon tabac..." la friponne de perruche se gardera de vous imiter et, dans le même esprit qui lui fait appeler le chat quand on miaule, et miauler quand on appelle le chat, elle vous répondra: "J'en ai du bon et du râpé..." J'attends toujours qu'elle y substitue, pour quelques-uns des importuns qui l'interrogent sans cesse: "Mais ce n'est pas pour ton fichu nez!" tant elle me fait l'effet d'un être humain, capricieux et railleur.

Qu'on m'aïlle soutenir, après un tel récit, Que les bêtes n'ont point d'esprit !

### La fillette et le Saint-Bernard

Une fillette tenait à la main une petite boîte noire et carrée. Le Saint-Bernard voulait absolument savoir ce qu'était cette boîte. Il la regardait, la sentait, appuyait son museau sur le marquo.

L'enfant, pour s'amuser, poussa un ressort; la boîte s'ouvrit brusquement et, comme un diable, sortit un long serpent en baudruche !

Le chien s'enfuit, affolé, et rentra tout seul chez lui.

Depuis, chaque fois qu'il voit la fillette, il se sauve.

Il a peut-être été vexé que l'on se moque ainsi de lui.

\* \* \*

Le comble de l'insolvabilité: Ne pouvoir même pas régler sa montre.

Le comble de la cruauté: Crever les yeux à un bouillon.

Le comble du malheur pour un géographe: Perdre la carte.



Les trouble-fête

# Le patinage



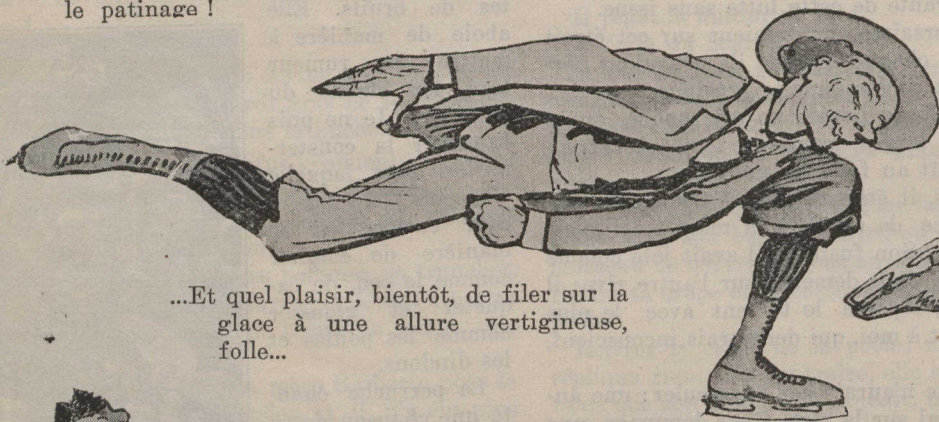
Quel sport charmant que le patinage !



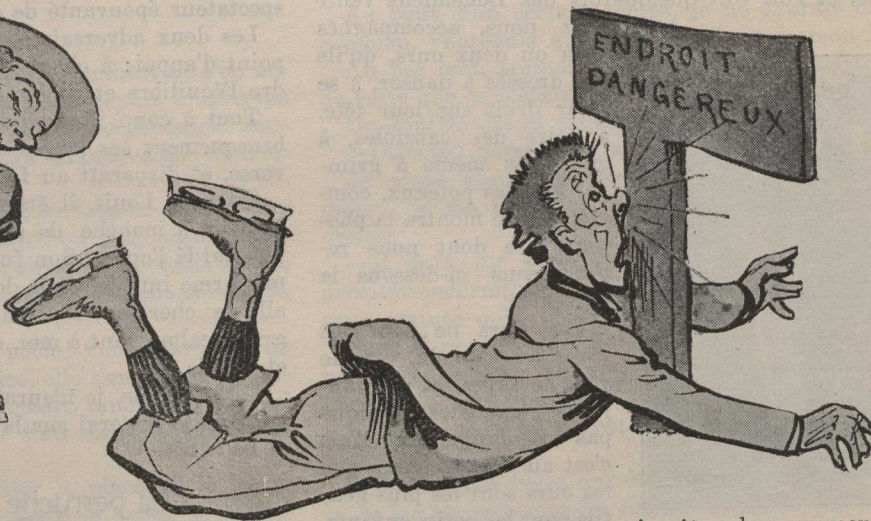
...D'abord, vous savez, ça s'apprend très facilement...



...de sorte que, en très peu de temps, vous êtes à même de risquer vos premiers pas...



...Et quel plaisir, bientôt, de filer sur la glace à une allure vertigineuse, folle...



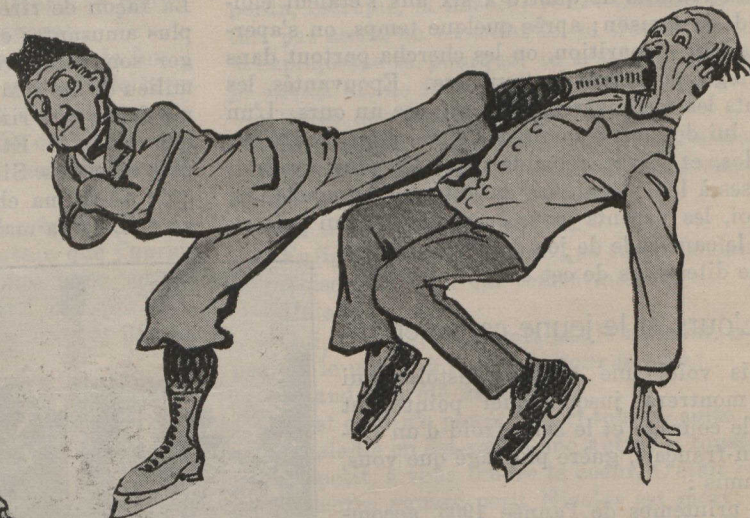
...pour, l'instant d'après, s'arrêter brusquement, sans effort !...



...et puis, on va en arrière...



ce qui vous permet de faire les rencontres



les plus imprévues !...



En cette variété d'allures, les uns vont majestueux, d'autres gracieux, celui-ci fantaisiste, et celui-là classique...

Enfin, l'exercice de ce sport délicieux vous fait entrer en contact, le plus souvent très intime, avec une foule de gens ; et l'on se crée par là, je vous assure, des relations... un peu mêlées sans doute, mais pas banales du tout.

Ouf ! je m'arrête, car je n'en finirais pas si je voulais énumérer ici tous les bienfaits qu'on en retire. Ah oui, quel sport charmant que le patinage !





Pour les **JEUNES** comme pour les **VIEUX**

Un appareil photographique **'BROWNIE'**

est une source d'agrément et de plaisir

Le "Brownie" est un appareil photographique élégant, simple et pratique. Nous vous expédierons notre No 1, par express, sur réception de \$1.10, ou notre No. 2, pour \$2.15.

Pamphlets descriptifs gratuits sur demande.

THE D. H. HOGG CO., 660 rue Craig, MONTREAL



**PRÊT FONCIER**  
(LIMITÉ)  
**CAPITAL \$1,000,000.**

**La responsabilité et la sécurité**

Lorsqu'une institution nouvelle sollicite le patronage du public, la première question qui se pose est celle de sa responsabilité et des garanties qu'elle offre à l'épargne. Le Prêt Foncier, Ltée, est la compagnie la mieux favorisée sous ce rapport, d'abord par son organisation, ensuite par la nature de ses opérations.

**Son organisation**

est appuyée sur un capital d'un million de piastres, ce qui en fait une compagnie dont la garantie vaut celle d'une banque d'un capital équivalent. Sur son capital, plus de \$600,000 sont actuellement souscrites — et la liste des actionnaires est adressée sur demande. Si l'on considère que la Banque d'Épargne de la Cité n'a que \$600,000 de versés sur son capital, on ne mettra plus en doute la stabilité du Prêt Foncier, Ltée.

**Les opérations**

sont celles d'une compagnie de prêt, plaçant de l'argent sur propriété. La propriété foncière étant la base de toutes garanties, c'est sans contredit le placement le plus sûr, et dans le cas du Prêt Foncier, on peut ajouter le plus profitable. Donc, sécurité absolue.


Nous prêtons à moins de 3 pour cent, et nous ne demandons qu'une garantie en argent d'un dixième avant de faire un prêt. Écrivez pour connaître notre système.

**PRET FONCIER**

Limitée

107, St-Jacques, (Suite) Montréal

P. BILAUDEAU, Gérant



**EAU des CARMES BOYER**

**SOUVERAIN**

CONTRE:

Vertiges, Maux de Tête, Évanouissements, Dysenterie, Digestions pénibles, influenza, Congestions.

Agents: ROUGIER FRÈRES, 1597, R. Notre-Dame, Montréal



**Recettes pour la ménagère**

**Glace pour Gâteaux**

CETTE préparation, dont on nous a souvent demandé la recette, sert à glacer une foule de petits gâteaux, les génoises, des biscuits et certains petits fours. Elle est employée, en outre, pour décorer au cornet, c'est-à-dire pour tracer des dessins plus ou moins géométriques sur les gâteaux que l'on voit dans les pâtisseries, sur les pains d'épices, pour écrire des noms sur ces mêmes gâteaux, etc. Tous les monuments en sucre sont fabriqués avec cette glace, qu'on appelle glace royale, simple composé de blancs d'œufs et de sucre en poudre très fin. L'exécution de la glace royale est facile, du reste. Il suffit de travailler le mélange bien et longtemps.

Le décor au cornet peut être appliqué facultativement sur un gâteau glacé ou non. S'il est glacé, il faut légèrement colorer la glace du cornet avec un soupçon de carmin. Si au contraire on laisse le décor blanc, on peut colorer la première glace qui a servi à napper le gâteau; soit fondant au café, au chocolat, ou une glace au rhum.

Plus simplement, et lorsqu'il s'agit de contenter seulement des enfants, on décore au cornet sur le gâteau tel qu'il sort du four, mais toujours refroidi. Toutes les pâtes biscuitées, le nougat, peuvent se décorer ainsi. Nous avons donné de nombreux gâteaux auxquels peut s'appliquer cette décoration: gâteau breton, gâteau mousseline, gâteau à l'orange, biscuit de Savoie, gâteau génoise, biscuit au chocolat, etc., etc.

La proportion de sucre par blanc d'œuf employé n'est guère possible à établir; le blanc d'œuf est trop variable dans son volume et par sa nature, qui diffère selon sa fraîcheur. Mais à l'œil on apprécie facilement l'épaisseur qu'on désire obtenir.

Cette épaisseur varie suivant qu'on veut "glacer" un gâteau, ou qu'on veut le "décorer au cornet".

Pour le "décor au cornet", la glace doit être assez ferme pour qu'en la faisant tomber par cuillerée, — à titre d'essai, dans le bol, et non pas sur le gâteau, — l'extrémité supérieure de la masse reste droite, coupante. Pour cet essai, la cuillerée ne doit pas être déposée par le bec de la cuiller, mais bien par son travers. Ceci est important lorsqu'on veut exécuter un décor délicat: galerie ajourée, etc., etc.

Pour "glacer" des gâteaux, la glace doit être plus claire. Il n'en doit rester que l'épaisseur d'une lame de couteau sur le gâteau. Et plus la superficie du gâteau est étendue, plus la glace doit être coulante; sans cela le gâteau serait trop sucré.

Procédé. — Mettez dans un bol un blanc d'œuf, ou un blanc et demi — cela fait déjà pas mal. — Avec une petite spatule ou une toute petite cuiller de bois (n'ayant jamais touché de corps gras, bouillon ou autre), mettez-y du sucre en poudre, passé au tamis de soie, sans grumeaux ni impuretés. Il ne faut pas penser que ces grumeaux se dilueraient en travaillant. Triturez et travaillez avec la cuiller, et ajoutez ainsi peu à peu tout le sucre que le blanc d'œuf pourra absorber, jusqu'à consistance épaisse et ferme; par exemple, comme celle d'une crème glacée à point.

S'il s'agit de glacer un gros gâteau, éclaircissez-la avec quelques gouttes de citron et le parfum qu'il vous plait de donner au gâteau: rhum, kirsch, anisette, curacao, etc. Cela jusqu'au point où le mélange "nappe", c'est-à-dire recouvre la cuiller d'une couche point trop épaisse; comme une sauce de blanquette, par exemple.

Pour glacer. — Sur le ou les gâteaux, passez avec un pinceau plat une légère couche de marmelade d'abricots ou de la gelée de pomme ou d'orange.

Il faut une gelée légère et pour ainsi dire sans couleur; on évite donc de prendre de la gelée de groseilles ou autre trop foncée.

Posez le gâteau ainsi badigeonné sur une grille. Versez par-dessus de la glace royale en la faisant couler du bol même, et laissez-la se répandre et se répartir toute seule sur toute la surface du gâteau. L'excédant coule et tombe autour et sous la grille. Celle-ci, naturellement, est posée

sur un plat ou un marbre bien propre, où l'on puisse recueillir la glace qui s'écoule avec une lame de couteau pour la remettre dans le bol.

Laissez sécher à l'air libre.

Si l'on n'a pas d'autre gâteau à glacer, on enlève la cuiller du bol; on couvre le bol avec un linge plié en quatre, bien mouillé, puis bien pressé. Et l'on garde ainsi jusqu'à nouvelle opération.

Pour décorer. — C'est-à-dire pour tracer sur un gâteau soit des dessins, soit un nom, il ne faut pas éclaircir la glace avec de la liqueur. On se borne à ajouter quelques gouttes de citron. Par conséquent la glace doit rester consistante, bien que légère et mousseuse.

Faites avant toute autre chose un cornet de papier. Remplissez-le aux trois-quarts de glace royale. Repliez-le (comme le ferait un épicier qui vous servirait du poivre).

Avec des ciseaux, rognez à peine l'extrémité pointue pour faire couler par ce petit trou la glace en un filet continu.

Prenez le haut du cornet entre le médium, le pouce et l'index; pressez légèrement le dessus du cornet avec le pouce, et la glace sort, pendant que la main dirige la pointe du cornet avec le même mouvement que si elle tenait une plume pour écrire un nom ou faire un dessin.

Le sucre doit être cuit au point dit le gros cassé, ou caramel à peine teinté, presque blanc. Ce degré est trop élevé pour se mesurer au pèse-sirop. On le reconnaît en trempant le doigt dans l'eau bien froide, puis dans le sirop, et rapidement dans l'eau. Le doigt se trouve ainsi coiffé d'un petit dé en sucre; mettre le sucre sous la dent, où il doit casser comme du verre. S'il y colle, la cuisson est insuffisante.

Si l'on craint de se brûler, on peut tremper le manche d'une petite cuiller à la place du doigt, mais c'est bien moins sûr, le sucre se détachant moins aisément. Il faut mener l'opération lestement, sinon le sucre dépasse le point voulu. Toujours employer du sucre cassé à la main, la scie mécanique influant sur la composition du sucre.

**Pour démouler une glace.**

Ayez un récipient assez profond, assez large pour y pouvoir immerger complètement le moule, sans aucune gêne dans les mouvements, en n'y faisant que juste une plongée.

Remplissez-le d'eau chaude. La main doit, en y trempant, sentir une bonne chaleur, comme pour un bain plutôt chaud.

Lavez le moule à l'eau froide. Plongez-le soit debout, soit en longueur, mais de façon qu'il soit entièrement recouvert par l'eau. Juste le temps d'aller et venir, lentement, mais sans s'arrêter.

Essayez le moule soigneusement. Enlevez le couvercle. Passez la lame d'un couteau autour de la glace, en l'appuyant sur la paroi intérieure du moule. Posez la serviette sur la glace, le plat par-dessus, et renversez le tout. Soulevez le moule bien droit pour l'enlever.

**ESSENCE D'ORANGES**

Pour parfumer les gâteaux.

Zester une demi-douzaine ou une douzaine — selon besoins — d'oranges, au couteau, en rubans très minces. Rien que le jaune, pas le moindre blanc, qui donne de l'amertume.

Les oranges se mangent ensuite en compote, en salade, glacées, etc.

Zester pareillement un beau citron pour la douzaine d'oranges, petit pour la demie. Le choisir rond aux extrémités, à peau fine et lisse. Le citron pointu n'a pas les mêmes parfums, étant d'une espèce inférieure. Réunir tous ces zestes dans un flacon de verre, à goulot un peu large. Couvrir avec une chopine — pour 6 zestes — une pinte pour 12 zestes — de cognac véritable, de bon cognac. Après un mois de macération, filtrer au papier, plié en forme d'éventail figurant une poche, qu'on pose dans un entonnoir, de préférence en verre, placé sur la bouteille ou le flacon dans lequel se gardera la liqueur.



**Clark's**

**Fèves au Lard DELICIEUSES de Clark**

Le Meilleur Lard, — Fèves choisies — assaisonnement parfait — cuisson scientifique.

Vendues en boîtes, prêtes à servir avec ou sans sauce Chilibou Tomates.

50. et 100. le canistro

W. Clark, Mfr., Montréal.



**WILSON'S INVALIDS' PORT**

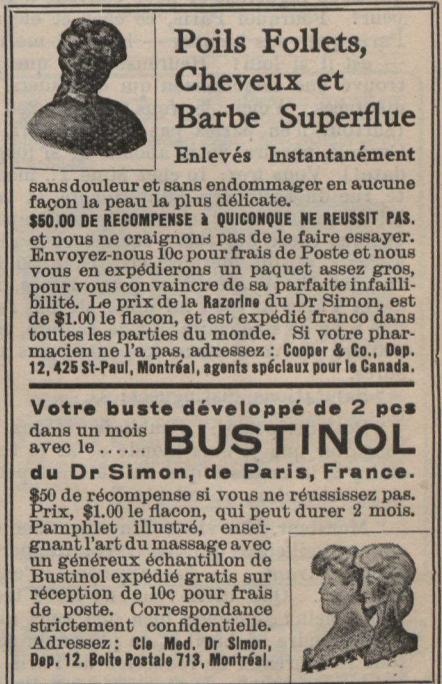
**LE FAVORI DES GARDE-MALADES**

Milton L. Hersey, M. A. Sc., analyste officiel du gouvernement, certifie la pureté des ingrédients et l'excellence de la combinaison pharmaceutique employée pour le **WILSON'S INVALIDS' PORT.**

Je certifie par les présentes que j'ai analysé le **WILSON'S INVALIDS' PORT**, et que j'ai constaté qu'il contenait ce qu'il y a de mieux en fait de vin d'Oporto et d'extrait d'écorce de Cinchona, comme principes actifs. Ceux-ci sont mélangés dans les proportions voulues pour en faire un excellent apéritif et un tonique et fortifiant des plus agréables.

Partout, chez les pharmaciens.

Grosse bouteille, \$1.00. Six bouteilles, \$5.00.



**Poils Follets, Cheveux et Barbe Superflue**

Enlevés Instantanément

sans douleur et sans endommager en aucune façon la peau la plus délicate.

**\$50.00 DE RECOMPENSE à QUICONQUE NE REUSSIT PAS.** et nous ne craignons pas de le faire essayer. Envoyez-nous 10c pour frais de Poste et nous vous en expédierons un paquet assez gros, pour vous convaincre de sa parfaite infailibilité. Le prix de la *Razorine* du Dr Simon, est de \$1.00 le flacon, et est expédié franco dans toutes les parties du monde. Si votre pharmacien ne l'a pas, adressez: Cooper & Co., Dep. 12, 425 St-Paul, Montréal, agents spéciaux pour le Canada.

**Votre buste développé de 2 pcs dans un mois avec le BUSTINOL**

du Dr Simon, de Paris, France.

\$50 de récompense si vous ne réussissez pas. Prix, \$1.00 le flacon, qui peut durer 2 mois. Pamphlet illustré, enseignant l'art du massage avec un généreux échantillon de Bustinol expédié gratis sur réception de 10c pour frais de poste. Correspondance strictement confidentielle. Adressez: Cie Med. Dr Simon, Dep. 12, Boite Postale 713, Montréal.



**ANTIKOR LAURENCE**

Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les Cors, Verrues et Durillons. Énergique, Inoffensif et Garantit. Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c. A.-J. Laurence, Phar., Montréal.

**PLUS DE CORS AUX PIEDS**

**Le secrétaire de rédaction**

UN anonyme nous fait tenir l'esquisse humoristique suivante; nous la publions, conscients qu'il n'y a pas qu'en France, où la place de secrétaire de rédaction est loin d'être agréable.

Quel qualificatif donner au pauvre forçat qui, du 1er janvier à la Saint-Sylvestre, remplit dans un journal quotidien l'emploi toujours difficile, souvent écrasant, quelquefois grotesque de secrétaire de rédaction ?

Par les échantillons épistolaires ci-après, nos lecteurs pourront constater que les fonctions du susnommé sont loin d'équivaloir à une sinécure, et que la dénomination — bien qu'un peu brutale — de: "le chien des abonnés" conviendrait assurément mieux au pauvre diable. Ce n'est pas oeuvre d'écrivain, de journaliste, qu'il fait au journal, mais bien le rôle de "factotum" que lui font jouer les "chers lecteurs". D'ailleurs, qu'on juge.

"Courrier du 15 mars :

"Monsieur. Veuillez, s'il vous plaît, me faire expédier par la maison Trémolat, rue de la Verrerie: 6 boîtes bougie (meilleur marché) et 20 kilogram. de saindoux, bonne qualité, que je réglerai au journal ou au fournisseur (au choix) après réception."  
"Une fidèle abonnée: A."

"Monsieur. Indiquez-moi donc un bon cordonnier pour ma femme et mes enfants. Solidité et bon marché. On use tant à la campagne !..."  
"Réponse par courrier, s. v. p."  
"Un abonné: B."

"Monsieur. Par retour du courrier, veuillez me faire tenir copie des "lettres de noblesse" de la famille de Trembladour, que vous trouverez aux archives de la Bibliothèque nationale. Il y a à peine sept à huit pages in-folio à transcrire. Besoin urgent. Merci et compliments."  
"Votre abonné: C."

"Monsieur. Je désirerais faire l'acquisition de deux pouliches dans les prix de deux mille. Obligez-moi d'aller demain au marché aux chevaux. Voyez les races et dites-moi si le moment est propice pour cet achat ? J'y compte et vous en remercie."  
"Un abonné de 15 ans: D."

"Monsieur. Il y a six ans que je plaide. Mon procès menace de s'éterniser; procédure embrouillée, s'il en fut jamais: les avocats de notre arrondissement y perdent leur latin. Préjugeant, comme de raison, de votre grande compétence en matière de droit civil, j'ai l'honneur et l'avantage à la fois de vous adresser un volumineux dossier de l'affaire. Veuillez, d'ici deux ou trois jours, en prendre connaissance, et me donner un conseil sur la marche à suivre pour aboutir plus vivement."  
"Croyez-moi votre dévoué abonné: F."

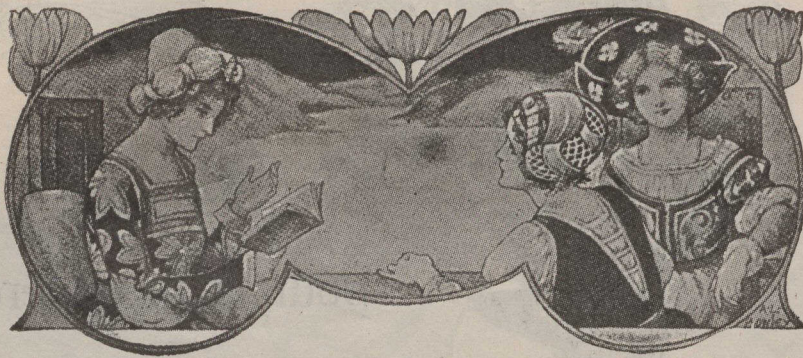
"Monsieur. Nous avons dans notre petite ville des couturières et des modistes qui nous fagotent et nous coiffent à faire peur! Pourquoi Paris, ce cher et élégant Paris que vous habitez — heureux mortel! — est-il si loin? Heureusement que j'ai trouvé une combinaison qui diminuera les distances. Voici: je vous adresse 250 fr. (surtout n'en parlez pas à mon mari, M. Granolé, notaire, votre abonné de si longue date!) Vous irez: 10 chez Mme T., modiste, rue du Faubourg-Saint-Honoré, et vous lui commanderez une toute petite capote, quelque chose de "chic", comme vous dites à Paris, et du "dernier cri", coût 50 fr.; 20 chez M. W..., tailleur pour dames, rue de la Paix, et vous lui direz de me faire une robe de soie claire, forme Empire, coût 200 fr. Je vous donne ci-contre mes mesures."  
"Salutations distinguées: G."

"Post-Scriptum: J'oubliais. Dites au couturier que je suis blonde et ai le teint clair; à la modiste que ma tête est petite et ma chevelure abondante."

"Monsieur. Je viens d'inventer une encre merveilleuse qui va révolutionner le monde savant. Je l'ai appelée: l'"encre Euréka". Que dites-vous de cette trouvaille, hein? J'espère bien que vous allez m'en prendre un baril et en placer un dans tous les bureaux de rédaction de Paris, où on en use tant? Je tiens à vous dire — vous le savez du reste — que je suis votre abonné depuis la fondation de votre vaillant journal. Grâce à cette grande découverte, et aussi grâce à votre appui, ne pourrais-je pas, à la première promotion, obtenir les "palmes académiques"? Voyez donc, s'il vous plaît, le ministre et faites-moi savoir au plus tôt l'accueil qu'il vous aura fait à ce sujet."  
"Votre fidèle abonné: H."

Et, dans ce même courrier — pour recommencer demain, après-demain, etc., etc. — suivent cent et quelques autres lettres, aussi intéressantes que celles qu'on vient de lire.

**Conseils d'hygiène**



**Soins des enfants pendant la croissance.**

Quand les enfants subissent leur poussée de croissance, on en voit beaucoup qui se tiennent mal, courbent leur dos ou même inclinent leur colonne vertébrale, soit à droite, soit à gauche, de façon à faire saillir une épaule. Souvent peu accentuées, ces déformations ne se remarquent qu'avec beaucoup d'attention; mais il est bon d'y remédier de bonne heure, si l'on veut les empêcher d'augmenter. Sans doute, beaucoup de ces déformations se corrigent toutes seules, avec les progrès de l'âge, mais il en est qui persistent toute la vie, au grand chagrin de ceux qui en sont atteints. Que faut-il donc faire pour lutter contre les déviations de la colonne vertébrale chez les enfants âgés de huit à quinze ans?

D'abord, veiller à la bonne tenue de l'enfant pendant son travail; s'il s'incline sur son pupitre, faire vérifier l'état de ses yeux par un médecin oculiste et corriger au moyen de lunettes les défauts de vue qui peuvent exister.

Si les yeux sont bons, forcer l'enfant à se tenir droit, lui donner une table et un siège appropriés à sa taille; ne pas le laisser plus d'une demi-heure assis dans la même position; couper le travail par de nombreuses récréations; faire coucher l'enfant à plat sur un lit plutôt dur et sans lui relever la tête par des oreillers: un petit traversin suffit.

De plus, fortifier les muscles par la gymnastique sous toutes ses formes, massages, frictions, etc... En suivant ce programme, on remédiera facilement aux déviations de croissance.

**De l'insensibilisation de la peau.**

Quand il s'agit de pratiquer de petites opérations sur la peau, telles que: incision d'un abcès, enlèvement de petits kistes, etc., le médecin a à sa disposition, pour insensibiliser la peau, un certain nombre de procédés qu'il est utile de connaître et qui dispensent d'avoir recours à l'emploi du chloroforme:

1o Glace. — On applique sur la région à insensibiliser, pendant trois ou quatre minutes, un petit sac rempli de glace ou d'un mélange de deux parties de glace pilée pour une partie de gros sel;

2o Pulvérisations d'éther. — A l'aide d'un pulvérisateur, on pulvérise de l'éther sur la peau, et en s'évaporant, cet éther produit, comme la glace, un refroidissement qui insensibilise la peau pendant quelques minutes;

3o Chlorure d'éther et chlorure de méthyle. — Ce sont encore deux liquides qui, par leur évaporation, amènent une réfrigération marquée, le second surtout; le chlorure de méthyle est renfermé dans des siphons métalliques; en une seconde un jet de ce liquide congèle fortement la peau. Une application trop prolongée de ce médicament pourrait produire des gangrènes de la peau. On s'en sert surtout pour traiter les névralgies, la sciaticque particulièrement;

4o Injections de cocaïne. — Enfin, la cocaïne injectée sous la peau insensibilise jusqu'aux parties profondes. Elle permet de faire sans douleur des opérations déjà relativement importantes.

**Etiquettes gommées, timbres-poste, etc.**

Nous sommes vraiment parfois bien inconséquents. Nous hésiterions tous, tant que nous sommes, à boire dans le verre d'un inconnu, à effleurer ses bords de nos lèvres; mais nous humectons sans barguigner des étiquettes gommées, des timbres-poste, des enveloppes, et mille autres objets gommés qui ont traîné je ne sais où, qui ont passé par trente-six mains, et qui en réalité sont d'une propreté douteuse.

Oh! notre bouche, nous en sommes vraiment trop peu soigneux. Dans un bazar, à un étalage quelconque, nous essayons un sifflet, une flûte, et nous ne nous demandons pas quelles personnes ont essayé ces objets avant nous. Dans un bureau de poste, nous tenons entre nos lèvres des porte-plume crasseux et effleurés par des lèvres inconnues. Que de gens mettent entre leurs dents ou dans leur bouche même les pièces de monnaie que leur remet un quiconque!

Soyons donc plus raisonnables à l'avenir, et évitons de porter à notre bouche tout ce que nous y portons journellement, sans nous enquérir des conditions de propreté... ou de malpropreté inhérentes aux mille objets que viennent continuellement souiller les manipulations de gens inconnus: que la bouche reste la porte d'entrée de nos aliments, puisqu'elle est faite pour cela, mais qu'elle ne devienne pas un lieu de passage pour tous les germes de maladie et tous les microbes qui pullulent autour de nous.

**Eternuement.**

Bruit disgracieux qui est une gêne dans la vie mondaine.

On tâche de l'éviter en serrant fortement la racine du nez où se produit le picotement indicateur. Si ce moyen ne réussit pas, il faut éternuer discrètement dans son mouchoir.

Il était poli autrefois de saluer d'un "Dieu vous bénisse!" la personne qui éternuait. C'est passé de mode; il faut éviter, au contraire, de paraître remarquer ce bruit intempestif, aussi bien que le hoquet, les bruissements, etc.

Donc, on ne formule plus aucun souhait. Ce souhait a une légende.

Au temps des grandes pestes qui désolèrent l'Europe et l'Italie en particulier, le fléau s'abattait du'ne façon soudaine, bien propre à inspirer l'effroi. Le signe révélateur du mal était une série d'éternuements.

Qui éternuait était condamné, alors ceux qui l'entouraient criaient à la victime: "Dieu vous bénisse!"

**La transpiration des mains.**

Certaines personnes ont le désagrément d'avoir presque toujours la paume des mains et les doigts en moiteur, et ces mains donnent au contact une impression de froid; c'est pour elles qu'on a sans doute inventé l'expression courante: "Avoir les mains froides comme la peau d'un serpent." Cette petite infirmité s'accroît naturellement sous l'influence de la moindre émotion. Simplement désagréable aux personnes qui ne sont astreintes à aucun travail manuel, elle devient une véritable gêne, presque un tourment, pour les pianistes, par exemple, qui passent leur vie à s'essuyer et à se tamponner les mains entre deux accords, alors surtout qu'elles jouent en public et que, sous l'empire de l'émotion, elles inondent les touches de leur piano. Et les couturières, et les modistes et autres! Pour combattre ces sueurs locales, il faut se tremper les mains, matin et soir (et à jeun) pendant 5 ou 10 minutes, dans une décoction aussi chaude que possible d'écorce de chêne ou de feuilles de noyer, à laquelle on pourra même ajouter une pincée de tanin, d'alun ou de borax. Cela fait, se poudrer les mains avec de la poudre de talc ou d'amidon. Ce traitement, suivi avec ponctualité pendant quelques semaines, arrive à soulager beaucoup ceux qui veulent bien s'y soumettre.

**L'urticaire.**

Quand on se pique avec des orties, on voit apparaître sur la peau des élevures blanches, de grosseur variable, s'accompagnant de vives démangeaisons. Eh bien, l'urticaire est une maladie dans laquelle se produisent des élevures absolument semblables à celles que provoquent les piqûres d'orties. Elle est déterminée le plus souvent par l'absorption de certains aliments tels que les coquillages divers, moules, poissons de mer, choux, fraises, etc.

Il y a des personnes tellement sensibles à l'action de ces aliments que la moindre parcelle de ces substances suffit à rappeler chez elles une éruption d'urticaire.

Le traitement applicable à cette maladie ne donne pas toujours des résultats très satisfaisants. Il faut d'abord supprimer de l'alimentation le ou les aliments que le malade sait devoir provoquer l'apparition d'une poussée d'urticaire.

Pendant l'éruption on saupoudrera les parties cuisantes avec de la poudre d'amidon, du talc ou de la farine de froment.

On fera des lotions chaudes avec de l'eau vinaigrée ou additionnée d'un dixième environ d'alcool, ou d'alcool camphré.

**INSTRUMENTS DE MUSIQUE**

ET MUSIQUE EN FEUILLE

Assortiment le plus complet et a meilleur marché au Canada.

RÉPARATIONS DE TOUTES SORTES FAITES SUR LES LIEUX

Agent pour Besson & Cie, Londres, Ang.; Pelisson Guinot & Cie, de Lyon, France; York & Sons, de Grand Rapids, Michigan.

**Chas. Lavallée**

35 COTE ST-LAMBERT

Tél. Bell Main 554 Maisod Fondée en 1852

**CADIEUX & BRIARD**

Maitres - Plombiers

Poseurs d'Appareils de Chauffage à Vapeur, à Eau Chaude et à Gaz, Système de Ventilation, Lumières et clochettes électriques Toitures métalliques et en ardoises, Corniches en cuivre "copper" et en tôle galvanisée. Couvertures en gravois (garanties pour 10 ans)

TEL. BELL EST 1819

807, rue St-Dominique

TEL. EST 3644 RÉSIDENCE TEL. EST 1296

**T. Lessard**

Ci-devant Lessard & Harris

Ingénieur mécanicien, Plombier et poseur d'appareils à eau chaude

191 RUE CRAIG EST MONTREAL

**Jos. R. Mainville, L.L.B.**

BUREAU: NOTAIRE LE SOIR: Edifice "La Presse" Rue Saint-Jacques TEL. MAIN 977 Coin Rachel et Av. de l'Hotel de Ville TEL. EST 2645

TEL. BELL EST 1702 TEL. DES MARCH. 297

**L. R. Montbriant**

ARCHITECTE, A.A.P.Q.

Mesureur et Evalueur

No 230 rue St-André Montréal

TEL. EST 4036

**A. Carrière**

PEINTRE de Maisons et d'Enseignes, Décorations et Tapissage

851 rue St-André Montréal

FÉLIX LABELLE THÉODOULE LESSARD

**Labelle & Lessard**

ENTREPRENEURS GÉNÉRAUX

TEL. BELL MAIN 2906 Bureaux: 71a St-Jacques

**Latreille & Frère**

CONTRACTEURS EN PIERRE

129 rue Mitchison Montréal

TEL. MAIN 722 RES. ST-LAMBERT MAIN 49

**Lacasse Rousseau**

INGÉNIEUR ELECTRICIEN

Gérant 55 rue St-François-Xavier The Canada Electric Co. MONTREAL

TEL. BELL EST 1420

**Brouillet & Lessard**

CONTRACTEURS EN BOIS

79½ rue St-Elizabeth Montréal

**Jos. Daniel**

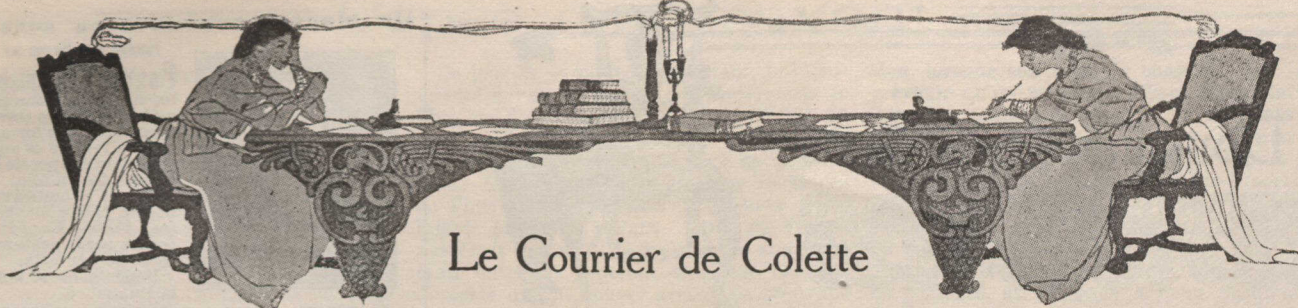
CONTRACTEUR DE BRIQUES

140 rue Sherbrooke Montréal

Tel. Est 2224 **GIRARDOT** Restaurateur Français

DINER ET SOUPER 35c

ESCARGOTS 40c LA DOUZAIN. PATISSERIES FRANÇAISES 1878, RUE STE-CATHERINE, (Coin St-Justin.)



## Le Courier de Colette

### REPONSES AUX CORRESPONDANTS

**Georgette de B.** — Si vous avez des raisons pour ne plus encourager les attentions de ce jeune homme, il faut le lui dire franchement et le prier de cesser ses visites chez vous; si c'est lui qui désire une rupture, il se retirera sans rien dire, sans doute, et vous ne ferez rien pour le faire revenir. 2. Nous ferons notre possible pour publier ce morceau. 3. Les noms seront aussi publiés.

**Lou-lou.** — 1. "Je sais tout", 9, avenue de l'Opéra, Paris; 4 piastres par année; cette revue paraît une fois par mois. 2. Non, je le répète pour la centième fois au moins, il faut laisser les visiteurs prendre soin eux-mêmes de leur chapeau, paletot, etc., et ne jamais les en débarrasser. 3. On ne doit pas non plus prier un monsieur qui nous rend visite au jour de l'an, d'enlever son pardessus.

**Je pense à lui.** — 1. Un peu de vaséline appliquée sur les lèvres, chaque soir au moment du coucher, les empêche de se crevasser et leur donne une belle apparence saine et fraîche. 2. Lavez-vous à l'eau tiède, et ne sortez jamais sans vous être enduit le visage d'une couche de cold-cream. Vous passez ensuite un nuage de poudre de riz et vous mettez une voilette. 3. Je ne puis guère vous donner un conseil efficace en la circonstance, sans être plus au courant de la situation. Si vous êtes amie très intime de la sœur de ce jeune homme, et que vous n'avez eu aucune querelle avec celui-ci, vous pouvez bien aller à cette soirée.

Autrement, vous faites mieux de vous en abstenir, car les gens ne manqueraient pas de faire des remarques. 4. Mais non, il ne faut jamais inviter un garçon à venir vous voir, et à plus forte raison lorsqu'il a cessé de vous courtiser. Il faut être plus indépendante que cela, voyons!

**Malheureuse.** — Je vous ai écrit personnellement au sujet de ce que vous demandiez, mais je ne sais si vous avez reçu ma lettre. Je vous y disais que je ne connais aucune société de ce genre. Il y a bien des agences privées aux Etats-Unis et même en notre pays peut-être, mais je n'ai pu me procurer l'adresse d'aucune. — C'est bien risquer son bonheur que de se marier sans amour, et je n'engagerais personne à faire cette folie.

**Incomprise.** — Les cartes à jouer n'ont pas, que je sache, d'autre signification que celle que tout le monde leur connaît de représenter un certain nombre de points applicables au jeu. Les cartomancieuses ou diseuses de bonne aventure leur en donnent une autre, peut-être, mais je ne connais rien à ces arts baroques.

**Y. Y. Y.** — Une crème composée de glycérine, de miel et d'huile d'amandes douces en parties égales, et à laquelle on ajoute quelques gouttes de teinture de benjoin, est excellente pour prévenir ou effacer les rides précoces et pour blanchir en même temps la peau. Le mélange se fait au chaud et il faut le battre jusqu'à consistance de crème. On le met ensuite dans un pot en verre ou en porcelaine, que l'on tiendra soigneusement bouché. Une application par jour au moment du coucher est suffisante.

**La jeune mignonne.** — 1. On n'invite pas un jeune homme la première fois qu'on le rencontre. S'il désire faire plus ample connaissance, il demande à la jeune fille la permission d'aller lui faire visite. 2. Oui, c'est à la jeune fille à présenter la main la première à un monsieur, excepté s'il s'agit d'un prêtre ou d'un vieillard.

**Mlle Gabrielle G.** — Votre nom paraîtra dans une de nos prochaines listes.

**Berthe de M.** — Je vous remercie grandement pour le bien que vous pensez de notre revue et pour la propagande que vous lui faites auprès de vos amis. J'ai fait votre message avec plaisir au sujet de l'échange de cartes postales.

**Céa.** — Vous vous présentez trop gentiment pour n'être point la bienvenue à notre foyer. — D'abord, vous offrez à votre filleule un cadeau, quelques jours après le baptême, puis un autre à sa première dent, puis ensuite à son anniversaire et au jour de l'an: voilà pour les obligations de bien-séance; au point de vue moral, vous devez veiller sur elle, sur sa conduite, ses principes, au cas où ses parents lui feraient défaut, bien entendu.

**Brunette des Piles.** — Votre nom m'a été une révélation et une surprise agréable; vous savez maintenant pour quelle raison. Je serai fort heureuse de vous lire chaque

fois que le cœur vous dira de m'adresser une bonne petite lettre, comme celles que vous m'avez déjà fait le plaisir de m'écrire.

**Maria Hélène.** — Vous êtes bien flatteuse, vraiment, et vos compliments courent grand risque de me donner de l'orgueil. Aussi, comment vous refuser cette place, et même ne pas vous l'accorder plus large que vous la demandez, maintenant que vous m'avez donné, vous, tant de qualités que je voudrais avoir. Venez souvent.

**Paul Hytessé.** — Le jeune homme que les circonstances forcent à aider une jeune fille à endosser son manteau, doit apporter à cette action la plus grande et la plus discrète réserve. Il se contente de tenir le vêtement, pendant que sa compagne y passe ses bras; elle prend soin elle-même ensuite d'y arranger ses manches, son col, de redresser sa natte de cheveux, etc. — C'est à la jeune fille à sortir la première et à descendre les degrés du perron, s'il y a lieu, en allant à la promenade. — C'est une attention qui est généralement bien vue des jeunes filles que l'offre d'une boîte de chocolat ou de fruits glacés, pendant un entr'acte au théâtre.

**Lauretta.** — 1. Dans une famille où il y a plusieurs jeunes filles, l'aînée met sur ses cartes de visite: Mademoiselle X, et les autres font suivre le mot Mademoiselle, sur la leur, de leur initiale ou de leur prénom. Si les sœurs ont les mêmes relations, elles peuvent se servir d'une seule carte pour toutes. Les cadettes écrivent leurs noms au bas de celui de l'aînée. 2. La carte de visite de dame est grande, un peu moins qu'une carte à jouer. 3. Un homme met seulement son prénom et son nom de famille sur ses cartes de visite, sans le faire précéder du mot "monsieur". 4. Votre carte sera la bien accueillie, et merci à l'avance de cette attention, mais je ne voudrais pas que vous vous donniez le moindre ennui pour m'être agréable.

**L. A. C., Lowell, Mass.** — Comment donc, mais c'est vous qui rendez services à nos nombreux amis qui font l'échange de cartes postales et qui demandent sans cesse des noms de correspondants étrangers, et c'est à nous de vous remercier. Le nom donné sera publié tout bientôt, m'assure-t-on.

COLETTE.

### PERFIDIE MASCULINE

Monologue pour jeune fille

*Estelle entre en scène avec brusquerie en faisant de grands gestes*

Oui, oui, je n'en démords pas: les hommes sont des êtres abominables... ils ont tous les défauts... Mais, par-dessus tout, ils sont entêtés... oh! mais, entêtés! Lorsqu'ils ont une idée en tête, le diable, en personne, ne leur en ferait pas démoder!... Tenez! il n'y a qu'un mois que je suis mariée, et j'en sais déjà long sur l'entêtement des hommes. Mon mari m'aime pourtant bien, et je... ne le déteste pas. Mais vous allez voir, tout de même, le vilain tour qu'il m'a joué. Il faut vous dire que j'ai une passion, un culte pour la bicyclette. Mais j'ai horreur de cette jupe flottante qui s'empêtre dans vos roues. Je n'avais qu'un rêve, une ambition: être libre de porter la culotte!

Hélas! l'excellente tante que m'a élevée est tout à fait vieux jeu; ce n'est qu'à grand renfort d'arguments et de supplications que j'avais obtenu l'autorisation d'aller à bicyclette. Quant à la culotte, la pauvre femme serait tombée en syncope si elle avait vu sa nièce revêtir pareille inconvenante tenue.

Il y a un mois, j'épousai le baron de Valcombe, un adepte passionné du cyclisme. Cela seul avait suffi pour me faire approuver l'union projetée par ma tante. Je me disais tout bas:

— Quel rêve, cette existence à deux! Quelle ivresse de fendre l'air ensemble, à bicyclette... Pour la lune de miel, nous ferons notre tour de France à tandem! Et je porterai la culotte!

Ah! bien oui!... Pour diverses raisons que je n'ai pas besoin de vous donner, le voyage de noces se fit très prosaïquement en Suisse. Des étapes dans les grands hôtels!... des simulacres d'ascensions avec un grand développement d'alpenstocks...

Dès que nous fîmes de retour à Paris, je voulus avoir, enfin, satisfaction. Un jour, tout en prenant le café, je dis en souriant à mon mari:

— Roger, voulez-vous que nous fassions, tantôt, un tour au Bois à bicyclette?

— Mais volontiers, ma chérie, tout ce que vous voudrez. Seulement, vous n'avez pas encore de toilette...

— Ma toilette, ah! mon ami, c'est un rêve, la dernière création parisienne. J'ai chargé une amie de me la commander pendant que nous étions en Suisse.

— Ah! petite fourbe, et vous ne m'en aviez rien dit!

— J'ai voulu vous ménager la surprise. Sans me flatter, je suis vraiment délicieuse dans ce costume. La veste, en drap gris perle, s'ouvre sur un gilet de satin blanc. La culotte, très ample...

Roger bondit. On aurait cru qu'il venait de recevoir une décharge électrique:

— La quoi, dites-vous, Estelle?

— J'ai dit la culotte; le pantalon, si vous aimez mieux.

— Mais, vous plaisantez, Estelle; je présume que vous n'avez pas l'intention de faire de la bicyclette en culotte...

— Et pourquoi non, s'il vous plaît?

— Pourquoi?... Mais, parce que la culotte pour une femme, c'est une abomination!

— Ah! vraiment? Eh bien! moi, je trouve cela charmant.

— Jamais la baronne de Valcombe ne portera semblable costume avec ma permission.

— Alors, monsieur le baron, fis-je en lui tirant une grande révérence, je la porterai fort bien sans votre permission...

Puis, sans perdre de temps, je courus à ma chambre revêtir le fameux costume, et je revins me présenter devant mon mari. Il eut l'audace — l'insolent — de me dire que j'étais affreuse... laide... et que jamais il ne sortirait avec moi ainsi affublée de ce grotesque déguisement.

Furieuse, blessée dans mon amour-propre de femme, j'éclatai en sanglots et j'allai m'enfermer dans mon boudoir.

Le lendemain, je boudais encore. Roger paraissait s'attrister de ma réserve. Et cela, dois-je l'avouer? ne me déplaisait pas trop, car je voulais me venger de son attitude.

L'après-midi, Roger, l'air très humble, vint me trouver:

— Estelle, ma chérie, voulez-vous faire un tour au Bois, à bicyclette?

— Non.

— Vous mettez le costume que vous voudrez. Je vous laisse absolument libre.

— Ce n'est pas trop tôt, fis-je, à peine radoucie par cette tardive soumission à mes volontés.

Une demi-heure plus tard, je descends, toute fringante, au salon, vêtue de mon costume préféré, et je vois, — non, je n'ose en croire mes yeux! — je vois Roger accouru d'une chemisette rose-pâle, d'une jupe en serge bleu foncé, avec, sur la tête, un de mes canotiers et une voilette blanche... posée sur ses moustaches en crocs!

— Roger, m'écriai-je, que signifie cette comédie de mauvais goût?

— Mais ce n'est pas une comédie, chère madame! Puisque je vous laisse libre de revêtir l'habillement masculin, je suis bien libre, à mon tour, d'adopter le costume féminin.

— Mais c'est absurde. Vous ne prétendez pas sortir, aller au Bois en semblable tenue?

— Pourquoi non? D'ailleurs, sans me flatter, je me trouve délicieux sous cette voilette blanche à pois!

Et il se mirait complaisamment devant la glace.

— Mais tu es laid comme un clown de cirque!

Je ne pus m'empêcher d'éclater de rire.

— Enfin, Estelle, tu ris! L'orage est donc conjuré. Nous ne divorcerons pas encore cette fois-ci. Viens, partons!

— Tu es fou! Je ne peux sortir avec toi dans un pareil attifage. Va vite changer de costume.

— Impossible! répliqua imperturbablement le traître. Si tu deviens homme, moi, je dois prendre le rôle de la femme pour équilibrer les choses.

J'étais vaincue. Timidement, je lui demandai:

— Si je te fais le sacrifice de ma culotte, me feras-tu celui de ta jupe?

— Mais, avec le plus vif plaisir, ma chérie. Ne sais-tu pas que la vie conjugale n'est faite que de ces petites concessions mutuelles?

Et je dus céder. Comment aurais-je pu déjouer un plan aussi machiavélique?...

Ah! ces hommes, que's vilains entêtés!...

LILY BUTLER.

# LIVRE GRATIS concernant la surdité

## Comment recouvrer l'ouïe

C'est le meilleur livre concernant la surdité qui ait jamais été donné en cadeau. Il est distribué absolument gratis par son auteur: le spécialiste Sproule, fameuse autorité dans les cas de surdité et pour toutes les maladies des oreilles.



Ce livre contient des informations qui seront d'une valeur merveilleuse pour toute personne atteinte de surdité. Il fut écrit dans le but d'aider honnêtement tous ceux qui souffrent de surdité, et il décrit tout ce qui concerne les causes, les dangers et la guérison de la surdité, en des termes très clairs. Il montre comment les conduits intérieurs de l'oreille se trouvent obstrués, ce qui occasionne la perte de l'ouïe et il explique les terribles sonneries et bourdonnements qui se produisent dans l'oreille, et comment les faire cesser. De jolis dessins faits par les meilleurs artistes illustrent les pages de ce livre. Si vous voulez vous débarrasser de la surdité, demandez-nous ce livre et voyez ce que vous avez à faire. Actuellement on peut guérir la surdité et ce livre explique comment. Il est très demandé, donc demandez-le aujourd'hui-même. Ecrivez votre nom et votre adresse sur les lignes pointillées, découpez le coupon de gratinité et envoyez-le par la poste à: **Deafness Specialist SPROULE, 409 Trade Building, Boston.** Ce livre est imprimé en français. Ecrivez en français ou en anglais.

### Coupon pour Livre Gratis Concernant la Surdité

NOM .....

ADRESSE .....

### Cadeaux utiles pour hommes



Mon assortiment d'articles de mercerie pour cadeaux du Jour de l'An, est au complet.

- Jolis Foulards
- Mouchoirs de fantaisie
- Jolies Cravates
- Gants doublés
- Sous-vêtements
- Chaussettes
- Bretelles françaises

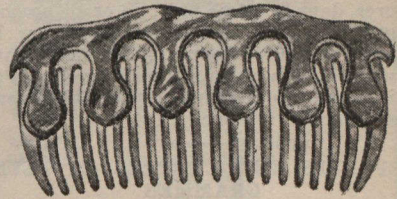
En un mot tout ce qu'il y a de plus chic et de plus nouveau en fait de merceries.

Cherchez-vous un présent acceptable et utile, venez me voir; je vous réserve des surprises agréables. Les commandes par la malle sont soigneusement remplies.

Adressez

**M. BEAUPRE, 1718, rue Ste-Catherine, Montréal**  
Près de la rue St-Denis.

### L'IDEAL PEIGNE NOUVEAU MODELE, de haute élégance et de grand chic. Essentiellement Parisien.



Nous offrons aux lectrices de l'ALBUM UNIVERSEL un nombre limité de ces peignes IDEAL au prix exceptionnel de 15c chacun, expédié franc de port sur réception du prix.

Ecrivez pour circulaire, illustrant les dernières créations pour la coiffure, gratis.

GIE PARIS-NOUVEAUTES, 17 rue St-Jean, MONTREAL

## VER SOLITAIRE

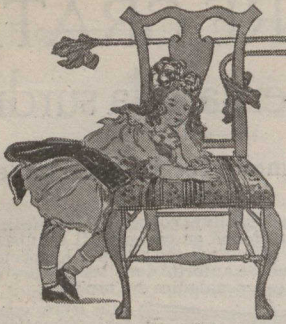
### TÆNIFUGE LANCTOT

#### Guérison Assurée

Spécifique incomparable dont l'emploi est général et presque exclusif dans plusieurs Hopitaux du pays... Le TÆNIFUGE ne réquiert aucun traitement préalable, il se donne le matin à jeun — douze capsules sont une dose.

La bouteille \$1.00 franco, par la poste

**Henri Lanctot, Pharmacien**  
PHARMACIES { 672 } RUE ST-LAURENT { 7994 } MONTREAL



# Le Domaine des Enfants



## CONCOURS QUATRE-DANS-UN

**AVIS** — Nos petits amis de Montréal ayant gagné un prix au concours "Quatre-dans-Un", sont priés de venir le réclamer aux bureaux de l'Album Universel, 1961 rue Ste Catherine.

## POSTE ET TELEGRAPHE

Bravo! mes amis, et merci cordialement de votre empressement à répondre à l'appel à vous adressé dans le numéro de l'Album Universel du 30 décembre dernier. Comme je vous l'ai dit, les noms reçus seront précieusement gardés dans l'Urne d'Or de votre Domaine, jusqu'au jour plus ou moins prochain où ils sortiront, deux par deux, pour être inscrits en vedette sur notre page.

Qui apparaîtra le premier du Président ou de la Présidente? L'avenir nous le dira. En attendant, que ceux, nombreux encore, qui n'ont pas répondu à notre appel, se hâtent d'adresser une gentille petite lettre ou une pressante dépêche à leur grand ami, P. G. (Parrain-Gâteau), Domaine des Enfants. Lettres et dépêches vaudront à tous de belles réponses, qui sauront les intéresser, les amuser et les déridier. Allons, chers petits amis en avant! Méditez ce grand secret que je vous glisse tout bas à l'oreille; il vaut plus que son pesant d'or. Le voici, retenez-le bien:

**Ne remets jamais au lendemain ce que tu peux faire la veille.**

En voulez-vous une preuve? Ecoutez l'historiette suivante:

Un brave "habitant" des environs de Montréal étant, l'été dernier, venu en ville, eut la fantaisie de consulter un célèbre avocat. Il se rend donc chez M. X... et lui demande une consultation, n'importe laquelle. L'avocat, sans manifester la moindre surprise, (un avocat ne s'étonne pas pour si peu) griffonne quelques lignes et les remet sous enveloppe au paysan, en disant: — Voilà, mon brave homme, c'est deux piastres.

Le paysan serre précieusement l'enveloppe dans son portefeuille, paye sans mot dire, trouvant la note un peu salée, et reprend le chemin de sa ferme, où il arrive vers les quatre heures de l'après-midi. A sa femme, lui demandant ce qu'il a appris de nouveau, il tend la consultation et dit: — Tiens, lis... ce doit être fameux... car elle m'a coûté deux belles piastres.

Ouvrant la lettre, la femme lit ce qui suit:

"Ne remets jamais au lendemain ce que tu peux faire la veille."

Le temps était superbe; le foin du paysan, fauché de la veille, n'était pas encore rentré.

Le brave homme, prenant à la lettre le conseil de l'avocat, appelle filles et garçons et donne ses ordres en conséquence. A 10 heures, tout le foin était en grange. A 2 heures, dans la même nuit, un orage accompagné d'un vrai déluge s'abattait sur la contrée. Et notre paysan, ravi, avouait à qui voulait l'entendre que jamais avocat n'avait donné aussi bonne consultation pour une somme si minime.

## REPONSES AUX LETTRES ET TELEGRAMMES

**Pour vous servir...** — Quand un chou est trop volumineux pour culbuter dans la marmite, la cuisinière, s'emparant d'un coutelas, le coupe bravement en deux. Parrain Gâteau, vaillante filleule, a fait pour ton pseudo ce que la cuisinière fait pour son chou. Il met donc la première moitié dans la marmite et garde la deuxième, infiniment plus tendre que la première, pour... la poêle à frire. "Pour vous servir" est donc allé, tout le premier, voir ce qui se passe au fond de l'Urne d'Or du Domaine. Peut-être en sortira-t-il le premier, peut-être aussi le dernier. Quoi qu'il en soit, bon espoir, bonne patience et bon courage!

**Intrépide Jeanne d'Arc.** — Heureusement pour toi, intrépide Jeanne, qu'au fond de l'Urne se trouvait déjà "Pour vous servir", car tu as fait la culbute si intrépidement, que tu risquais fort de te casser le cou. "Pour vous servir" s'est trouvée fort à propos, au fond, pour te servir. Vous voilà donc toutes deux dans l'Urne, comme autrefois le Renard et le Bouc dans le puits. N'allez pas vous prendre aux cheveux, au moins. Restez là jusqu'à ce que le Sort favorable vienne vous prendre par la main et vous asseoir sur le trône de la Présidence. Du reste, vous n'y serez pas longtemps seulettes, car déjà de nombreux

candidats se pressent à la porte de notre Domaine.

Tous recevront une réponse la semaine prochaine.

**Rosaire.** — Tu me demandes, mon ami, si tu peux désobéir à ta maman "quand ce n'est pas grave"? En voilà une question! As-tu envie de devenir révolutionnaire? Tiens, écoute une petite histoire qui t'en dira plus long que toute la morale que je pourrais te faire.

Depuis quelques jours, le petit Nicodème voyait un âne gambader dans les champs du voisin. Violente envie d'enfourcher la bête. Défense de maman. Mais, se dit notre petit nigaud, il n'y a pas de mal à monter sur un bourrico; et il monte sur l'âne... Celui-ci, couchant les oreilles, fait un grand salut, puis, d'un coup sec de son arrière-train, envoie Nicodème, tête première, dans la mare voisine. Gentil Rosaire, ne monte jamais sur l'âne.

**Louissette.** — Le bon Dieu a donné aux oiseaux des ailes pour voler, aux poissons des nageoires pour nager, aux hommes des bras pour travailler, aux petits garçons, aux gentilles fillettes, comme toi, un tendre petit coeur pour aimer.

**Hortense.** —

Quatre petites filles,  
La plus vieille a huit ans.

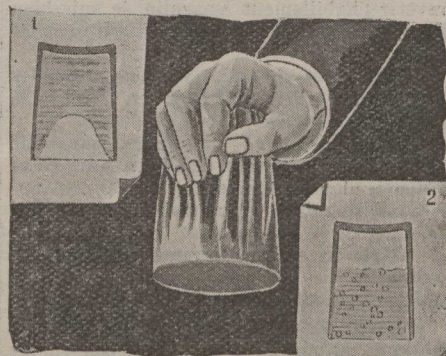
Ce sont toutes de vrais amours de petites filles, mais moi, je voudrais bien savoir si l'Arabe et son agneau noir ne les a pas effarouchées. — Filleule Hortense serait-elle assez aimable pour me renseigner sur ce point? Et puis, à quand donc une autre délicieuse piécette du papa poète? N'aimerais-tu pas à la chanter? Sois toujours pieuse et tu seras toujours bonne.

**Gai Pinson.** — Les glaces de l'Hiver ont emprisonné le Pinson. La gaieté a disparu, et, partant, roulades et... turlututu. Soit, mais est-ce une raison pour n'avoir point répondu à notre joli concours "Quatre-dans-un"? Alors, n'ayant pas été à la peine, tu ne seras pas à l'honneur. Pends-toi, peu brave pinson. C'est la seule ressource qui te reste, à moins que, en toute hâte, tu ne viennes occuper la Présidence dans notre joli "Domaine". Viens, et tu mangeras du gâteau. P. G.

## Tours de physique amusante

**Faire bouillir de l'eau froide à la chaleur de la main.**

Prenez un verre à boire sans pied, remplissez-le d'eau aux trois-quarts, couvrez-le d'un mouchoir en forte toile, dont vous rabattez les bords tout autour, le milieu du mouchoir pénétrant dans le verre de façon à atteindre la surface du liquide. Appliquez fortement la main gauche sur l'ouverture du verre, et retournez-le de la main



droite, qui le maintiendra en l'air; les bords du mouchoir seront maintenus dans la main droite, et au-dessus d'une cuvette, pour éviter tout accident. En ôtant votre main gauche, vous constataz non seulement qu'aucune goutte du liquide ne tombe, mais encore que, par l'effet de la pression atmosphérique, le mouchoir conserve sa forme concave à l'intérieur du verre, ainsi que le montre la figure 1 de notre dessin. Si maintenant vous tirez sur les bords du mouchoir, de façon à tendre fortement la toile sur l'ouverture du verre, le liquide reprendra alors sa position horizontale, mais le vide se formera entre ce liquide et le fond du verre, comme le montre la figure No 2. Or, comme disaient les anciens, "la nature a horreur du vide"; l'air extérieur se précipite à travers le mouchoir et le liquide, sous forme de bulles qui agitent l'eau pour venir crever à sa surface dans l'intérieur du verre, exactement

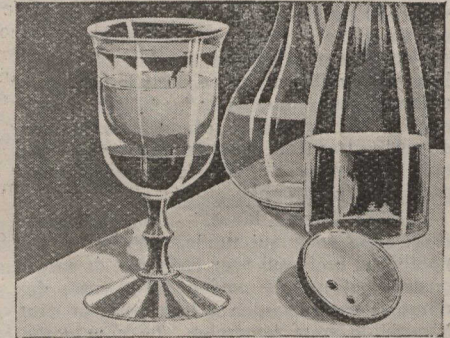
comme le font les bulles de vapeur dans de l'eau bouillante. L'opérateur sentira les soubresauts imprimés à sa main par cette rentrée des bulles d'air, et les spectateurs entendront distinctement le bouillonnement tumultueux du liquide. Vous pourrez présenter cette expérience d'une façon amusante en annonçant que vous faites bouillir de l'eau froide par la seule chaleur de votre main.

## Le libre-échange.

Vous venez de manger une orange; l'une des demi-sphères creuses, en forme d'écuelle, que vous avez enlevée pour peler l'orange, va vous servir pour exécuter une expérience relative à la superposition de deux liquides, l'eau et le vin, par exemple, par ordre de densité.

Prenez, à l'aide d'un cure-dents en plume d'oie, deux trous à côté l'un de l'autre, dans le fond de l'écuelle, et placez votre peau d'orange au milieu d'un verre, la partie jaune en-dessous. Son diamètre doit être un peu plus grand que celui du verre, et, par suite de son élasticité, elle se maintiendra contre les parois sans tomber. Versez dans la peau d'orange du vin rouge, qui passera par les trous, jusqu'à ce que le niveau du vin touche le bas de l'écuelle.

Puis versez de l'eau dans le verre, de façon à le remplir presque complètement. Vous voyez aussitôt un filet de vin monter, à travers l'un des trous, jusqu'au ni-



veau de l'eau, tandis que l'eau, plus lourde, passe par l'autre trou pour descendre au fond du verre. Au bout de peu d'instants, au lieu d'avoir le vin au-dessous et l'eau au-dessus de la peau d'orange, l'échange des deux liquides a été complet, et c'est le contraire qui a lieu.

Vous pouvez placer deux tuyaux de plumes d'oie ou deux cure-dents dans les deux trous; l'un allant du fond du verre au fond de l'écuelle, l'autre allant du fond de l'écuelle au niveau de son bord supérieur, mais ces deux tuyaux ne sont pas indispensables.

## MICROSCOPE RUSTIQUE

Dans une petite lame de plomb, faites un trou bien rond et laissez-y tomber une goutte d'eau bien limpide, qui le ferme; si vous regardez de petits objets au travers de cette goutte d'eau, ils vous paraîtront cent cinquante fois plus gros qu'ils ne sont.

## QUELQUES PETITS TOURS DE LANGAGE

Dites, le plus vite que vous pouvez:

Petit pot de beurre.

1er tour. — Si j'étais petit pot de beurre, je me dé-petit-pot-de-beurrerais comme je pourrais.

2ème tour. — (On ajoute): Et vous, si vous étiez petit pot de beurre, comment vous dé-petit-pot-de-beurreriez-vous?

La pomme d'api.

1er tour. — Si j'étais petite pomme d'api, je me dé-petite-pomme-d'apierais comme je pourrais.

2ème tour. — (On ajoute): Et vous, si vous étiez petite pomme d'api, comment vous dé-petite-pomme-d'apieriez-vous?

Vous voyez que, pour le fond, ces deux jeux se ressemblent tout à fait.

Le suivant, que l'on pourrait bien ramener à ce même type, se contente ordinairement d'une demande et d'une réponse:

Le grain d'orge.

Demande — Gros gras grain d'orge, quand te dé-gro-gra-grain-d'orgeriseras-tu?

Réponse — Je me dé-gro-gra-grain-d'orgeriserai, quand tous les autres gros gras grains d'orge se dé-gro-gra-grain-d'orgeriseront.

## Un bienfait pour le beau sexe!



Poltrine parfaite par les **Poudres Orientales** les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.  
Prix: Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00. Expédiée franco par la poste sur réception du prix.  
Dépôt général pour la Puissance.

L. A. BERNARD, 1882 Rue Sainte-Catherine, MONTREAL  
Aux E.-U.: Geo. Mortimer & Son, Boston, Mass.

## LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal,

### DE LA GARE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, \*9.00 a.m., \*7.45 p.m.  
SPRINGFIELD, HARTFORD, - \*7.45 p.m.  
TORONTO, CHICAGO, †9.30 a.m., \*10.00 p.m.  
OTTAWA, †8.45 a.m., \*9.40 a.m., †10.00 a.m.  
\*4.00 p.m., \*9.40 p.m., \*10.10 p.m.  
SHERBROOKE, †8.30 a.m., †4.30 p.m. †7.25 p.m.  
HALIFAX, ST. JOHN, N. B., - †7.25 p.m.  
ST. PAUL, MINNEAPOLIS, \*10.10 p.m.  
WINNIPEG, VANCOUVER, \*9.40 p.m.  
WINNIPEG, CALGARY, \*9.40 a.m., \*9.40 p.m.

### DE LA GARE VIGER

QUEBEC, †8.45 a.m., \*2.00 p.m., \*11.30 p.m.  
TROIS-RIVIERES, †8.45 a.m., †8.50 a.m., \*2.00 p.m., †5.15 p.m., \*11.30 p.m.  
OTTAWA, †8.20 a.m., †5.35 p.m.  
JOLIETTE, †8.00 a.m., †8.45 a.m., †5.15 p.m.  
ST-GABRIEL, †8.45 a.m., †5.15 p.m.  
ST-AGATHE, †9.00 a.m., †9.15 a.m., †5.00 p.m.  
LABELLE, †9.00 a.m., †5.00 p.m.

\*Quotidien. †Quotidien, excepté les dimanches  
M Jeudi. N Mardi et jeudi seulement. ‡Dimanche seulement. † Quotidien excepté le samedi.  
† Samedi seulement.

A. LA LANDE agent des passagers pour la ville, Bureau des billets de la ville, 129 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste, Montréal.

Billets de passage sur steamers sur l'Atlantique et le Pacifique.

## GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM

Le plus beau train de chemin de fer au Canada.

Le train

## International Limited

a mérité son titre de "premier du pays" il n'est dépassé par aucun, tant en vitesse, confort moderne ou régularité.

Le "INTERNATIONAL LIMITED" part de la gare Bonaventure tous les jours à 9.00 hrs a. m., arrive à Toronto à 4.30 p.m., Hamilton 5.30 p.m., Niagara Falls, N.Y., 6.55 p.m., Buffalo 8.25 p.m., London, 7.43 p.m., Detroit 9.45 p.m. et Chicago 7.42 a.m. le lendemain matin.

Il consiste en wagons à vestibule, chaires palais, dortoirs et buffet. C'est un des trains les plus rapides du monde entier, et vous ne devriez pas perdre l'occasion de le prendre pour voyager dans l'ouest.

## New York Central and Hudson River, R. R.

Les Trains quittent la Gare Windsor comme suit:

8.20 A.M. tous les jours } Pour tous les points des  
7.00 P.M. tous les jours } Montagnes Adirondacks, Malone, Utica, Syracuse, Rochester, Buffalo, Albany, New-York et tous les points au Sud.

8.20 A.M. excepté le dimanche. } Train local  
10.20 A.M. excepté le sam. et dim. } pour Chatauguay, Beauhar-  
1.35 P.M. le samedi seulement. } nois et Valley-  
5.10 P.M. excepté le dimanche. } field.  
7.00 P.M. tous les jours.  
9.45 A.M. Dim, seulement.

Pour billets, horaires, accommodation de chaires Pullman, et toutes informations, adressez-vous au bureau de la ville, 130 rue Saint-Jacques.

H. J. HÉBERT, F. E. BARBOUR,  
Agent local pour la vente des billets. Agent général

## Fers NEVERSLIP



Ferrez votre cheval avec les Fers Never Slip et vous en retirerez tout le bénéfice possible, vu qu'il ne GLISSERA JAMAIS.

Ludger Gravel,

SEUL AGENT

Téléphones Bell, Magasins, - Main 641 22 à 28 Place Jacques-Cartier  
Bureaux, - Main 512 MONTREAL  
Après 6 p.m. Est 2314

Tél. Marchands, 964 DEMANDEZ CATALOGUE

En vente à l'Album Universel: "Les Echos du Mont-Royal," 30 chansonnettes avec musique et 30 poésies, par Auguste Charbonnier. Prix: 50 cts, par la poste, 55 cts.

## L'épée d'un savant

**M**ONSIEUR Ampère venait d'être nommé inspecteur de l'Université, et, avec le diplôme, M. de Fontanes lui avait envoyé un billet d'invitation pour le lendemain; notre savant reçut avec joie une nomination méritée, bien que, à vrai dire, d'autres fonctions eussent mieux convenu à ses habitudes et à son talent; mais il fut bouleversé à la lecture de la lettre d'invitation du grand maître. Même dans sa jeunesse (et déjà il touchait à l'âge mûr), M. Ampère manquait de cette élégance de manières si nécessaire dans le monde; il ignorait totalement les usages, ces petites tyrannies sociales sous lesquelles on gémit, on plie, et qui sont plus puissantes que les lois. Aussi, après avoir reçu les félicitations de ses amis sur une nomination dont le meilleur résultat devait être une sorte d'aisance, de fortune, le nouvel inspecteur leur demanda-t-il comment il devait s'habiller pour se rendre au dîner du grand-maître de l'Université?

Crédule à l'extrême, M. Ampère a dépendu toute sa vie de ces esprits qui n'ont pas initié d'un être absolument sans défense. Les amis du savant connaissaient sa gaucherie: cette fois, ils voulaient en abuser. Ne le leur reprochons pas, cependant; aucune méchanceté n'entraînait dans leur calcul; au contraire, ils savaient qu'il y a des défauts qui ne déplaisent pas, et que loin de lui nuire, la gaucherie de leur ami jetait de l'intérêt sur toute sa personne.

La toilette fut donc soigneusement et malicieusement indiquée; l'étiquette de cour devait y présider, on ne pouvait se présenter chez le grand maître de l'Université qu'avec un costume complet, dit "à la française": le chapeau à cornes sous le bras et l'épée au côté. M. Ampère en marqua: "Risum teneatis!" "Oui, lecteurs, ne riez pas trop fort; l'ingénuité, avon-nous dit, n'excite la grosse gaieté que chez les sots... On vous permet le léger sourire, c'est le privilège des gens d'esprit."

Babin fut appelé; et n'était le rouge dont on ne fit pas usage, notre savant fut costumé de pied en cap comme un personnage de comédie.

×

M. de Fontanes était avant tout un homme de goût, sachant parfaitement quels hommes il avait à recevoir d'habitude; et, à cause de cela, il avait jugé prudent d'interdire le plus possible l'entrée de ses salons à cette étiquette d'apparat dont Napoléon imposait la loi à ses hauts fonctionnaires. Chez le grand maître de l'Université impériale, les littérateurs, les savants et le corps enseignant formaient, comme de juste, le fond de la société; aussi, loin de vouloir astreindre la science aux futilités du costume, la mise décente était-elle seule de rigueur. Mme de Fontanes, dont l'amabilité était extrême, trônait au milieu de ces doctes réunions avec une parfaite convenance. Ses vêtements de femme tranchaient agréablement sur le fond sombre et sévère des vêtements de cette grave assemblée; elle était là comme une blanche porcelaine parmi les vieux bouquins d'une bibliothèque, ou, ainsi que l'eût pu dire un flatteur de ce temps-là, chez l'homme qui s'entendait le mieux à flatter, une rose dans une couronne de laurier.

Mme de Fontanes avait montré un tact tellement sûr, que son mari n'eût jamais besoin de lui indiquer le degré de faveur, de familiarité ou de froideur dont elle devait user vis-à-vis de tel ou tel de ses invités. Toujours au courant des nominations académiques et des promotions dans le corps universitaire, parfaitement éclairée sur le mérite des savants étrangers qui visitaient Paris, occupée à se bien renseigner sur les succès littéraires du jour, elle savait quel homme devait être le privilégié de la soirée, celui auquel elle ne pouvait se dispenser de présenter sa main dans le trajet du salon à la salle à manger, ceux aussi qui devaient être placés à sa droite, à sa gauche, et ceux enfin qu'elle pouvait, sans les blesser, reléguer aux bouts de la table. Ces soins délicats, habiles, des maîtresses de grandes maisons, peu de grandes dames aujourd'hui les possèdent à un degré supérieur; c'est pourtant là un des puissants moyens de succès dans les régions administratives et politiques. Accueillir et traiter les gens selon le mérite reconnu ou le triomphe qu'ils viennent d'obtenir, ne pas irriter par des préférences marquées et suivies des amours-propres rivaux, provoquer le récit de l'anecdote de la veille, pour faire briller celui qui conte bien, amener adroitement sur le terrain de la science l'homme qui n'a que du savoir; forcer une conversation grave à se reporter sur les arts, pour mettre un artiste, jusque-là muet et négligé, à même de faire valoir sa spécialité, et tout cela en faisant circuler les morceaux choisis pendant qu'on est à table, et les paroles gracieuses dès qu'on est rentré au salon: voilà un talent à peu près perdu dans le pélemèle de nos banquets et dans les confusions de nos "raouts" importés de l'Angleterre.

Ce jour-là, le nouvel inspecteur de l'Université devait être l'élu des préférences de Mme de Fontanes. Il était cinq heures du soir; un huissier jeta à haute voix dans le salon du grand maître le nom de M. Ampère. Un malin sourire erra sur les lèvres de l'introduit, quand il s'écarta pour laisser passer le savant. Mme de Fontanes était encore à sa toilette, et son mari était entré un moment dans son cabinet, de sorte que le nouvel arrivé, ne trouvant personne qui vint à lui, alla droit à toutes les ombres d'hommes qui se mouvaient devant ses mauvais yeux, rendus plus faibles encore par l'éblouissement de l'émotion; et, le chapeau tenu à deux mains, il multipliait en tous sens ses saluts profonds et phénoméniaux, qui eussent bien dû prendre et garder le nom de "Révérences à la Mère".

Mais tout myope, tout ému, tout distrait, tout ingénu que l'on soit, il est bien difficile de ne pas s'apercevoir de l'originalité, de la disparité d'un costume porté par soi-même. Soit en jetant les yeux sur les personnes introduites avec lui, soit en les reportant sur les arrivants, il vit que, seul, il allait être en habit brodé, dans les salons où il paraissait pour la première fois; que seul il portait le disgracieux tricorne, que seul surtout, il avait l'épée au côté. Tout honteux de cette espèce de mascarade que, dans sa bonté, il attribuait, non pas à la malignité de ses conseillers, mais à leur ignorance des usages, il se glissa le plus adroitement qu'il lui était possible, c'est-à-dire après avoir heurté aux angles d'une table et trébuché contre trois ou quatre tabourets, jusqu'au canapé sur lequel personne encore n'était allé s'asseoir.

Arrivé à ce but d'une course parsemée d'écueils et de faux pas, notre savant ingénu détacha son épée inoffensive et la glissa sous les coussins, entre bois et étoffe, de façon à l'enfouir tout entière, garde, fourreau et ceinturon. Plus léger de ce ridicule de moins, il affronta hardiment alors les groupes qui se formaient; même il osa aller saluer Mme de Fontanes, qui venait d'entrer dans le salon, et qui, bientôt après, lui tendit gracieusement sa main pour passer dans la salle à manger.

Placé à côté d'elle, le nouvel inspecteur de l'Université fut amené, par cent mille détours de conversation, à faire briller, sinon sa facilité d'élocution, du moins l'universalité de ses connaissances et cette prodigieuse mémoire qui lui permettait de réciter mot à mot des volumes entiers de l'"Encyclopédie". Bien plus, jugeant que son héros du jour se trouverait quelque peu désorienté, perdu dans le salon, si elle le laissait voltiger loin de son aile protectrice, un rendez-vous lui fut assigné sur le canapé, et pour quoi faire? — pour parler "idéologie", quelle que fût l'aversion de commande dont on dut faire parade dans l'hôtel pour les idéologues, stigmatisés naguère par une parole méprisante de S. M. l'empereur et roi.

×

Vers le milieu de la soirée, Mme de Fontanes appela M. Ampère à ce tête-à-tête assis, dont la philosophie transcendente devait faire tous les frais. Heureux de se trouver sur son terrain, l'élève des Mairan, des Tracy, des de Gérard, oublia peu à peu qu'il parlait à une femme, et il attaqua les questions les plus ardues de la métaphysique, il développa les thèses les plus compliquées avec un aplomb, une suite et une persévérance que subit Mme de Fontanes avec la résignation d'une femme du monde et d'une maîtresse de maison.

Pendant ce long développement du système philosophique de la nouvelle école, l'heure de la retraite sonnait successivement pour la plupart des convives; les salons se dégarnissaient, les groupes allaient s'amointrissant, et chacun disparaissait après avoir passé devant Mme de Fontanes pour lui tirer cette révérence du départ dont on a jugé convenable de se dispenser aujourd'hui.

Bientôt il ne resta plus que quatre ou cinq intimes, puis trois, puis deux, puis enfin, M. de Fontanes fit le troisième de ce tête-à-tête infiniment trop prolongé. Alors M. Ampère commença à comprendre qu'il était temps pour lui de battre en retraite. Mais il ne pouvait pas partir sans être au grand complet, et son épée était engagée sous les coussins du canapé, et sur ces coussins était assise Mme de Fontanes. Il n'y avait rien que de naturel de demander à Mme de Fontanes la permission de prendre son arme de parade; mais le naturel pouvait-il se présenter jamais comme une solution à un esprit toujours perdu dans les problèmes les plus compliqués et dans des théories souvent irréalisables? La chose la plus facile était la chose inexécutable à ses yeux; l'impossible seul avait des chances de réussite.

Cependant, la perplexité de notre savant augmentait de minute en minute; M. de Fontanes, de son côté, commençait à trouver de la politesse de son nouvel inspecteur de l'Université touchait à l'indiscrétion,

lorsque son valet de chambre vint le prévenir qu'un messenger d'Etat l'attendait dans son cabinet de travail. M. de Fontanes crut, en saluant M. Ampère, lui marquer l'opportunité d'un prompt départ; mais à peine le grand-maître fut-il sorti, que le savant jeta un coup d'oeil sur son trésor caché, et il retomba sur le canapé en poussant un profond soupir.

Mme de Fontanes s'apprêta donc à user de patience, et, résignée à boire jusqu'au fond ce calice de douleur auquel elle s'était imprudemment condamnée, elle mit tous ses soins à raviver une conversation qui, déjà depuis un quart d'heure, procédait par saccades et par propos interrompus. Dans une de ces intermittences, elle vit la main de M. Ampère qui se glissait tout le long du canapé et s'avançait vers le coussin où elle s'était appuyée. Elle porta un regard étonné sur cette main, et aussitôt M. Ampère la retira avec vivacité. Après un nouveau temps employé à errer dans les nuages de l'idéologie, la main recommença son mouvement en avant; mais elle ne tarda pas à opérer une seconde retraite à un second "qui vive!" qui la fit frissonner... Force fut encore à M. Ampère de retourner à ses moutons.

Quand on n'est pas content, dit le proverbe, il faut être philosophe; cette fois, cependant, l'ennui était bu jusqu'à la lie; toute la complaisance de Mme de Fontanes y succomba. Chaque parole de M. Ampère semblait ajouter un poids à ses paupières appesanties; sa tête, après un mouvement de va et vient, se pencha sur son épaule... Elle s'endormit.

Enhardi par ce succès inattendu, M. Ampère se hâta de glisser sa main, puis son bras sous les moelleux coussins; enfin, il saisit par la poignée sa malencontreuse rapière, et il l'amena à lui avec vivacité... Hélas! il ne retire que la lame! le fourreau et le ceinturon embarrassés restent en place! Le brusque mouvement de M. Ampère réveille en sursaut Mme de Fontanes; en ouvrant les yeux, elle voit son philosophe tenant à la main une épée nue dont il semble la menacer. Les gestes hardis qu'elle avait réprimés sans en comprendre la portée acquièrent une signification... Un attentat à main armée: voilà l'acte coupable auquel le nouveau protégé de M. de Fontanes n'a pas craint de se livrer dans l'appartement de son bienfaiteur.

Un cordon de sonnette, convulsivement agité, des cris arrachés à un sentiment d'effroi bien naturel, attirèrent au salon tous les valets et M. de Fontanes lui-même. A peine eurent-ils vu M. Ampère brandissant son épée, comme un désespéré, qu'ils se précipitèrent sur lui. Le désarmer ne fut pas chose difficile; l'explication fut longue à lui arracher... Il la donna enfin, bien complète, avec des preuves à l'appui, et jusqu'aux valets, placés l'oreille au guet derrière les portes, tout le monde rit du qui-proquo. Mme de Fontanes, en noble dame, voulut armer chevalier son galant philosophe, c'est-à-dire qu'elle remit elle-même entre ses mains le malencontreux fourreau auquel il eut toutes les peines du monde à restituer sa lame... et chacun alla se coucher.

L'audace est la qualité ordinaire des sots et la ressource des fripons. Spirituel et honnête, M. Ampère manqua toujours de cette qualité, souvent plus utile que le mérite, pour réussir dans les salons; il le savait; il osait même le dire; c'était là sa seule audace; et si cette anecdote, choisie entre mille dans la vie du savant, n'a pas été du goût du lecteur, c'est que nous ne l'avons pas écrite avec le charme que le héros lui-même mettait à la conter.

ETIENNE ARAGO.

### Père Guéri de l'Ivrognerie

**SAUVE SON PÈRE DE LA FIN DES IVROGNES. ECHANTILLON GRATUIT DE PRESCRIPTION SANS GOUT "SAMARIA" ARRÊTE SA PASSION DE BOIRE ET COMMENCE UNE GUÉRISON COMPLÈTE.**



"Tout espoir d'empêcher mon père de boire semblait perdu, et nous en ressentions tous les déshonneurs. Alors que tout allait de pis en pis, une amie m'a recommandé le 'Samaria'. J'ai appris que vous offriez un échantillon gratuit, et que le remède étant sans goût pouvait être administré secrètement. Je me suis décidé à l'essayer et j'en suis bien aise depuis. Le traitement complet que je lui ai donné l'a complètement guéri et je suis heureuse de dire qu'il ne boit plus de whisky. Quelle bonne idée j'ai eu de vous écrire! A présent, nous sommes tous heureux. Mon père dit que, de bonne volonté, il n'aurait jamais pu cesser de boire."

**Paquet gratis, et brochure contenant détails, témoignages et prix, envoyés dans une enveloppe ordinaire cachetée. Correspondance confidentielle. Adressez: THE SAMARIA REMEDY CO., 55 Jordan Chambers, rue Jordan, Toronto, Canada.**

## "Maison de confiance"

UN SEUL PRIX



## FOURRURES

NOUS INVITONS LES DAMES à visiter notre Exposition de Fourrures, Manteaux, Colletteries, Etc. Nous n'avons qu'un seul prix marqué en chiffres compris de tous. Toutes nos marchandises sont de la fabrication de notre maison, et ce que nous garantissons verbalement est **GARANTI** par écrit.

TELEPHONE MAIN 3183

## O. NORMANDIN

274, rue Saint-Laurent  
220, rue Saint-Jacques

### LIVRES A BON MARCHÉ, 15 cts chaque ou 7 volumes pour \$1.00

J. THIERY.....	Châteaux de Cartes ..	1 vol
J. de GASTYNE ..	Mère Crucifiée.....	1 "
E. CAPENDU.....	Le Capitaine Lachenaie.....	5 "
P. SALES.....	L'honneur du Mari.....	5 "
X. de MONTEPIN ..	La Femme Detective ..	5 "
X. de MONTEPIN ..	Les Amours de Provence.....	3 "
X. de MONTEPIN ..	Le Crime de la Poirière.....	4 "
E. DUPLESSIS ..	Le Val Maudit.....	2 "
A. de BRENAT ..	Bras d'Acier.....	1 "
E. GABORIAU ..	L'Affaire de la Rue de Provence.....	2 "
E. BERTHET.....	Le Pacte de Famille.....	1 "
A. MATTHEY.....	Vengeance Secrète.....	1 "
	Etc., Etc., Etc.	

**LIBRAIRIE DEOM FRERE**  
1877 rue Ste-Catherine,  
MONTREAL

Pour les Fêtes Fabriquez vos liqueurs, Chartreuse, Benedictine, Anisette, etc. pour la moitié du prix régulier. — Vous trouverez les directions nécessaires dans mon livre intitulé

**LA FABRICATION DOMESTIQUE DES LIQUEURS**  
que je vous enverrai GRATIS sur demande

Arthur A. BEAUPRE, 1372 Ste-Catherine, Montréal

## The Ault & Wiborg Co of Canada, Limited

Fabricants de RUBANS ET PAPIERS CARBONE POUR CLAVIGRAPHES

ON DEMANDE DES AGENTS

## Surprise

Le comte de Vaudreuil était l'homme à la mode, à Versailles, pendant les années charmantes qui acclamaient Louis XVI. La jeune souveraine fleurissait de ses grâces le grand palais des deux aîeux où, quoique présentes, — et malgré l'éclat fameux des favorites, — avaient toujours manqué les reines.

Ce temps paraît vertigineux, sachant que c'est à l'échafaud qu'allait l'aimable cour de son pas de contredanse; mais, pour tous ces aveugles, qu'il était donc délicieux à vivre! Les futures victimes, merveilleusement affinées, exquisément élégantes, spirituelles et sensibles, folâtres et raisonneuses, semblaient toutes habiter un ciel de Boucher parmi des amours roses et des draperies d'azur. Vaudreuil se trouvait l'homme-type de ce temps assoupi, précurseur d'orages; les femmes, donc, en raffolaient. Une seule le tenait impériallement à distance: c'était Sa Majesté. Il en savait la raison et l'acceptait fièrement: depuis les premiers jours de leur commune adolescence, Vaudreuil n'était-il pas l'ami fidèle — fidèle et dévoué, on le vit bien aux jours d'épreuve — de Son Altesse le comte d'Artois? Or, entre la reine et son sémillant beau-frère, des alternatives d'intimité puis de rancunes s'engendraient perpétuellement d'une communauté de goûts et d'idées, ballottés par l'opposition des intérêts. Et Vaudreuil, c'est l'honneur de son existence, ne devait jamais abandonner le culte de sa haute amitié, même pour la fortune, même pour l'amour.

Cependant, il trouva l'une et l'autre. Il était fait pour de telles rencontres; et ces rencontres étaient faciles aux derniers beaux jours de la cour de France. Habituellement, il se rencontrait au Cercle de la Reine avec l'exactitude convenable pour accomplir son devoir de courtisan, et se tenait suffisamment à l'écart pour témoigner à Sa Majesté qu'il ne bravait pas ses dédains. Un soir d'octobre, la cour s'occupait d'une brillante présentée: la comtesse de Polignac, que la Reine tenait depuis quelque temps en affection passionnée. Vaudreuil voulut lui rendre ses hommages, moins par ambition que par curiosité. Tandis qu'il s'inclinait devant la naissante puissance, une aimable voix, railleuse un peu, et connue déjà, murmurait en manière de bienvenue:

— Enfin, vous voici, mon cousin; je craignais que vous ne voulussiez jamais me reconnaître.

Relevé, et fixant son regard sur celle qu'il croyait voir pour la première fois, il ne put retenir un mouvement de surprise et une involontaire syllabe:

— Yol...!

— Eh! sans doute, mon cousin, Yolande de Polastron qui vous doit sa modestie dont les uns lui font reproche et les autres louange. Vous lui avez appris jadis qu'elle n'est pas de celles qu'on regarde; aujourd'hui, par surcroît, qu'elle n'est pas de celles dont on se souvient.

Tandis qu'elle parlait, Vaudreuil eût donné dix ans de sa vie, — c'était la seule perte qui ne se pût réparer sur le trésor royal, — pour trouver une galante interruption. Mais il ne se ressaisit qu'après quelques secondes et répondit spirituellement (car on avait de l'esprit au XVIIIe siècle, c'était tenu courante; on était tenu d'en avoir comme de la poudre à son catogan, des dentelles à sa cravate, des louis d'or au jeu de la reine. Aussi l'empruntait-on souvent):

— Madame la comtesse, quand j'eus l'honneur de vous rencontrer au château de Polastron, j'espérais vous enseigner l'art d'aimer; mais c'était de vous que la leçon devait venir; j'aurais connu l'art de plaire.

Il mentait effrontément; car allant, sans la connaître, épouser sa très arrière-cousine Yolande — la formalité du mariage s'accomplissait souvent ainsi; c'était un si petit accident de l'existence! — il trouva la fille trop maigre et la dot plus plate encore; et, cherchant prétexte à brouiller le plan paternel, il reprit son divertissant célibat. Mme de Polignac savait également qu'il mentait, la venue de Vaudreuil ayant fait date en sa vie: son premier émoi, sa première douleur. Mais son grand art était de paraître toujours croire ce qu'il fallait qu'elle crût.

— Eh! bien, cher comte, si j'étais alors trop jeune pour le mariage, me voici mûre maintenant pour l'amitié; — un sourire accentuait le doux regard de ses doux yeux — je serais heureuse de posséder la vôtre; la mienne, depuis ce jour, vous demeurant acquise.

Était-ce bien de l'amitié, ce sentiment si vif, si coquet, si profond pourtant, dont fut aussitôt subjugué le beau Vaudreuil? C'est qu'elle était adorable, Yolande transformée! Et la même encore! Comment concilier ces contrastes? Une fée toucha, bien

sûr, de sa baguette, les coudes anguleux de l'adolescente, fondus maintenant dans la ligne pure des beaux bras ronds. Où retrouver la sauvagerie de la provinciale dans les mouvements harmonieux de l'élégante comtesse? Et cette idéale simplicité de parure, jamais démentie dans la plus somptueuse fortune, comment succéda-t-elle aux falbalas surannés dont s'affublait la cousine pour faire honneur à son cousin?

Mme de Polignac résolut ce conflit des yeux et du souvenir qu'elle devinait si bien. Assise maintenant, elle lui fit place.

— Je serais ingrate, mon cousin, si je ne vous attribuais mon éducation véritable. Vous ne le nierez pas tout à l'heure, dit-elle en arrêtant la protestation de Vaudreuil d'une pression de sa main blanche. C'est bien simple, pourtant. Je me suis vue dans vos yeux comme en un miroir exact et cruel. Si gauche! n'ayant connu que les hobereaux du voisinage. Si lourdement attifée de cette belle soie rose! Ma mère, vingt ans plus tôt, la portait à la cour; elle s'était longuement démodée en ses plis soigneux défrisés pour votre venue. Cette complète disgrâce m'a fait verser bien des larmes. Je compris votre départ et vous donnai raison!

Vaudreuil voulut fléchir le genou en un geste implorant; elle le retint encore.

— Oui, je vous approuvai de n'avoir point voulu d'une aussi sottise et laide petite femme. Et, triste à mourir d'abord, je repris courage, me disant que vous n'étiez pas le seul chevalier de la cour de France qui pût s'égarer un jour dans les bois de Polastron; et en cas... — on a les ailes toujours ouvertes vers l'espérance, à dix-sept ans, quand le présent est sombre, — je me préparai de mon mieux. Je m'occupai de ma toilette et me jurai que jamais falbalas, volants et fanfreluches n'affubleraient mes épaules — fussent-ils créés exprès pour moi par Mlle Bertin. — Et je me tiens parole, ajouta la jolie femme en froissant les frêles mousselines de son ajustement. D'abord, ce fut sagesse: une robe blanche nouée d'un ruban clair défie les retards de la province et les surprises du goût. Maintenant, c'est une telle habitude que, en dépit des méchants commentaires, je garde à la cour ma simplicité champêtre. Aussi m'accuse-t-on d'entraîner la reine aux bergeries déplacées. Voyez pourtant qu'elle sait être magnifique à ses heures.

Son regard désignait Marie-Antoinette, éblouissante de pierreries et de satins brodés, qui s'arrêta devant elle, hautaine un peu, et cependant condescendante:

— Vous m'avez fort abandonnée ce soir, mon cœur, mais si vous tenez au voisinage de M. de Vaudreuil, nous lui ferons une place plus rapprochée de notre personne.

Elle passa. Mme de Polignac la suivit. — Heureux Vaudreuil, pensaient les courtisanes.

— Habile ambitieux! murmuraient les jaloux.

Et lui, le cœur en fête, l'esprit plein de madrigaux qu'elle ne lui avait pas laissé dire, susurrant doucement, de soi-même à soi-même:

— Yolande, adorable Yolande!

Mesdames, demandez à vos grand'mères, qui le tenaient de leurs aîeules, comment l'ami que Mme de Polignac se fit un soir, comment le beau Vaudreuil, son volage cousin, devint, aux heures vieillissantes et douloureuses, le consolateur et le soutien de son exil, de sa maladie, de sa mort.

### Pensées

Les meilleurs médecins sont les docteurs Régime, Contentement, Repos. — Proverbe anglais.

Le travail donne de la gaieté au dehors et de la sécurité au dedans. — Dupanloup.

Il n'y a point de vice qui n'ait une fausse ressemblance avec quelque vertu et qui ne s'en aide — La Bruyère.

Partout, l'amour exclusif de soi a étouffé l'amour des autres. — Lamennais.

Il y a des gens qui sont ennemis de tous les conseils qu'ils ne donnent pas. — De la Roche.

### C'EST LA LE SECRET

La cause du succès du BAUME RHUMAL est connue de tous ceux qui en font usage; il guérit promptement et radicalement. C'est là tout le secret.



## CORSINE

DEVELOPPANT LA FORME ET LE BUSTE

NOUS ENVERRONS GRATUITEMENT

Notre livre EN FRANÇAIS sur le développement de la forme et du buste, sous enveloppe ordinaire cachetée, à toute femme qui nous le demandera par lettre contenant trois timbres-poste de 2 cents. LE SYSTÈME FRANÇAIS DU DÉVELOPPEMENT DU BUSTE INVENTÉ PAR MADAME THORA est un simple traitement, chez soi, garanti pouvoir augmenter le buste de six pouces. Ce sont des femmes qui répondent à toutes les lettres, qui restent secret sacré. Nous ne divulguons jamais aucun nom. Notre livre est admirablement illustré de portraits sur le vif montrant les formes avant et après l'emploi du SYSTÈME CORSINE.

Nous avons une agence aux États-Unis d'où nous faisons parvenir nos traitements à nos clientes américaines afin de leur éviter de payer les droits.

Demandez le livre (gratuit) et envoyez 6c de timbres-poste à

The MADAME THORA Co., TORONTO, Ont.

## En attendant que votre fournisseur le tienne en stock



Vente en Gros : E.-D. MARCEAU,  
281 - 285, rue St-Paul  
MONTREAL

Je vous livrerai à mes frais le fameux "CAFÉ DE MADAME HUOT", par boîte de 2 livres, sur réception de 75 cts, si vous habitez la ville, et par colis de 3 boîtes de 2 livres, dans toute la province de Québec et celle d'Ontario, sur réception de \$2.50, et je paierai le fret. Il n'y a donc pas de raison qui vous empêche de boire ce délicieux café, qui ne coûte pas plus cher que les cafés communs qu'on cherche à vous imposer parce qu'ils laissent plus de profit et dont la liqueur est fade et plate. Ne vous laissez pas tromper: exigez

LE  
Café de Madame Huot

**FARINE GRAINS ET PROVISIONS.**  
MARQUE DE COMMERCE ENREGISTRÉE

Tél. Bell Main 4706  
4707

Maison Fondée en 1852

Tél. March. 225

Achetez vos  
**Farines, Grains et Provisions de**  
**F. X. BENOIT & FILS**  
71 et 73 Rue des Commissaires

SPECIALITES :  
Flour "Diadème" sacs de 10 lbs  
"Eagle" préparée 3 et 6 "

Flour "Royale" - sacs de 25 lbs  
"Electrique" - "

EN VENTE CHEZ TOUS LES ÉPICIERS

La "Daisy" de 1904

Demandez  
la FOURNAISE A  
EAU CHAUDE  
**DAISY**

Modèle amélioré de 1904

**WARDEN, KING & SON, Limited**  
MANUFACTURIERS  
MONTREAL

## S. A. de Lorimier

SPECIALISTE  
EN MERCERIE

Invite le public à venir examiner son assortiment complet et varié de

**Sous-Vêtements**

DE 50 cents EN MONTANT.

1700, NOTRE-DAME  
(Près de la Place d'Armes)



## F. DUFOUR

1395 Rue Ontario, près Saint-Hubert  
Téléphone Bell EST 3389

### Ameublements de Salon

Chics, Durables et Bon  
Marché, Offre Unique.—

**DRAPERIES style moderne**

Succès complet dans cette ligne  
par F. DUFOUR, ancien tapissier  
du Bon Marché, Paris.

Se rend à domicile pour vente et  
réparations de meubles.

Satisfaction à tous Ouvert tous les soirs jusqu'à 9 hrs.

Petite élégance pratique

LA BRODERIE ANGLAISE

ENCORE la broderie anglaise! nous pourrions même ajouter encore et toujours. La vogue constante et durable de ce joli travail qui a nom: "la broderie anglaise", fait bien que l'on ne peut qualifier cela du terme d'engouement, elle est véritablement à la mode; et elle sait si bien nous plaire, nous charmer, nous conquérir, que, chaque jour, nous lui trouvons des destinations nouvelles.

Est-ce sa facilité d'exécution qui nous a fait apprécier ce joli travail? Peut-être, mais en tout cas ce ne peut être cette seule raison qui fait que nous le trouvons partout. Dans l'ameublement aussi bien que pour le riche linge de table et de maison, la broderie anglaise a sa place, ce qui ne nuit nullement à son utilisation pour garnir nos trousseaux et pour orner nos toilettes.

Il est à peine besoin de dire que, si le travail en lui-même reste le même, car le point, l'exécution ne varient pas, il est tout naturel que le tissu employé change suivant la destination qui devra être assignée à l'ouvrage; puis l'étoffe nécessite un fil d'un genre ou d'un autre, et par fil, nous entendons naturellement ce qui s'enfile dans l'aiguille; le plus souvent, c'est du coton brillant, gros, dans la toile ancienne de bonne épaisseur, fin au contraire quand on travaille dans de la batiste, de la mousseline ou du nansouk; et, comme ce ne sont pas seulement les tissus lavables qui s'ajourent de broderie, on travaille en soie sur le taffetas, le drap, le cachemire.

Cet été, volontiers nos toilettes ont été garnies de broderie anglaise, certaines étaient même entièrement en broderie, pour cérémonie, et aussi pour nos enfants; c'était charmant!

Il serait un peu tôt de vous engager à travailler maintenant pour l'année prochaine, mais, ce que l'on pourrait très bien faire dès à présent, ce serait de préparer sur soie ou sur drap des garnitures qui termineraient de façon charmante nos toilettes d'hiver.

On voit et on verra encore quantité de paletots en taffetas noir garnis de cols, de pélerines, de parements ajourés de broderie, beaucoup sont faits à la machine, mais combien plus joli et plus riche est ce travail exécuté à la main; il n'a qu'un défaut, c'est que le vêtement revient fort cher quand on le fait faire ainsi; aussi, ne saurions-nous trop vous engager, aimables lectrices, à préparer ou à faire préparer de jolis dessins, que vous broderiez pour en faire de très jolies choses.

Ce n'est pas seulement pour nous que nous pourrions travailler; sur du drap beige, par exemple, devant servir à faire un manteau ou une jaquette d'enfant, on brodera à l'anglaise et en soie assortie, un grand col, des parements. Pour une robe, on fera un empiècement, un col, de hauts parements brodés sur soie ou sur le tissu même du costume. Veut-on être plus coquette, on ajoutera un entre-deux qui cèdera une ou deux fois le bord de la jupe ou les volants.

Nous avons voulu vous montrer aujourd'hui, mesdames, les adaptations de la broderie anglaise à notre toilette.



Echos Japonais

Chats et gueishas.

Au Japon, les chats sont considérés comme des sorciers nés, qui ont le pouvoir de faire danser les morts! Les chats sont des ingrats: "Nourrissez un chien pendant trois jours, dit un proverbe japonais, il s'en souviendra pendant trois ans. Nourrissez un chat pendant trois ans, il vous oubliera en trois jours." Les chats sont malfaisants, ils lacèrent les nattes. Les chats sont des maudits: Eux seuls et les serpents venimeux ne pleurent pas la mort du Bouddha et n'entreront pas dans la bénédiction du Paradis.

Cependant, dans toute demeure occupée par une troupe de gueishas, on remarquera, au fond d'une alcôve, une image étrange, objet de leur vénération. Devant l'effigie, une lampe est allumée, l'encens monte, et des présents sont offerts de pain, de riz, de vin, de sucreries. Cette idole, quelquefois de terre, rarement en or, le plus communément en porcelaine, est celle d'un petit chat dressé sur son séant, à la patte étendue en un geste d'appel, d'où son nom: "Manékinéko" — le chat qui invite...

C'est le génie du bien, celui dont la puissance assure les chances de bonne fortune, la protection du riche, la faveur des donateurs de banquets... Ajoutons que, pour ceux qui connaissent l'âme de la "gueisha", celle-ci n'est elle-même que la parfaite image de ce dieu; comme lui, jeune, gracieuse, espiègle et jolie, douce aussi et caressante, mais cruelle par profession.

Le championnat du monde de la lutte

PADOUBNY, le fameux cosaque, a remporté le championnat du monde, à la lutte, en tombant Petersen, le 27 décembre dernier, après une heure et quelques minutes. Cette lutte était la dernière du grand tournoi entrepris pour le titre de champion lutteur de l'univers. Les luttes du championnat ont eu lieu en la salle du Casino de Paris. Organisées avec beaucoup de compétence, elles ont remporté un franc succès. Inutile d'ajouter qu'elles ont présenté chaque fois les caractères de la plus absolue régularité et de la sincérité la plus grande.

Les athlètes de différents pays se sont mesurés tour à tour, déployant les plus merveilleuses qualités de sang-froid, d'énergie, de résistance et de beauté plastique.

La victoire est allée aux étrangers.

Deux Français se sont maintenus dans la finale: Laurent le Baucairois, qui connaît admirablement son métier, et Cazeaux, un nouveau venu qui, pour ses débuts à Paris, a très bien travaillé. A ce tandem il convient d'ajouter Anglio dit l'Effroyable, qui est certainement, avec Padoubny, l'homme le plus fort, au point de vue musculaire, de tout le lot de concurrents.

Bien que qualifié pour la finale, Ibrahim Saffi, le meilleur des trois Turcs engagés, n'a pas brillé au tout premier rang. Padoubny, le Cossaque, en revanche, est revenu à Paris tout autre qu'il était lorsqu'il y a paru pour la première fois.

Il met au service d'une vigueur exceptionnelle, une science de la lutte qu'il ignorait autrefois. C'est Hugues, de Paris, un



Nouroullah, le célèbre lutteur turc, qui vient de lancer un défi à tous les lutteurs de l'univers.

homme qui a un peu disparu de France et professe au Cercle athlétique fondé à Saint-Petersbourg par le comte de Beaurepaire, qui lui a appris à lutter. On peut juger que les leçons ont été bonnes et qu'il en a profité. Ce fut toujours pour Petersen, le vainqueur du championnat de 1903, l'adversaire le plus redoutable, le concurrent le plus qualifié au titre de champion remis en jeu. Bech Olsen, de qui furent nombreux les partisans, a régulièrement été tombé et retombé par Padoubny.

A l'heure actuelle, un homme se pose contre tous, c'est Nouroullah, véritable montagne humaine, que son poids et sa taille rendent intouchable. Yousof, son compatriote, qui périt dans le naufrage de "La Bourgogne", au large de New-York, alors qu'il rentrait en France, la ceinture garnie d'or, après une fructueuse saison aux Etats-Unis, le tomba

jadis. Des contestations s'élevèrent sur ce résultat. Un peu plus tard, Paul Pons, qui était dans sa plus belle forme, se rencontra victorieusement avec lui à Paris.

Il n'y a contre Nouroullah, plus communément appelé Nourlah, par une abréviation courante en France, pas de lutte possible, au sens sportif du mot. Les lutteurs les plus scientifiques et les plus forts s'unissent, s'épuisent contre cette masse vivante, qui, par la seule force d'inertie, peut opposer une résistance contre laquelle tous les efforts viennent se briser.

Padoubny reste l'homme le plus qualifié pour se rencontrer avec Nouroullah.

A l'heure présente, le défi est lancé à tous les lutteurs du monde.



Le champion Padoubny (russe) tombe Petersen, le champion de 1903.

Les jeux olympiques

LES jeux olympiques de 1906 promettent d'avoir beaucoup d'éclat. Le Comité qui l'organise a été constitué en vertu d'une loi de 1899, votée sous l'influence du grand succès des jeux célébrés pour la première fois en 1896. La Chambre en a assuré la célébration périodique à Athènes tous les quatre ans, en allouant au Comité des dotations et des fonds spéciaux.

Le Stade Panathénaique, dans lequel auront lieu les jeux athlétiques et gymnastiques, est celui d'Hérode Atticus, reconstruit tout entier en marbre pentélique d'après les restes antiques, de 1894 à 1905. Trois millions de francs ont pu être consacrés à cette restauration, grâce à la munificence d'un riche épirote, feu Georges Averoff. Le Stade peut contenir soixante mille spectateurs. Il existe, en outre, un tir grandiose et un grand vélodrome, qui sont les propriétés du Comité.

Le port du Pirée et le Phalère serviront pour les concours nautiques et la fête vénitienne qui sera organisée pendant les jeux.

Le Comité des Jeux Olympiques s'est assuré la coopération de diverses Commissions locales formées dans presque tous les pays d'Europe et aux Etats-Unis. La Commission d'Angleterre est présidée par le duc d'Argyll, celle d'Autriche par le comte Wilezek, celle de Danemark par Frilly-Hausen, celle de Cuba par M. Hector de Saavedra, celle d'Egypte par M. Em. Benakis, celle des Etats-Unis, dont M. Roosevelt a daigné accepter la présidence d'honneur, a pour président M. Casper Witney et pour secrétaire M. James E. Sullivan; celle de France, M. Dupuis, ancien ministre; celle d'Espagne, M. le marquis de Cabriana, celle de Norvège, M. Thomas Heltye, celle de Roumanie, M. Nicolas Boutécoulascou, celle Suisse, M. Aloïs Naville.



HOTEL PELOQUIN

POUR tous ceux qui aiment une promenade hors ville, aussi agréable qu'hygiénique, rien ne vaut mieux que de la faire en char électrique ou en traineau, à destination de l'Hotel Pelouquin, où l'excursion pourra se terminer par un petit souper fin dont cet hotel à la réputation.

A l'homme d'affaires surmené cela rendra des éons de jeunesse, de l'énergie et de la satisfaction. L'air vivifiant de Ahuntsic, d'un tel homme, fait un homme nouveau. Vite il oublie ses soucis et ses affaires et est heureux de vivre. Les étrangers qui visitent Montréal ne devraient pas manquer l'occasion de se promener à travers la plus belle partie de Montréal et de sa banlieue.

Arrangements spéciaux pour partis et clubs. — Spacieuses salles de classe et de banquets. — Pour des détails, faites visite ou écrivez à

J. B. Pelouquin,

AHUNTSIC, Qué. Propriétaire



Nous avons le stock le plus considérable au Canada, de

MEUBLES DE BUREAUX

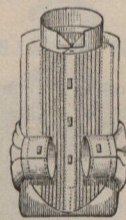
ainsi que de MEUBLES pour ECOLES, EGLISES, THEATRES et EDIFICES PUBLICS.

Nos Bureaux "EMPIRE" vous donneront satisfaction et laisseront à vos clients une impression favorable de votre bon goût.

Si vous contemplez quelques changements dans votre bureau, venez nous voir, ou écrivez-nous et nous vous fournirons des plans et estimés gratis.

CANADA OFFICE FURNITURE CO., 221, Rue St-Jacques, MONTREAL. Tel. Bell Main 1691

Avant d'acheter



vos articles de mercerie, nous vous conseillons de venir examiner notre assortiment complet et varié de

Chemises, Gants, Mouchors, Cravates, Parapluies, etc., etc.

Dernières nouveautés. Prix modiques.

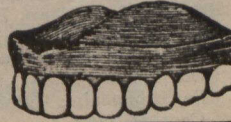
Bastien & Brunelle, 1341 rue St-Catherine

LA CURE DU DR. CHAGNON

CONTRE LA GRIPPE MAUX DE TETE, NEURALGIE, RHUMATISME, Etc. EST INFAILLIBLE

Si votre pharmacien n'en a pas, envoyez 25c. en timbre au Canada ou des E.-U., et vous en recevrez une boîte par le retour de la malle. CHAS. E. CHAGNON, Arctic, R. I.

Nos DENTS sont très belles, naturelles, garanties. Institut Dentaire Franco-Américain (Incorporé) 162, St-Denis, Montréal



# Simple rébus

## 37<sup>e</sup> Concours de l'Album Universel

Pour concourir il faut chercher; pour chercher il faut s'en donner la peine; pour s'en donner la peine il faut le vouloir, et ainsi mériter un des vingt jolis prix offerts et distribués chaque semaine aux concurrents, par l'Album Universel.

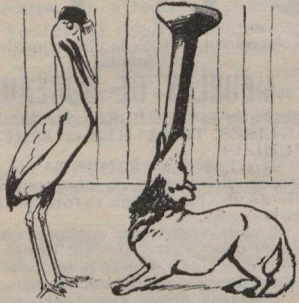
**NOTE IMPORTANTE** — Les enveloppes devront porter les mots 37<sup>e</sup> Concours, et nous parvenir au plus tard le 25 janvier.

### Notes explicatives.

Chaque figure de la vignette ci-contre représente un son, un mot, et l'ensemble renferme une grande vérité que, chers concurrents, avec un peu de patience, il vous sera facile de découvrir. Grands et petits, tout le monde a droit de prendre part à cet intéressant concours, qui nous amènera un grand nombre de bonnes réponses. A l'oeuvre donc, et surtout n'attendez pas au dernier moment pour envoyer vos noms, votre adresse et la solution, à l'Album Universel, 1961 rue Ste Catherine.

La solution du Concours 37<sup>e</sup> paraîtra dans un des numéros subséquents de notre Revue.

La solution du 33<sup>e</sup>me Concours porte un vrai tour de renard. Il fallait vraiment être un maître renard pour vider la carafe de cette façon-là. Beaucoup de concurrents, oubliant qu'ils avaient affaire à un "détrousseur" de poulaillers, ont passé à côté de la question, hélas! Les uns ont fait bravement briser la carafe, les autres, non moins bravement nous ont représenté Sire Renard plongeant une patte jusqu'au fond de la carafe, comme si cette patte eût été une paire de pincettes; mais les plus avisés sont, sans contredit, ceux qui ont attribué au croqueur de poulets une langue assez longue et assez pointue pour atteindre et piquer dans la carafe les menus et friands morceaux de viande que dame Cigogne y avait placés. Et que dites-vous de l'idée de faire plonger la queue du renard à travers le goulot? Quel renard, mes amis! un vrai renard des Montagnes Rocheuses ou des Adirondacks!



Solution du 33<sup>e</sup>me Concours :

Ont bien répondu les rares concurrents dont les noms suivent :

Mme T. Demers, Ste Martine; J.-B. Leclaire, Lachine Locks; Mlle Bertha Allard, Robitaille; Mlle Mathilde Théard, 1439 rue Marais, Nouvelle-Orléans, Louisiane; Mlle Alice Beaudoin, Ste Anne de la Pérade.

### ECHANGE DE CARTES POSTALES

Les personnes dont les noms suivent feraient avec plaisir échange de cartes postales illustrées, avec monde entier :

#### Canada.

- J. O. Léger, 1576 rue Ontario, Montréal. — Vues de villes.
- Mlle Alice Giroux, 1556 Ste Catherine, Montréal. — Fantaisies seulement, timbre côté vue.
- Mlle Noémie Perron, St Hyacinthe, P. Q.
- Mlle Bernadette Dion, 6 Haldimond, Hauteville, Québec. — Vues et fantaisies; réponse prompte et assurée.
- Mlle Gabrielle Giguère, Buckingham, Qué., boîte 119.
- Mlle Eveline Dion, Hôtel St Louis, Québec. — Vues et fantaisies; réponse prompte et assurée.
- Aurélius Houde, Deschailions, Co. Lotbinière.
- Mlle Rosa Gray, 96 avenue Laurier, Hull.
- J. E. Poitras, 185 rue Massue, St Sauveur, Québec. — Correspondances anglaise et française, sténographique (Duployé).

#### France.

Emile Joly, 162<sup>e</sup>me d'Infanterie, 9<sup>e</sup>me Compagnie, Verdun, Meuse.

#### Etats-Unis.

- Mlle Berthe de Montrevel, 49 Fourth St., Auburn, Me. — Vues des pays étrangers.
- Mme Delph. Duteau, 74 Ledge St., Central Falls.
- Mlle Annie Sans-Souci, 111 Washington St., Central Falls.
- Mlle Alphonsine Chouinard, 8 Ashley St., Central Falls.



- Mlle Isidora Dallaire, 46 Lilley ave., Lowell, Mass. — Vues et séries; timbre côté vue.
- Mlle Yvonne Duteau, No 48 rue Sylvain, Central Falls. — Enverra des vues de Pawtucket, Providence et Central Falls.
- Mlle Exilda Pion, 307 West 6th St., Lowell, Mass. — Correspondance anglaise et française; réponse prompte et assurée.
- Mlle Anna Ouellette, 199 Park St., Lewiston. — Fantaisies acceptées; vues préférées.
- Mlle Laurette Goulet, 41 Falls St., Central Falls. — Enverra cartes de Providence, Pawtucket et Central Falls.
- L. Jodoin, 43 Perkins St., Salem, Mass. — Vues, fantaisies et séries; timbre côté vue; réponse assurée et prompte.
- Mlle Blanche Leclerc, 23 Salem St., Salem, Mass. — Vues et fantaisies, anglais et français.

### Notes aux échangistes.

Une fois pour toutes, nous rappelons à nos nombreux lecteurs que l'Album Universel, sous la rubrique: "Echange de cartes postales illustrées", n'insère que les demandes strictement conformes à la formule ordinaire.

### L'astucieux Bob

— Ici, Bob, ici, s'écria Mlle Aurore! Mais Bob ne broncha pas plus que si Mlle Aurore ne l'eût pas interpellé. Bob était un carlin grassouillet et replet qui coulait des jours heureux en la compagnie d'une vieille fille qui l'adorait: Mlle Aurore, celle-là même dont il méprisait si parfaitement les appels, contrairement à ses habitudes de parfaite obéissance. Quel était donc le motif qui faisait ainsi sortir de son caractère Bob, si soumis d'ordinaire? Ma foi, cela était bien simple à deviner lorsque l'on jetait les yeux sur le banc qui faisait face à la fenêtre sur laquelle Bob avait pris place. Une alléchante pâtisserie, un gâteau savoureux et doré à point, s'étalait en effet sur ce banc. Le petit pâtissier qui l'avait déposé là était occupé pour le moment à consulter le résultat des Courses en compagnie d'un jeune télégraphiste de ses amis. Sa manne ainsi placée était ses trésors sous la gueule gourmande du brave Bob, qui ne pouvait se lasser de considérer ce trésor lointain.

Dans son étroite cervelle de carlin, Bob recherchait le moyen d'arriver jusqu'à l'objet de sa convoitise et n'en trouvait aucun. Renonçant à lui faire quitter la faction qu'il montait ainsi à la fenêtre, Mlle Aurore abandonna Bob à ses méditations gourmandes et s'en fut jusqu'à sa cuisine. Et le pauvre chien se plongeait de plus belle dans sa contemplation!

A cet instant, M. Letourteau, sa jeune femme et leurs trois enfants, de passage à Montréal, se trouvaient précisément sous la fenêtre de Mlle Aurore.

Soucieux d'admirer les splendeurs de la métropole, ces braves "habitants" allaient tranquillement par les rues, bien rangés sur une seule ligne: par rang de taille; M. Letourteau, le premier,

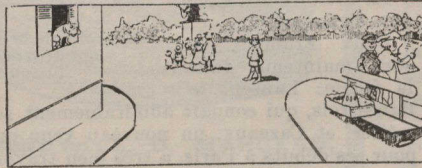
en sa qualité de chef de famille; puis son épouse, leur fille aînée, Agathe, et les deux petits derniers, Jules et Sosthène.

— Mes enfants, ouvrez bien les yeux, disait M. Letourteau, nous ne sommes à Montréal que pour deux jours; il s'agit de ne pas perdre notre temps. Vous venez de voir la statue de M. de Maisonneuve, et je vais vous conduire maintenant admirer la place Viger; il faut que nous puissions dire en rentrant chez nous que nous connaissons à présent Montréal sur le bout du doigt.

Mme Letourteau approuvait ces sages paroles en personne qui juge que, lorsqu'on dépense une piastre par jour pour se payer du bon temps et voir les curiosités de la métropole, il est, en effet, absolument indispensable d'en avoir pour son argent.

Mlle Agathe, qui avait imprudemment serré son corset, pour montrer aux Montréalais qu'on peut avoir une taille fine ailleurs qu'à Montréal, ne disait rien, car elle se sentait fort mal à l'aise.

Le jeune Jules trouvait que Montréal c'était bien grand, mais que ça ne valait pas le verger du père Thomas, où il volait de si



Bob recherchait le moyen d'arriver jusqu'au gâteau

bonnes pommes, et le petit Sosthène promenait ses mains sales sur le beau tablier dont l'avait orné sa mère.

\* \* \*

D'un coup d'oeil majestueux, M. Letourteau admirait le spectacle de sa famille ainsi rangée, et s'appretait à vanter les beautés de la métropole lorsque, soudain, il ressentit sur son chapeau une assez violente secousse, comme si quelqu'un, légèrement, y posait le pied. Le couvre-chef de notre voyageur s'inclina sur sa gauche et son propriétaire n'eut que le temps d'y porter la main pour lui éviter de choir dans le ruisseau.



La famille Letourteau passait devant la fenêtre

Quel était donc ce phénomène qui venait si brusquement de troubler la tranquillité de ces paisibles promeneurs?

Ma foi, la chose était bien simple! Bob, en voyant passer devant lui cette file de promeneurs, de tailles de moins en moins élevées, avait eu la pensée soudaine de mettre à profit cette espèce d'escalier improvisé que lui envoyait la Providence pour arriver jusqu'au gâteau qu'il convoitait; sans hésiter, il s'était élancé sur la tête de M. Letourteau, puis sur celle de son épouse, et ainsi de suite jusqu'à la pâtisserie. Revenus de leur stupeur, les Letourteau se mirent à pousser des cris de paon qui firent se retourner le pâtissier: Bob



Bob avait mis à profit cet escalier improvisé

s'enfuit avec le gâteau; Mlle Aurore accourut à sa fenêtre et dut, pour calmer le scandale causé par son carlin chéri, indemniser largement le pâtissier et inviter à dîner les Letourteau, qui racontèrent leur aventure à leurs voisins, dès qu'ils furent rentrés chez eux.

Eh bien, vous me croirez si vous voulez, mais personne ne voulut y ajouter foi, et les Letourteau passent depuis ce jour-là pour des farceurs "qui veulent épater le monde parce qu'ils sont allés à Montréal".

Et, ainsi, la vérité est une fois de plus moins facile à croire que les histoires à dormir debout que contentent les farceurs.

## Au pays du soleil



Pour tous les âges, tous les climats, toutes les heures du jour; pour faire oublier tous les petits désagréments de la vie, donner la bonne humeur, rendre la digestion facile, le teint rose, les dents blanches, les lèvres comme du corail, la

## GOMME à MACHER

À LA PEPSINE

## MENTHAL BODE

## CESSEZ DE BOIRE

L'ivrognerie est une maladie que mon traitement guérira infailliblement.

Mon traitement a pour but de faire disparaître cette irritation et ce désir insatiable de l'alcool qui en découle en lui substituant peu à peu un remède souverain qui adoucit et guérit.

J'ai placé ce traitement à la portée de toutes les bourses et si, comme je l'espère, vous voulez vous débarrasser de cette terrible maladie, cause de tant de malheurs et d'insuccès dans la vie, écrivez-moi ou venez me voir, de 9 à 10 hrs a.m. et de 4 à 9 p.m., à mon bureau.

DR. B. THERIEN, Médecin-pharmacien, 1313, rue St-Denis, MONTREAL



## LE MUSEE

1836 1/2 RUE STE-CATHERINE

CARTES POSTALES en gros et en détail. 100,000 à choisir

Pour les Fêtes, nous donnons gratis un magnifique album, pour tout achat de \$1.00. Timbres et mandat-poste acceptés.

CHAS. VEZINA, Jr. Tél. Bell, Est 1637



## Nouvelle Lumière PEERLESS

La seule lumière brillante et économique du siècle, simple, sûre et artistique.

Prix réduits 35, 50, 75c et \$1.00 Location \$1.25 par année. Gazeliers et Electroliers à prix réduits. Installation de fils électriques.

THE PEERLESS GAS LIGHT CO., Ltée.

Tél. Bell Est 3705 — 225, rue Saint-Laurent, MONTREAL

## PATENTES Obtenues Promptement

Avez-vous une idée? Si oui, Demandez le GUIDE DE L'INVENTEUR qui vous sera envoyé gratis par MARION & MARION, Ingénieurs-Conseils. Bureaux: Edifice New-York Life, Montréal et 907 G Street, Washington, D. C.



# Le cri de l'abîme

LES Anglais occupaient la crête de la montagne d'Alcoba, entre le couvent de Busaco et la gorge, et ils dominaient entièrement le camp des Français. La position paraissait imprenable; il fallait cependant l'attaquer.

Le 27 de septembre, Ney fit éclater les trompettes et donna le branle aux tambours!

Cette position gardait la montagne, et s'enlevait en plein ciel, enveloppée de gouffres.

Au bout d'une heure, sans qu'on eût pu deviner quelles ailes gigantesques avaient porté quatre mille hommes si haut, le maréchal et deux régiments de grenadiers apparurent à vingt pas des Anglais!

Aussitôt les gueules des canons s'ouvrirent, et les rouges mitrailles s'envolèrent vers les colonnes françaises! Haletants, Ney et ses troupes tombaient contre les affûts, s'écrasaient dans les flammes, fondaient sous les fumées, s'élançaient, croulaient, et surgis de nouveau, hardis comme des cibles, ressuscitaient écharpés à la pointe des fusils anglais! Pendant l'assaut, trois cents hommes étaient morts; l'attaque en supprima cinq cents. Ils tombaient par grappes lourdes, mais derrière eux, d'autres soldats accouraient, butaient, faisaient place à d'autres... A la fin, les canons se turent, égossés; la ligne ennemie frissonna, et les canonniers roux, les hauts carabiniers anglais s'enfuirent.

—En avant! cria le maréchal.

On se mit à leur poursuite sur le plateau; — mais soudain la terre trembla... un grand pan de terrain se fendit, et lancée en plein vertige, une masse effroyable d'hommes, dont mille Anglais et quatre cents Français fit la culbute on ne sait en quel abîme! Les combattants qui restaient n'entendirent qu'une vaste clameur, une fugitive et sifflante lamentation lointaine... puis plus rien ne demeura sur la montagne que l'espèce d'écho d'une huée sourde, — et l'épouvante, le silence, des troupes atterrées qui reculaient.

\* \* \*

Vers trois heures du soir, un parlementaire anglais descendit d'Alcoba, se fit indiquer la demeure du maréchal, et alla prévenir Ney que Wellington désirait lui parler au sujet de la catastrophe du matin.

Alors seulement, Ney parut se réveiller. Depuis le combat, il vivait dans une hallucinante stupeur, et son domestique, installé devant la tente, ne laissait plus entrer personne. Il se leva enfin, et se fit appeler le chef du 2ème corps :

—Reynier, tu vas me suivre. Commande un capitaine et une compagnie.

Le général s'inclina; et une minute après, la troupe gravit la montagne.

La-haut, Wellington attendait, pâle encore, entouré de ses officiers.

—Monsieur le maréchal, dit-il d'une voix rapide, vous devez être autant que moi intéressé à la vie des braves gens qui sont tombés dans le gouffre de l'Alcoba, ce matin. Il n'existe plus d'ennemis, à cette heure, mais des malheureux.

Ney s'avança, et les deux chefs se serrèrent la main.

—Il faut immédiatement leur porter nos secours!

—Nous aurions dû le faire plus tôt, dit le maréchal, mais l'épouvante m'a glacé les idées; c'est la première fois de ma vie que j'ai peur.

En causant ainsi, les généraux et leurs suites s'étaient arrêtés devant le gouffre. Un entonnoir de rochers, dont le soleil brûlait l'ouverture, se dilatait à la surface du plateau, comme un immense bâillement, et creusant la montagne, s'enfonçait droit dans la terre, en de nocturnes profondeurs. Ney, Wellington et les officiers se penchèrent... De cette gueule affreuse, toujours tendue, sans cesse ouverte, immobile et insensible, surgissait une trombe de vent froid. Les têtes en furent fouettées.

—Il faut y faire descendre quelqu'un, dit simplement le maréchal.

Wellington frissonna, et quelques visages, dans l'état-major anglais, pâlirent.

Ney, homme d'action, se retourna.

—Des cordes, commanda-t-il. Capitaine, avez-vous "un homme"?

—Oui, maréchal.

—Faites-le venir.

—Le capitaine "regarda" sa troupe, et un grenadier sortit.

—Il fera de son mieux; c'est un Basque, dit l'officier en le présentant.

Le soldat enleva son uniforme, se lia les reins, lança dans une grimace un rapide et comique salut à son capitaine, et la corde se délia. On le vit un moment descendre le talus, avec sa culotte de grenadier, un fort bâton dans le poing, — et au bout d'une minute il s'évanouit dans le noir... Là, on lui cria :

—Ça marche ?

—Oui, lâchez la corde...

Alors, un Anglais voulut descendre aussi. C'était un montagnard. Wellington le proposa.

—Non, dit le maréchal, votre Ecossais pourrait cogner mon homme en chemin. Or, celui qui est parti à mauvaise tête; il en profiterait pour attaquer, et nos deux hommes se battraient suspendus par nos cordes sur le gouffre. Au lieu d'avoir des renseignements, nous remonterions deux cadavres.

Wellington ne répondit pas. La descente se faisait rude; la corde flottait...

—Ce sont des arbres, des rochers qui l'arrêtent, fit un officier.

On cria :

—Hoop!

La corde se tendit, et une voix déjà lointaine s'élança de l'abîme.

—Je ne vois rien... lâchez...

Un mystérieux frisson secouait la corde. Quatre officiers rangés à la file en faisaient glisser un bout de temps en temps. Ça ne marchait pas vite. L'homme, en bas, n'y voyait qu'avec ses mains, et se tortillait sans doute en pleines ténèbres...

—Hoop! hola! crièrent ensemble les grenadiers.

De plus en plus basse, élargie, assourdie comme un écho de bourdon, une clameur s'exhala du gouffre :

—Enc... ore, lâch... ez!...

Il y eut un autre arrêt. Sans rien qui pesât "au bout de lui", le câble s'étala en vagues spirales, puis redevint rigide. Alors on ne lâcha que quelques mètres, — mais, impatient, Wellington se retourna :

—Qu'on aille chercher le moine.

Un major s'écarta et revint suivi d'un Minime.

—Monsieur le maréchal, dit Wellington, voici un religieux qui pourrait nous dire s'il existe sur un des flancs de l'Alcoba une "issue" dont nous puissions nous servir pour sauver plus promptement nos hommes. J'ai arrêté ce moine ce matin.

—Interrogez-le, dit Ney.

—Mon père, dit aussitôt Wellington, parlez-vous le français?

Le Minime dit "oui" d'un signe. Il avait penché le cou, et sa tête, maigre et pelée, aux longs yeux caves, s'avança comme celle d'un gypaète.

—Vous êtes du pays; vous devez connaître l'Alcoba.

La tête du moine s'avança encore :

—Oui, fit-il.

A ce moment, les soldats qui tenaient la corde sentirent comme un vide au bout de leurs bras. L'homme ne pesait plus...

—Hoop! ho... ooo! crièrent vingt gorges.

Il y eut un silence, et un fil de voix que les oreilles tendres saisissaient à peine au passage arriva jusqu'à la gueule du trou :

—Enc... oore... lâch... eez...

Le moine n'avait rien entendu. Wellington lui dit alors :

—Mon père, un malheur est arrivé. Ce matin, quatre mille hommes se battaient à l'endroit où vous êtes. Soudain, la masse de terre où ces braves se poursuivaient s'est écrasée sous leurs pas, et une foule a été précipitée dans cet abîme.

—Quatre cents des miens, fit Ney.

—Mille des nôtres, dit Wellington. Y a-t-il un moyen de les retrouver, d'en sauver quelques-uns ?

D'un identique mouvement, ils levèrent la tête, comme s'ils eussent voulu accaparer, chacun pour les siens, la bienheureuse réponse du moine, — mais ils virent ceci d'effrayant : la taille du moine s'était abattue, et dans les plis amples de son froc, à genoux sur la terre, il pria "déjà" et se lamentait en silence, courbé en deux, pantelant d'horreur, la tête scellée à ses poings joints, le regard en bas, dans le plus profond de l'abîme.

—C'est donc fini?... murmura un officier.

Ney eut un tremblement, pivota sur ses grosses bottes, et fit un signe... Cinquante voix hurlèrent ensemble :

—Hoo... la... a!...

On avait "défilé" quatre cents mètres de corde, et il n'en restait qu'un dernier paquet, dix mètres au plus. On écouta... et au bout d'un instant, pénibles, cinq ou six mots arrivèrent à la clarté du grand jour :

—J'entends... maintenant... ant... Descendez la co... orde!...

On en lâcha quelques mètres; il y eut un nouvel arrêt. Les souffles se turent dans les poitrines, et d'autres mots, du fond de la terre, s'en vinrent effleurer le bord du plateau :

—...entends... voix d'hommes... mais loin... loi... oin... un cri, même cri toujou... ours... Descendez enco... o... ore...

On abandonna les derniers mètres, et on lia le câble à un poteau; puis quelque chose de brûlant sécha les gosiers; la voix, au bout d'une grande minute, monta :

—... plus possible d'avanc... encore cri... On cri... i... ie...

Une bouffée de vent coupa la voix. Ce

que clamait l'homme se mêlait aux grondements de l'on ne sait quelle autre voix, qui était celle de l'ombre, du rien, du vide... Ney se pencha, hurlant :

—Grenadier! Que criet-on? Qu'entends-tu?...

Cent voix reprirent, comme un seul tonnerre :

—Qu'entends-tu?...

Le formidable orage fit un plongeon dans le gouffre. Les parois se le lançaient à la face, accrochaient la clameur au passage, la rejetaient en bas comme à coup de gifles! — Puis, il y eut un silence; toutes les figures s'étaient penchées autour du moine en prières, comme dans les cathédrales, au moment où le prêtre élève l'Hostie trois fois sainte... Ce qui allait monter de l'abîme était la réponse de l'éternel, de l'inexprimable, et, en effet, sans doute, l'homme suspendu entendit, car longtemps après avoir écouté, sa voix spectrale, souffle de tout accent, renvoya du fond de l'abîme ces quatre mots éperdus :

—J'entends... J'entends crier : VIVE L'EMPEREUR!...

GEORGES d'ESPARBES.

## La revanche des Sioux

LES Indiens du Canada ont la passion des courses. Ce sont plutôt des tournois où l'honneur de plusieurs tribus est engagé, comme j'eus souvent l'occasion de le constater pendant mes excursions dans le Nord-Ouest canadien.

Je me trouvais un jour en visite au Fort Lassale, centre administratif d'un vaste territoire, réservé aux débris des Indiens Sélèches et des Sioux, lorsque l'agent du gouvernement canadien, M. Lamour, m'invita à assister à la distribution trimestrielle de vivres et de vêtements, qui devait être suivie de courses, selon l'usage.

Depuis la veille, plus de quatre cents "braves", autant de "squaws", et un millier d'enfants de tous âges, étaient campés sous leurs "tepees" autour du fort, attendant la distribution. Les Sélèches, vêtus de noir, avec quelques galons blancs sur les manches, étaient surtout reconnaissables par les trois plumes d'aigle piquées dans leurs tresses épaisses. Les Sioux se distinguaient par leurs splendides couronnes de plumes blanches, par leur haute stature, par leurs attitudes majestueuses.

Dès le matin du grand jour, je crus que les deux tribus allaient en venir aux mains. Fiers de leurs dernières victoires, les Sélèches s'approchaient du campement des Sioux et lançaient leurs défis en un mauvais jargon anglais :

—"You come ere, dogs. I lick you!"

—"You no good. You fool!" ricanaient un autre, en bravant du geste et du regard les Sioux impassibles.

Avec des hurlements fous, trente guerriers sélèches se sont alignés devant le fort; leurs chevaux à demi-dressés, sans selle ni couverture, sans autre harnais qu'une bride, dansent sur place, impatients de bondir en avant. Selon l'usage, l'agent, qui remplit les fonctions d'arbitre, a crié à haute voix, en un anglais mêlé de mots indiens :

—"Tous les coureurs sont-ils présents? Il n'y a pas de tricherie?"

Les yeux sur sa montre, il laisse passer quelques minutes, répète la phrase traditionnelle, et lève déjà le revolver qui va donner le signal du départ, lorsqu'un bruit de voix, qui acclament ou qui vocifèrent, l'arrête: Main-de-Pierre vient de surgir de la foule, monté sur Pieds-Noirs.

Malgré leur mauvais vouloir, les Sélèches ont dû faire une place au nouveau venu; l'agent a tiré; les chevaux, enlevés par leurs cavaliers, bondissent et s'élancent. D'un coup d'oeil, les Indiens avaient compris quel adversaire redoutable venait d'entrer en lice; pour assurer la victoire d'un homme de leur tribu, ils ont recours à cette tactique: ils s'efforcent de mettre Pieds-Noirs dans l'impossibilité d'achever la course, en jetant leurs montures sur lui, au risque de se casser eux-mêmes quelques membres.

Sans que Main-de-Pierre eût à le stimuler, le vaillant cheval prouva aux Indiens, dès la première attaque, qu'ils jouaient un jeu dangereux: évitant le choc par un écart brusque, il envoyait une ruade terrible dans le flanc du cheval lancé contre lui. D'un bond extraordinaire, il se séparait aussitôt du groupe de ses adversaires, et, ventre à terre, filait vers le but...

Selon le code indien, les chevaux qui avaient participé à la course devenaient la propriété de la tribu victorieuse, et l'on peut juger si Main-de-Pierre et Pieds-Noirs furent fêtés au camp des Sioux, enrichis par un butin aussi inespéré.

J. LUCINDE.

## Calmez ces douleurs

Une seule application de  
**NERVOL**

sera suffisante pour guérir

Maux de Dents,  
Maux de Tête, Névralgies,  
Sciaticque, etc.

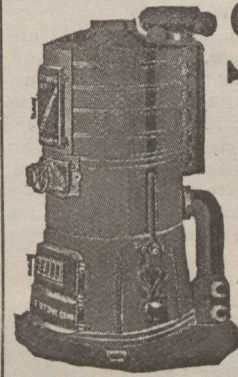
En vente chez tous les pharmaciens. Expédié franc de port sur réception de 25c

John T. LYONS  
8 Bleury, Montréal



## La fournaise à eau chaude

# "Nouvelle Star"



possède de grands avantages sur toutes autres fournaises. Ses sections ont un tiers de surface chauffante de plus qu'aucune autre.

L'eau y étant divisée en plusieurs parties se réchauffant beaucoup plus vite et avec économie. Elle est pourvue d'une grille pour sasser les cendres, et d'un syphon pour chauffer à son niveau.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE

## The Star Iron Co'y.,

Limited

593, rue Craig, Montréal

## FERDINAND MORETTI

TAILLEUR FASHIONABLE

IMPORTATIONS DIRECTES d'Europe, des étoffes les plus nouvelles et de la plus indiscutable élégance

COUPE GARANTIE

Téléphone Bell  
MAIN 2681

1658 rue Notre-Dame  
(2 portes de la cote St-Lambert)



## Mères, ne laissez pas tousser vos enfants

Donnez-leur le

## Sirop du Dr Kinot

Composé d'huile de Foie de Morue et des meilleurs expectorants connus.

Et ils guériront certainement. Soyez sans crainte, car le Sirop du Dr Kinot ne contient aucun narcotique; pas d'Opium, de Chloroforme ni de Chloral. Il est doux à prendre et guérit promptement.

En vente partout 35 cts le flacon

LAPORTE, MARTIN & Cie, - Montréal

Distributeurs généraux



## Tout connaisseur

Vous dira que le meilleur tabac canadien naturel haché est emballé par

## VALIQUETTE

Cinq qualités. Pour tous les goûts

Nos. 40, 50, 60, 80 et 100, désignant le prix de la livre. Echantillons du No. 100 envoyé sur réception de 25c, autres numéros 12c. — T. Théo.

Valiquette, 1735 Rue Ste-Catherine, Montréal



## Nécrologie

Décès survenus à Montréal dans la semaine finissant le 31 décembre.

Dumphy, Dme John, née Buckley, 26 ans.  
Bériault, Vve Pierre, née Léger, 82 ans.  
Coutiard, Marcelline, 50 ans.  
Cinq-Mars, Jean-Bte, 22 ans.  
Chagnon, Dme C. P., née Décarie, 49 ans.  
Sweett, William, 36 ans.  
Lefebvre, Vve Cyrille, née Cousineau, 82 ans.  
Hussay, John, 28 ans.  
Rivest, Dme Edmond, née Beauchamp, 38 ans.  
Beauvais, Joseph, 78 ans.  
Brien, Frs.-Alexandre, 67 ans.  
Malette, Louis, 71 ans.  
Brady, Patrick, 35 ans.  
Côté, Pierre-Edouard, 46 ans.  
Labelle, Joseph, 96 ans.  
Gignac, Euchariste, 43 ans.  
McDermott, Dme Jos., née Moore, 27 ans.  
Doherty, Dme Michael, née Fernand, 34 ans.  
Dumas, David C., 74 ans.  
Thibault, François, 61 ans.  
Boutin, Marie-Anne, 17 ans.  
Désève, Dme Alph., née Malouin, 61 ans.  
Gendron, Dme Israel, née Lallier, 25 ans.  
Hay, Vve Marcelin, née Pilotte, 78 ans.  
Casavant, Dme John, née Lizotte, 60 ans.  
St Onge, Martine, 76 ans.  
Boyle, Vve Michael, née Dougherty, 73 ans.  
Curtin, Annie, 64 ans.  
Buchette, Vve Pierre, née Duplessis, 85 ans.  
O'Reilly, Dme John, née Gannon, 60 ans.  
Flynn, William, 57 ans.  
Riipel, Joseph, 71 ans.  
Lajoie, Denis, 22 ans.  
Palin, Jean, 28 ans.  
Tremblay, Delphida, 58 ans.  
Généreux, Georges, 75 ans.  
Gratton, Herménégilde, 64 ans.  
Favreau, Dme F.-X., née Daignault, 48 ans.  
McGuire, Dme John, née Carroll, 48 ans.  
Guibord, Dme Siméon, née Vaillancourt, 27 ans.  
Ouellette, Hector, 16 ans.  
Chartrand, Joseph, 55 ans.  
Bilodeau, Dme Léon, née Dulude, 27 ans.  
Bissonnette, Joseph, 63 ans.

X

## Un filtre moderne

(Suite)

A cette fin, l'ouvrier chargé de ce soin, devra chausser de grandes sandales de bois, longues de 18 pouces et larges de 6, au moyen desquelles il glissera sur la surface, unie et mouillée des matières filtrantes du bassin, sans en attaquer la consistance.

Le filtre de Washington est un des plus considérables qui existent dans le monde entier, et c'est sans contredit un modèle du genre. Sa construction a coûté \$3,000,000 : une bagatelle. Si les citoyens de Montréal sont enfin convaincus de l'urgence d'apporter au système d'approvisionnement d'eau de notre ville une amélioration semblable, les millions que nous devrions consacrer à une aussi vaste entreprise seront bien placés, puisqu'il s'agit de détourner de notre population les dangers qui la menacent sous forme d'épidémies de toutes sortes.

Y a-t-il sérieusement lieu d'hésiter ? Nous ne le croyons pas, et la question de la construction d'un filtre municipal devrait d'ores et déjà être inscrite au programme des élections du 2 février prochain.

Qu'on ne nous oppose pas l'objection des fortes dépenses à encourir de ce chef; il y a, ma foi, trop longtemps qu'on invoque la pénurie du trésor public, à l'encontre des grandes améliorations qui s'imposent dans les divers services publics.

Une grande ville se doit d'assurer la sécurité de ses habitants, et Montréal, avec ses quatre millions de revenus par année, est au moins capable de servir de l'eau claire aux citoyens, qui paient actuellement trop cher les toxiques qu'on leur vend.

Les analystes-experts, que la ville a chargés du soin d'étudier le problème de la défecuosité de notre approvisionnement d'eau, et de le résoudre, ont fait de cette question de la construction d'un filtre une question vitale, au double point de vue de l'économie domestique et de l'hygiène publique, et c'est maintenant aux autorités, qui ont sollicité cette information, qu'incombe le devoir d'agir. Tout retard apporté à l'exécution de cet important travail, tout faux-fuyant, toute hésitation sera considéré comme le fait d'une administration aveugle ou incompétente.

Il appartient à chaque citoyen, à chaque contribuable de la cité de Montréal, de réclamer cette réforme, et les moyens de l'obtenir sont à la portée de tous.

## L'invincible Satan

(SPORT AMERICAIN)

Il y a quelques années, visitant l'Amérique, je remontais le Mississipi en steambot. Le capitaine de ce bateau était une vieille connaissance: qui ne connaît pas Herbert Satchell, le vieux loup de mer, qui a roulé sa bosse dans tous les océans ?

Vaincu par l'âge et les campagnes sans nombre, il a pris ses invalides; mais son métier lui tient trop à coeur. Il a vécu, il mourra sur un navire. C'est pourquoi ce vieux coureur des mers est devenu marin d'eau douce...

Herbert Satchell a, comme nous disons en France, "bourlingué" dans les cinq parties du monde; flibustier, négrier, paisible officier au long cours, corsaire, marin de guerre, il connaît toutes les roueries de la mer et... des matelots.

C'est plaisir que de lui faire conter ses exploits ou ses farces; car il a encore bonne mémoire et, dit-il, "son armoire aux souvenirs est bien garnie".

Il est de tradition d'inviter Herbert Satchell à narrer quelque'une de ses aventures, et jamais notre ami ne se fait prier.

Voici ce qu'il nous raconta ce soir-là, avec sa verve habituelle, tandis que nous prenions le frais sur le pont.

Vers 1860, j'avais trente ans et commandais le "Niagara", un joli brick de vingt-cinq hommes d'équipage.

Nous avions jeté l'ancre à la Havane, et, en attendant son chargement, mon brave "Niagara" se berçait nonchalamment au gré des flots sous les canons de la citadelle du Morro.

C'était un beau matin de dimanche, jour de fête et de divertissements de toutes sortes. On avait annoncé un combat de coqs, véritable tournoi où pourraient prendre part des combattants de toutes races, quelle que fût la nationalité et l'état social de leurs propriétaires.

Espagnols, créoles, métis, mulâtres et nègres s'étaient donnés rendez-vous de tous les points de l'île. Chacun, avec son animal favori sous le bras, avait pris la route du champ clos.

Je me disposais à aller assister au tournoi, — histoire de tuer le temps, — et j'avais déjà fait armer le canot qui me conduirait dans l'île, quand mon maître d'équipage, Willy Gloucester, s'approcha de moi :

— Commandant, la permission de descendre à terre ?

— Vous savez bien, Will, que la toilette du bateau n'est pas terminée ? A moins que vous n'ayez quelque bonne raison...

— Voici: je possède un grand oiseau de combat, dressé à souhait, et je voudrais l'opposer au meilleur coq de l'île. Le succès est assuré, et nous montrerons ainsi à ces espèces de moricauds la supériorité des Américains en tout, même en fait de coqs...

— Mais quel est cet oiseau ? Etes-vous bien sûr de ses qualités ? Vous savez que les coqs de Cuba sont les meilleurs du monde entier ?

— Soye sans crainte, commandant. Mon oiseau n'a jamais été battu, quoique cependant, dans sa carrière déjà longue, il ait eu d'autres ennemis plus dangereux à combattre. Et puis, autant parler franc, nous sommes tellement sûrs de la victoire que nous voudrions faire un gros enjeu, quelques camarades et moi...

— Soit! dis-je, enfin, allez à terre, mais pas de rixe...

Willy remercia, et fait demi-tour. En quelques minutes la yole est à l'eau; une douzaine de matelots embarquent, soulevant vigoureusement, nous abordons ensemble...

Le maître d'équipage tient à la main un sac :

— C'est ton oiseau qui est là-dedans ?

— Oui, commandant. Il lui faut de l'obscurité et pas de distractions...

Willy fait cette réponse, moitié sérieux, moitié rieur; je flaire une mauvaise farce...

— Bah! me dis-je, ces treize gaillards sont de taille à se défendre; voyons la fin de l'aventure...

Une demi-heure plus tard, quand je pénétrai dans l'enceinte, mes hommes étaient déjà assis sur les gradins de l'amphithéâtre. Une foule des plus hétéroclites était assemblée là. Des hommes et des femmes de toutes nuances, depuis l'ébène jusqu'au blanc sale, fumant d'énormes cigares ou grignotant à qui mieux mieux des bananes, des cannes à sucre, des oranges, des bergamottes, des mangues, des ananas, bavardaient et criaient tous à la fois.

Chacun vantait les mérites de sa bête. Déjà des paris s'engageaient. Tous attendaient avec impatience le commencement des luttes...

Enfin, le signal est donné, un beau coq est présenté au public et mis en face de son adversaire.

Tous deux, comme d'ailleurs ceux qui vont les suivre, portent des noms aussi glorieux que leur plumage est éclatant. L'histoire ancienne et la moderne ont été mises au pillage, sans souci des anachronismes.

Jules-César combat d'abord avec Frédéric-Barberousse; le Duc-de-Wellington et Léonidas leur succèdent. Puis vient le tour de Fernand-Cortès, qui met à mort, sans gloire, un Duquesclin poltron.

Enfin, Lord Byron et Don-Quichotte sont aux prises, à la honte de la vieille Espagne, car le héros de Cervantès rougit bientôt de son sang le sable de l'arène.

Cocorico! Cocorico! Voici le fougueux Cicéron qui, en souvenir peut-être de son illustre patron, déploie une éloquence monotone qui rappelle de trop loin l'orateur des "Catilinaires", ce qui n'empêche pas l'urenne de lui administrer une sévère leçon...

Après ces joutes, le public commence à se lasser. Il faudrait un spectacle bien attrayant pour ranimer l'intérêt défaillant.

Alors un créole descend dans le cirque:

— Coeur-de-Lion réclame sa part de gloire! dit-il. Il est l'invaincu, et peut lutter sans effort contre tout ce qui porte des ailes dans l'île.

— J'appuie le défi d'un enjeu de cinquante doublons, affirme un vieil hidalgo...

— Dans ces conditions, intervient Willy Gloucester, puis-je opposer à votre champion un oiseau singulier? Je l'ai là, dans mon sac...

— Contre tout ce qui a des ailes, voilà dans quels termes j'ai proposé mon pari... Montrez votre bête...

Sans plus de paroles, Willy dépose le sac et en sort un animal fantastique.

C'était un grand oiseau sans crête ni épérons. De la queue, aucune trace. Tout son plumage était uniformément recouvert de graisse et de cirage...

L'assistance tout entière poussa des clameurs de dérision, et les éclats de rire redoublèrent quand Willy ajouta:

— Voici les cinquante doublons de gageure...

Malgré moi, je regardais l'animal: l'oeil dur, le terrible bec, les serres puissantes m'affirmaient la supercherie que, dès le début de l'aventure, j'avais pressentie. Quoique grimé, — déformé plutôt, — l'oiseau de Willy était un aigle, et un vieil aigle des Montagnes Rocheuses.

J'eus un instant l'idée d'intervenir. Mais l'affaire avait été poussée trop loin pour pouvoir être arrêtée; de plus, Gloucester m'avait promis d'être calme. Il ne manquerait pas à sa parole.

Tant pis, après tout, si les Havanais ne reconnaissent pas la véritable identité du combattant; la chose était d'autant plus probable que les aigles ne fréquentent pas les Antilles...

Les deux partenaires sont placés côte à côte dans l'arène. Coeur-de-Lion, à peine à terre, se redresse, prend une attitude imposante et pousse un vaillant cri de défi.

C'est en vérité un superbe volatile; sa crête rouge sang contraste avec le noir de jais du reste de son corps; sa longue queue pend gracieusement jusqu'à terre...

Il semble plein de vaillance.

A ses côtés, "Satan", l'élève de Willy, fait piteuse mine. Il paraît très ennuyé de se trouver à pareille fête, et pour un peu il regretterait le sac d'où l'a extrait son patron.

Coeur-de-Lion regarde son adversaire avec dédain. Il semble se demander, en face de son attitude misérable, si un pareil ennemi vaut la faveur d'une attaque, et s'il n'y aurait pas magnanimité à le laisser en paix... Ou bien, faut-il en finir d'un seul coup avec ce représentant bizarre de la gent emplumée ?

Cette dernière idée l'emporte sans doute, le coq, baissant la tête et tendant le cou, se précipite sur Satan, faisant voler en l'air les plumes de ses ailes, et le frappa avec une précision infallible de ses ergots munis d'éperons acérés.

Qui fut surpris? ce fut notre vieil aigle chauve, ne pouvant croire à tant d'audacieuse impudence de la part d'un méchant poulet.

On pourrait penser que le gallinacé allait payer à l'instant la peine de sa folie? Il n'en fut rien.

Satan, sous l'attaque, baissa un peu la tête, rentra davantage son cou, s'ébroua, puis à pas lents s'éloigna avec majesté de l'irascible individu, se remit en boule et... attendit patiemment ce qui allait arriver... Nouvelle attaque, nouvelle retraite...

## Ventilateur Aeolien



CE VENTILATEUR a établi sa supériorité sur tous ceux qui ont été soumis au public. Il a établi, par des essais qui en ont été faits, son adaptabilité à la ventilation des grandes bâtisses, de cabinets, des voûtes d'églises, des écoles, des manufactures, des étabes, etc. Il est pourvu intérieurement d'une vis à ailes, au moyen de laquelle un courant d'air continu est établi.

Le caractère distinctif de ce ventilateur est que le pouvoir moteur n'est pas seulement produit par le plus léger courant d'air, mais encore par la différence de température à l'intérieur et à l'extérieur de la bâtisse.

Tout ventilateur est garanti donner entière satisfaction.

Catalogue illustré envoyé gratis sur demande

**T. LESSARD**  
Ci-devant de Lessard & Harris  
SEUL MANUFACTURIER

Plombier et Poseur d'Appareils de Chauffage  
191 rue Craig Est, Montréal  
En face du Champ-de-Mars

Les créoles poussent des hurlements de joie, tandis que Willy et ses compères gardent un flegme imperturbable, malgré le sang qui s'échappe goutte à goutte des blessures de Satan.

Au troisième assaut, plus cruel que les précédents, ce dernier se réveille, puis, s'élevant de toute sa hauteur, étend une de ses serres, saisit Coeur-de-Lion par le dos, et, sans plus de façons, l'amène à lui.

Il fixe un moment son ennemi vaincu, à sa discrétion, et, de l'autre serre, lui arrache la tête d'un seul coup...

Devant cette fin, contraire à toutes les règles en usage dans les combats de coqs, l'assistance cria à l'injustice, à la déloyauté...

Willy sauta dans l'arène:

— Qu'on désigne un arbitre, cria-t-il d'une voix de stentor; nous ne demandons que ce qui est juste... Satan a été opposé loyalement à Coeur-de-Lion, en toute connaissance de cause, et chacun des combattants avait le droit de lutter comme bon lui semblait.

— Le marin a raison, conclut l'arbitre, aussi impressionné par ce discours que par la vue d'un revolver de fort calibre qui, — comme par hasard — était sorti de la poche du matelot et se balançait à l'extrémité d'une chaînette d'acier...

— C'est bien ainsi que je l'entends, dit Gloucester, reprenant son aigle et empochant son gain...

Tous les marins poussèrent alors un triple hurrah et respirèrent, en bon ordre, le chemin du port... Je les suivis de près...

Ce soir-là, on trinqua ferme dans l'entre-pont, à la santé du champion américain: le brandy, le genièvre et le whisky se marièrent plus d'une fois dans l'estomac des triomphateurs.

A minuit, Willy Gloucester titubait fortement, quand il monta sur le pont prendre son quart :

— Voyez-vous, commandant, me dit-il, voilà de beaux jours que tous ces mal teints-là avaient besoin d'une petite leçon... Depuis le temps qu'ils nous râlent notre argent avec leurs cartes biseautées et leurs dres piqués, dans leurs cabarets borgnes; notre revanche est bien méritée... Hip... hip... hip...

Comme tout est bien qui finit bien, je me mis à l'unisson de Willy, et c'est ensemble que nous achevâmes à pleine voix:

— Hurrah for United-States of America!

— For ever! mugit l'équipage du "Niagara"...

REVEL,

## La CODILINE

Du Dentiste Jos. Versailles

Contre LA NEURALGIE ET LE MAL DE DENTS

A vendre dans toutes les pharmacies, à 25c

Agence pour le Canada, 395 RUE RACHEL Téléphone EST 846 (coin St-Denis)



Crest No 401

# Corset D & A

Le seul  
véritable corset  
incassable  
à la  
taille.

Le corset D & A Crest  
No 401 est incassable  
à la taille parce qu'il  
est fait en deux parties  
séparées, à la taille, là  
où les autres corsets  
qui sont faits d'un seul morceau cassent  
invariablement. Les hanches sont flexibles.



# Vin Biquina

Vin Généreux  
de BOURGOGNE  
au Quinquina et au  
PHOSPHATE DE CHAUX



— TIENS CHÉRI, C'EST L'ORDONNANCE DU MÉDECIN —

Vous tous, victimes du surmenage résultant de l'assiduité aux affaires et aux études; vous qui êtes neurasthéniques, qui souffrez de nervosité, de prostration nerveuse, de faiblesse générale, d'insomnie, d'étourdissements, et qui êtes la proie de ces misères physiques qui troublent si profondément l'existence, n'hésitez pas à employer le meilleur des médicaments toniques, le VIN BIQUINA. En vente chez tous les pharmaciens et épiciers, aussi dans les hotels et restaurants de première classe. Demandez-le.



J. O. Lambert M.D.

## Gare au Nom!

Notre marché est malheureusement trop encombré de certains produits portant des noms d'emprunt.

Accoler un nom imaginaire à une médecine, surtout, c'est leurrer le public ou, pour le moins, abuser de sa naïveté.

Voilà un grand danger que nos lois devraient supprimer.

Telle formule du Dr UN TEL n'est, le plus souvent, qu'une vilaine drogue — très inoffensive, espérons-le! — préparée dans l'arrière-boutique d'un aventurier qui a donné toute la mesure de ses capacités en bombardant le produit de SON cerveau d'un nom pompeux de médecin... d'outre-mer!

Tel n'est pas le cas avec le SIROP DU Dr J. O. LAMBERT, car c'est bien là réellement la savante prescription de l'une de nos célébrités médicales canadiennes-françaises.

Le Dr J. O. LAMBERT a longtemps exercé, avec beaucoup de succès, sa profession au milieu de nous. Ses cures merveilleuses l'ont rendu célèbre.

Son SIROP, préparé selon ses propres données scientifiques, constitue un remède d'une efficacité absolue dans tous les cas de toux, rhume, engorgement de poumons, bronchites, etc.

Le SIROP DU Dr J. O. LAMBERT guérit même la consommation à ses premières périodes.

En vente partout à 35 cents.

Soyez prudent: exigez le portrait et la signature du Dr J. O. LAMBERT sur chaque bouteille.

Ayez l'Œil attaché

... SUR LE ...

## PIANO RIVET



C'est un instrument qui a fait sa marque, c'est le piano des artistes, des amateurs et de tous ceux qui savent apprécier un bon instrument.

31,400 DE NOS PIANOS

et plus sont aujourd'hui en usage aux Etats-Unis et au Canada; dans les couvents et chez les professeurs de musique, ceci est certifié.

Comment se procurer le PIANO RIVET

Rien de plus facile; à tout acheteur sérieux, nous enverrons notre PIANO directement de New-York aux clients des Etats-Unis, et de Montréal aux clients du Canada. Nous le vendons sur ses propres mérites.

Il suffit de nous écrire

et nous vous enverrons, avec le prix, la description détaillée du Piano Rivet, ainsi que les certificats qui nous ont été donnés par les religieuses qui font usage du Piano Rivet, et par les artistes les plus connus, qui proclament ses mérites. Nous expédierons le PIANO à nos frais, et il nous sera retourné, toujours à nos frais, s'il n'est pas tel que représenté.

## Rivet, Delfosse & Cie

5, Cote St-Lambert, Montréal.

Telephone Main 4097.

P.S.—Le Piano Rivet est incomparable pour tenir son accord



## LE NOUVEL EDIFICE DE "LA PATRIE"

Dans quelques mois commencera la construction, à l'angle sud-ouest de la rue Sainte-Catherine et de l'avenue de l'Hôtel-de-Ville, de l'édifice de "LA PATRIE", dont nous publions aujourd'hui le plan, et, vers le milieu de l'année 1907, nous serons installés dans notre nouveau local.

Depuis quelques années, "LA PATRIE" marche à pas de géant dans la voie du succès, grâce aux progrès prodigieux réalisés par notre nationalité et aux améliorations que nous ne cessons d'apporter dans notre administration et notre rédaction afin de nous maintenir au niveau de notre popularité toujours grandissante.

L'accroissement constant de la circulation de "LA PATRIE" exige fréquemment, depuis longtemps, une augmentation proportionnelle de notre personnel et de notre outillage. C'est pourquoi s'impose la nécessité de nous transporter dans un local plus approprié que celui que nous occupons actuellement aux futurs développements de notre entreprise. Nous avons choisi, pour y ériger notre nouvel édifice, un terrain situé rue Sainte-Catherine, au centre même du quartier canadien-français, pour nous mettre en contact, autant que possible, avec notre principale clientèle. Il est clair, d'ailleurs, que ce quartier, le plus populaire déjà, sera bientôt aussi, au point de vue des affaires, le plus important de Montréal. L'édifice de "LA PATRIE" contribuera à l'embellissement de la rue Sainte-Catherine-Est, et nous sommes convaincu qu'à brève échéance beaucoup d'autres du même genre s'élèveront dans son voisinage.